

Du bizarre au merveilleux, la transition est insensible et le lecteur se trouvera en plein fantastique avant qu'il se soit aperçu que le monde est loin derrière lui.
Prosper MÉRIMÉE. (*Essai sur Nicolas Gogol.*)

Publication mensuelle paraissant le 10 de chaque mois

ÉDITION FRANÇAISE DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »

NOUVELLES

ARTICLES ET CHRONIQUES

Photo-montage de couverture de Philippe CURVAL
illustrant la nouvelle « *La petite fille et la bête* ».

5e Année. — N° 39. Février 1957

Editions OPTA, 96, *rue de la Victoire, Paris* (9e).
Tél. : TRI. 16-31 — C. C. P. Editions OPTA Paris 1848-38.
Directeur : Maurice RENAULT.

Le numéro : France, 100 *frs ; Belgique,* 17 *fr.* 50 *; Suisse,* 1 *fr.* 50.
ABONNEMENTS (6 mois) : *France et Colonies,* 550 *frs.* (*Recommandé,* 700 *frs.*)
1 an : — — 1.080 *frs.* (*Recommandé,* 1.380 *frs.*)

Le voyage prématuré

(The man who came early)

par POUL ANDERSON

Où l'un de nos auteurs favoris nous décrit, avec son habituel pouvoir de réalisme et de vraisemblance, une civilisation tout aussi « différente » que celle d'une autre planète (la civilisation de l'Islande du dixième siècle après Jésus-Christ) et nous montre une image du voyageur dans le temps aussi éloignée que possible de celle que nous en donne traditionnellement la S. F. Comme quoi le rôle d'un homme du vingtième siècle parachuté au milieu d'une civilisation « primitive » ne serait pas nécessairement celui de Prométhée Porteur de Feu...



CERTES, en vieillissant, l'homme finit par apprendre tant de choses insolites qu'il ne peut plus guère éprouver de surprises. On raconte que le roi, à Miklagard, garde devant son trône une bête d'or qui se dresse en rugissant. Je le tiens d'Eilif Eiriksson, qui a servi dans les gardes du palais, et c'est un garçon sérieux quand il ne boit pas. Il a également vu le feu grégeois qui brûle sur l'eau.

Voilà pourquoi, prêtre, je ne me refuse pas à croire ce que tu dis du Christ Blanc. J'ai voyagé moi-même en Angleterre et en France et j'ai vu combien leurs peuples sont prospères. Il faut que ce soit un dieu bien puissant, s'il veille sur tant de royaumes... et tu m'as bien dit qu'à tous les baptisés on donne une robe blanche? J'aimerais en avoir une. L'étoffe finit par se pourrir, naturellement, dans ce maudit climat humide de l'Islande, mais un petit sacrifice aux lares familiers devrait... Pas de sacrifices? Voyons, voyons! Je suis prêt à ne plus manger viande de cheval s'il le faut, mes dents n'étant plus ce qu'elles étaient, mais tout homme intelligent sait les ennuis que peuvent causer les lares quand on ne leur donne pas nourriture.

...Bon. Vidons encore un gobelet et parlons-en. Que dis-tu de ma bière? Je la brasse moi-même, tu sais. Les gobelets, je les ai ramenés d'Angleterre, il y a bien des années. J'étais jeune... le temps passe, le temps passe. Après, je suis revenu et j'ai hérité les terres de mon père, d'où je n'ai plus bougé. Suffit de faire le viking quand on est jeune, mais en vieillissant, on comprend que la vraie richesse est ici, dans la terre et dans le bétail.

Pousse les feux, Hjalti. Il commence à faire froid. Quelquefois, je crois que les hivers sont plus froids que lorsque j'étais enfant. Thorbrand

des Salmondale le dit, mais il pense que les dieux sont irrités de ce qu'un grand nombre d'hommes se détournent d'eux. Tu auras du mal à convertir Thorbrand, prêtre. C'est un entêté. Moi, j'ai l'esprit large et je consens au moins à écouter.

... Voyons, où en suis-je? Oui, il y a un point sur lequel je dois te reprendre. Le monde ne finira pas dans deux ans. Cela, je le sais.

Et si tu me demandes comment je le sais, c'est une bien longue histoire, et une terrible histoire par certains côtés. Je suis bien content d'être un vieux, parce que je serai en sûreté dans la terre avant que vienne le grand demain. Il y aura des temps de terreur avant que les géants de glace avancent... oh ! si tu préfères... avant que l'ange souffle dans sa trompe de guerre. Une raison que j'écoute ton prêche, c'est que je sais que le Christ Blanc vaincra Thor. Je sais que devant longtemps l'Islande sera terre chrétienne, et il me paraît des plus avantageux de me ranger du côté des vainqueurs.

Non, je n'ai pas eu de visions. Ceci est un événement vieux de cinq années, duquel pourraient jurer les gens de ma maison et mes voisins. Pour la plupart, ils n'ont pas cru ce que l'étranger leur a dit ; moi, je le crois plus ou moins, ne fût-ce que parce que je ne pense pas qu'un menteur eût pu faire tant de mal. J'aimais ma fille, prêtre, et quand ç'a été fini, je lui ai ménagé un bon mariage. Elle n'a pas dit nenni, mais maintenant, elle reste à la ferme du cap, avec son mari, et oncques ne me parle. On me dit aussi qu'il est mécontent de son silence et de ses humeurs et qu'il passe les nuits avec sa concubine d'Irlande. De quoi je ne puis lui faire reproche, mais m'en attriste.

Bon. Lors j'ai assez bu pour dire toute la vérité, et peu me chaut que tu me croies ou point. Tenez... vous autres, mes filles !... remplissez nos gobelets, car ma gorge sera fort sèche avant que j'achève mon conte.

***

Ainsi donc, cela commence un jour de l'été naissant, il y a cinq années. En ce temps-là, Ragnild mon épouse et moi n'avions plus que deux enfants non mariés qui vivaient entre nous : notre cadet Helgi en ses dix-sept hivers et notre fillle Thorgunna avec ses dix-huit ans. Notre fille était belle et déjà demandée de plusieurs. Mais elle avait refusé et point ne suis homme à faire force à ma fille. Pour Helgi, c'était vaillant garçon, habile de ses mains, mais téméraire à mort en sa jeunesse. Il est présentement aux gardes de la maison du Roi Olaf de Norvège. Naturellement, nous avions encore notre maison d'une dizaine de gens — deux serfs d'Irlande, deux filles de ménage et une demi-douzaine de valets engagés. Ce n'est petite terre que la mienne.

Tu n'as pas vu comment s'étend ma terre. À deux milles au couchant, c'est la baie ; les hameaux de Reykjavik sont à cinq milles au sud. La terre monte jusqu'au Long Jôkull, tant bien que mes arpents sont de collines ; mais c'est bonne terre à fourrage et maintes fois sont bois

flottés sur la grève. Si ai-je bâti là une hutte pour le bois et aussi l'abri de ma nef.

Il y avait eu tempête la nuit de devant, si Helgi avec moi allions recueillir le bois. Toi qui viens de Norvège, tu ne sais pas le prix du bois à nos yeux d'Islandais, car nous n'avons qu'arbres rabougris en faible quantité et devons apporter notre bois des pays d'outre-mer. En ces pays souventes fois hommes ont ardé en leurs maisons allumées par leurs ennemis, mais cy comptons-nous ce crime emmi les plus affreux, pourtant il se commet parfois.

J'étais en bons termes avec mes voisins, aussi ne prîmes-nous qu'armes de main. J'avais ma hache, Helgi son glaive et nos deux valets des javelots. Le jour s'était lavé dans la colère de la nuit et le soleil illuminait l'herbe longue et mouillée. Je vis mes riches cloîtres autour de ma cour, mes vaches grasses et mes moutons, et la fumée qui montait du toit de ma salle, et je sus que ma vie n'avait pas été en vain. Les cheveux de mon fils Helgi flottaient au vent bas venu de l'ouest quand nous laissâmes la ferme disparaître derrière une crête pour approcher des eaux. Etrange comme je me souviens de tout ce qu'en ce jour il échut, c'était comme un jour plus distinct que les autres.

Quand nous arrivâmes à la grève, la mer lourde, grise et blanche, battait jusqu'aux confins du monde. Des mouettes volaient par-dessus nos têtes en s'escriant, chassées de leur festin sur la carcasse d'une morue échouée. Je vis qu'il y avait beaucoup de bois menu et aussi une grosse poutre... sans doute d'une nef qui s'était brisée dans la nuit. C'était trouvaille utile, mais en homme avisé, je comptais faire sacrifice plus tard pour m'assurer que l'esprit du propriétaire ne me viendrait pas hanter.

Nous nous étions mis au travail et tirions la poutre vers notre cabane quand Helgi poussa un cri. Je courus à ma hache en regardant le point qu'il me montrait. Nous n'étions pas en guerre alors, mais il y a toujours des bandits.

Pourtant celui-ci semblait peu dangereux. De vrai, à le voir venir tout trébuchant sur le sable noir, je le crus sans armes et me demandai ce qu'il lui était échu. Il était grand et étrangement vêtu — il portait saye et braye et pantoufles comme tout un chacun, mais de coupe insolite et ses brayes étaient encloses de jambières au lieu de lanières. Et je n'avais jamais vu casque comme le sien, presque carré et tombant sur la nuque, mais sans nasal ; il tenait en place par une lanière de cuir, mais je vis par la suite que l'homme ne portait pas casquette au-dessous. Et tu ne vas sans doute pas me croire, mais le casque était d'une pièce, comme moulé, sans trace du marteau !

Il entreprit de courir à nos approches en battant des bras et criant quelque chose. C'était un langage que je n'avais jamais ouï et si en ai-je ouï maints. On eût dit chiens aboyant. Je vis qu'il ne portait barbe et avait cheveux noirs coupés court, et je pensai qu'il était peut-être Français. D'autre part, c'était homme jeune et de belle apparence, avec

des yeux bleus et des traits réguliers. A son teint, j'estimai qu'il passait beaucoup de son temps à couvert, pourtant était-il solidement bâti comme un homme.

— « Serait-ce un naufragé? » me demanda Helgi.

— « Ses vêtements sont secs et sans tache, » dis-je, « et il n'a pas erré de longtemps, car sa barbe ne pointe encore au menton. Si n'ai-je ouï dire d'étrangers visitants de notre pays. »

Nous abaissâmes nos armes et il s'approcha de nous, en haletant. Je vis que son sayon et sa chemise par-dessous étaient de grosse étoffe et fermées de boutons de bronze plutôt que de lacets. Tous ses vêtements étaient de coloration brun verdâtre. Ses pantoufles me semblaient inconnues mais de bonne saveterie. Ici et là sur son vêtement étaient d'autres morceaux de cuivre et sur chaque manche il avait trois chevrons. Sur le bras gauche, il avait aussi un brassard noir avec des lettres blanches, les mêmes lettres que sur son casque. Point n'étaient caractères runiques, mais bien romains — comme ci : MP. Il portait aussi large ceinturon, avec quelque chose qui ressemblait à une petite massue de métal dans un étui sur la hanche.

— « Ce doit être quelque sorcier, » marmonna mon valet Sigurd, « sinon pourquoi tous ces boutons? »

— « Ce n'est peut-être qu'ornement ou protection contre les esprits mauvais, » dis-je pour l'apaiser. Puis je parlai à l'étranger : « Je suis Ospak Ulfsson, de Hillstead. Que t'amène en ces lieux? »

Il restait là, la poitrine soulevée, les yeux farouches. Il avait dû courir longtemps. Puis il gémit et s'assit et se cacha le visage.

— « S'il est malade, il vaut mieux le ramener à la maison, » dit Helgi.

Il avait les yeux brillants — nous voyons si peu de nouvelles figures par ici.

— « Non... non... » L'étranger leva les yeux. « Laissez-moi me reposer un moment... »

Il parlait assez bien la langue norroise, mais avec un gros accent difficile à suivre, et avec des mots étrangers que je ne comprenais pas.

Grim, le second valet, leva son javelot.

— « Les Vikings ont-ils débarqué? » demanda-t-il.

— « Depuis quand les Vikings débarquent-ils en Islande? » grondai-je. « C'est le contraire qui échoit. »

Le nouveau venu hocha le chef comme si on l'eût frappé. Il se releva, tout tremblant.

— « Que s'est-il passé? » dit-il. « Qu'est devenue la ville? »

— « Quelle ville? » demandai-je calmement.

— « Reykjavik ! » grogna-t-il. « Où est-elle? »

— « A cinq milles au sud, par la route qui vous a amené... à moins que vous ne parliez de la baie elle-même, » dis-je.

— « Non ! Il n'y avait que la plage et quelques huttes misérables... »

— « Tâchez que Hjalmar au Gros-Nez ne vous entende pas ainsi qualifier son village, » lui conseillai-je.

— « Mais il y avait une ville ! » s'écria-t-il. Il avait les yeux pleins d'épouvante. « Je traversais la rue, c'était pendant la tempête, et il y a eu une explosion, et je me suis trouvé sur la plage et la ville avait disparu ! »

— « Il est fol, » dit Sigurd en reculant. « Fais attention, maître... s'ils se met à écumer de la bouche, c'est qu'il devient furieux. »

— « Qui es-tu? » balbutia l'étranger. « Que fais-tu avec ces vêtements, pourquoi ces javelots? »

— « Tu sais, » me dit Helgi, « on ne dirait pas tellement un fol, plutôt homme qui aurait eu peur et s'étonnerait. Quelque démonerie lui est advenue. »

— « Je ne reste pas près d'un homme frappé de malédiction ! » s'écria Sigurd qui prit aussitôt la fuite.

— « Reviens ! » hurlai-je. « Reste ici où je fends ta tête pleine de poux ! »

Cela l'arrêta, car il n'avait pas de parents pour le venger. Mais il ne voulut pas s'avancer davantage. Sur ces entrefaites, l'étranger s'était calmé pour parler posément.

— « Est-ce que c'était la *bombache ?* » demanda-t-il. « La guerre est-elle commencée? »

Il l'employa souvent par la suite, ce mot, la *bombache*, c'est pourquoi je le connais sans toutefois trop savoir ce qu'il veut dire. Il me semble qu'il s'agit d'une sorte de grand feu grégeois. Quant à la guerre, je ne savais pas de laquelle il voulait parler et je le lui dis.

— « Il y a eu un violent orage, la nuit dernière, » ajoutai-je, « et tu dis que tu en as subi un aussi. Peut-être est-ce le marteau de Thor qui t'a envoyé de chez toi jusqu'ici. »

— « Mais où est-on, ici? »

Maintenant, il avait la voix plutôt éteinte, sa première terreur étant passée.

— « Je te l'ai dit, tu es à Hillstead qui se trouve en Islande. »

— « Mais c'est bien là que j'étais! A Reykjavik... qu'est-il arrivé? Est-ce que la *bombache* a tout démoli pendant que j'étais sans connaissance? »

— « Il n'y a rien eu de détruit, » dis-je.

— « Peut-être qu'il parle de l'incendie d'Olafsvik, le mois dernier, » dit Helgi.

— « Non, non, non ! » Il se prit la tête entre les mains, puis la releva au bout d'un moment. « Ecoutez. Je suis le sergent Gerald Roberts, de la base militaire des Etats-Unis en Islande. J'étais à Reykjavik quand j'ai dû être frappé par le tonnerre ou par autre chose. Tout d'un coup, je me suis trouvé debout sur la plage, j'ai eu peur et je me suis mis à courir. Voilà tout. Voyons, pouvez-vous, les uns ou les autres, m'indiquer comment rejoindre la base? »

Telles ont été ses paroles — ou à peu près — prêtre. Naturellement, nous n'en comprenions même pas la moitié, nous les lui fîmes répéter plusieurs fois en lui demandant le sens des mots. Même après, nous ne comprenions pas, sauf qu'il venait d'un pays qui s'appelait les Etats-Unis d'Amérique, et qui, disait-il, se trouve par-delà le Groenland, au ponant, et que lui et d'autres étaient en Islande pour défendre nos gens contre leurs ennemis. Mais je ne considérai pas ceci comme un mensonge — plutôt comme une erreur ou une fantaisie imaginaire. Grim était partisan de le tailler en pièces pour nous avoir pensé capables de croire à ses fables, mais je voyais bien qu'il était sincère.

La difficulté qu'il avait à nous expliquer les choses l'avait calmé.

— « Ecoutez, » reprit-il d'une voix plus raisonnable, trop raisonnable pour un homme atteint des fièvres, « peut-être que grâce à vous, nous arriverons à la vérité. N'êtes-vous au courant d'aucune guerre? Rien de... Bon. Ecoutez. Les hommes de mon pays sont venus d'abord en Islande pour la défendre contre les Allemands... maintenant, c'est contre les Russes, mais avant, c'était les Allemands. Quand est-ce que cela se passait? »

Helgi hocha la tête.

— « Cela n'est jamais arrivé, que je sache. Qui sont ces Russes? » (Il devait apprendre par la suite qu'il s'agissait des Gardariki.) « A moins que les sorciers... »

— « Il veut dire les moines d'Irlande, » expliquai-je. « Il y en avait quelques-uns qui vivaient ici quand les Normands sont venus, mais ils ont été boutés dehors. Cela se passait — hum — il y a un peu plus de cent ans. Est-ce que tes gens ont jamais défendu les moines? »

— « Je n'en ai jamais entendu parler ! Vous... est-ce que vous autres Islandais n'êtes pas venus de Norvège? »

— « Si, il y a une centaine d'années, » répondis-je patiemment. « Après que le Roi Harald aux Beaux Cheveux eût pris toutes les terres norroises et... »

— « *Il y a une centaine d'années!* » murmura-t-il, et je vis la blancheur se répandre sous sa peau. « En quelle année sommes-nous? »

Nous en restâmes bouche bée.

— « Eh bien, nous sommes dans la deuxième année après la grande pêche au saumon, » fis-je.

— « En quelle année après Jésus-Christ, je veux dire? » supplia-t-il d'une voix rauque.

— « Oh ! ainsi tu es un Chrétien? Hum, laisse-moi voir... J'ai causé avec un évêque une fois en Angleterre, nous le gardions contre rançon et il m'a dit... attends... je crois bien qu'il m'a dit que ce Christ vivait il y a un millier d'années ou peut-être un peu moins. »

— « Un millier... »

Il hocha la tête et quelque chose parut quitter son corps, il était immobile, les yeux vitreux — oui, j'en ai vu, du verre et des vitres, je

te dis que j'ai beaucoup voyagé — il resta planté ainsi et quand on l'emmena vers les cloîtres, il nous suivit comme un petit enfant.

***

Tu peux voir par toi-même, prêtre, que Ragnild, mon épouse, est encore agréable à regarder même en son âge, et Thorgunna lui ressemblait. Elle était... elle est grande et mince, avec une crinière de cheveux dorés telle celle d'un dragon. Elle a de grands yeux bleus et une figure en forme de cœur et des lèvres fort rouges. D'habitude, elle était joyeuse et avait bon cœur, si bien que tous les hommes l'aimaient. Sverri Snorrason est parti faire le Viking quand elle l'a refusé, et il s'est fait tuer, mais personne n'avait assez de sagesse pour voir qu'elle portait malheur.

Nous conduisîmes ce Gerald Samsson — quand on le lui demanda, il dit que son père s'appelait Sam — nous le conduisîmes à la maison, en laissant Grim et Sigurd pour ramasser le bois. Il y en a qui n'auraient pas offert l'hospitalité à un Chrétien, peur de sorcellerie, mais j'ai l'esprit large et Helgi, naturellement, était avide de tout ce qui était nouveau. Notre hôte trébuchait comme un aveugle dans les champs, mais il sembla s'éveiller en entrant dans la cour. Ses yeux parcoururent les bâtiments qui l'entouraient, les étables, les appentis, la chambre à fumer la viande, la brasserie, la cuisine, la maison de bains, le temple et puis le hall. Et Thorgunna se tenait debout devant la porte.

Leurs regards se croisèrent un instant et je la vis rougir, mais je n'y fis pas attention à ce moment-là. Nos pas résonnèrent sur les dalles de la cour et nous chassâmes les chiens à coups de pied. Mes deux esclaves s'interrompirent de nettoyer l'étable pour bayer aux corneilles et je dus les rappeler à l'ordre en leur disant qu'un homme bon à rien constitue toujours une victime de sacrifice agréable. C'est une pratique bien utile, qui vous fait défaut à vous autres, Chrétiens ; personnellement, je n'ai jamais fait de sacrifice humain, mais tu ne sais pas, prêtre, ce que la possibilité de le faire a pu m'être d'un grand secours.

Nous entrâmes dans le hall et je dis à mes gens le nom de Gerald, ainsi que les circonstances dans lesquelles nous l'avions trouvé. Ragnild dépêcha ses filles pour activer le feu dans le foyer du milieu et aller tirer de la bière, tandis que j'installais Gerald sur la chaise haute et m'asseyais à ses côtés. Thorgunna nous apporta les gobelets de corne remplis.

Gerald goûta la bière et fit une grimace. J'en fus quelque peu offensé, car on dit ma bière bonne, et je lui demandai s'il y trouvait à reprendre. Il eut un rire dure et dit que non, mais qu'il avait accoutumé de boire de la bière qui moussait et n'était pas aigre.

— « Et où peut-on bien en faire de pareille? » fis-je, irrité.

— « Partout. En Islande aussi — non... » Il regarda dans le vide. « Disons... en Vinlande. »

— « Où est-ce, la Vinlande? » demandai-je.

— « C'est le pays de l'ouest d'où je viens. Je pensais que tu savais...

attends un peu. » Il hocha la tête. « Peut-être que je peux retrouver... As-tu entendu parler d'un homme appelé Leif Eiriksson? »

— « Non. »

Depuis lors, j'ai été frappé de ce que c'était une preuve de la véracité de ses dires, car Leif Eiriksson est maintenant un chef bien connu ; et je prends aussi plus au sérieux ces histoires de terres vues par Bjarni Herjulfsson.

— « De son père, alors? Eirik le Rouge? » demanda Gerald.

— « Oh ! oui, si tu veux parler de ce Normand qui s'est réfugié ici à la suite d'un meurtre, et qui a quitté l'Islande pour la même raison. Il est maintenant avec d'autres gens au Groenland. »

— « Par conséquent, nous sommes... quelque temps avant le voyage de Leif, » murmura-t-il. « La fin du dixième siècle. »

— « Ecoute, » coupa Helgi, « nous avons eu de la patience jusqu'ici, mais ce n'est pas le moment de parler en énigmes. Nous les réservons pour les fêtes et les soirées à boire. Tu ne peux pas dire clairement d'où tu viens et comment tu es venu? »

Gerald se cacha le visage en tremblant.

— « Laisse cet homme, Helgi, » dit Thorgunna. « Tu ne vois pas qu'il est bouleversé? »

Il leva la tête et la regarda comme un chien battu à qui quelqu'un vient de faire une caresse. Il faisait assez sombre, car il entrait assez de jour par les lucarnes pour qu'on n'allume pas les chandelles, mais pas assez pour bien distinguer. Quand même, ils ont rougi tous les deux.

Gerald inspira profondément l'air et se mit à se fouiller ; il y avait des poches dans ses vêtements. Il en tira une petite boîte de parchemin où il prit un petit bâton blanc qu'il mit dans sa bouche. Puis il prit une autre petite boîte et un bâtonnet de bois qui prit feu quand il le frotta. Avec ce feu, il alluma le bâton qu'il avait dans la bouche et il en aspira la fumée. On le regardait fixement.

— « C'est un rite chrétien? » demanda Helgi.

— « Non... pas exactement. » Il eut un sourire déçu. « Je m'attendais à vous surprendre davantage, même à vous terrifier. »

— « C'est quelque chose de nouveau, » avouai-je, « mais nous sommes gens économes en Islande. Ces bâtons à feu pourraient avoir leur utilité. Tu es venu pour en faire commerce? »

— « Sûrement pas. » Il soupira. La fumée qu'il avalait semblait le calmer, ce qui était bizarre, parce que la fumée du hall l'avait fait tousser et lui avait piqué les yeux. « La vérité... vous ne la croirez pas. Je ne peux presque pas y croire moi-même. »

Nous attendîmes. Thorgunna se penchait, les lèvres entrouvertes.

— « Ce coup de tonnerre... » reprit Gerald. « J'étais dehors dans la tempête et l'éclair a dû me frapper, en somme, juste de la façon voulue, d'une façon qui ne doit arriver qu'une fois en des milliers d'années. Cela m'a renvoyé dans le passé. »

Telles furent ses paroles, prêtre. Je ne comprenais pas et je le lui dis.

« C'est difficile, » convint-il. « Dieu veuille que ce ne soit qu'un rêve. Mais si c'est un rêve, je dois le subir jusqu'à mon réveil... Bon. Ecoutez tous. Je suis né mille neuf cent trent-deux ans après le Christ, dans un pays de l'ouest que vous ne connaissez pas encore. Dans la vingt-troisième année de ma vie, j'étais en Islande, avec une partie de l'armée de mon pays. L'éclair m'a frappé et maintenant... maintenant, ce n'est que moins de mille ans après le Christ, et pourtant je suis ici — près de mille ans avant ma naissance je suis ici ! »

Nous ne bougions pas. Je me signai avec le Marteau et je bus une longue rasade. Une des domestiques gémit et Ragnild la gronda en un murmure farouche :

— « Paix ! Ce pauvre homme a perdu la tête. Il n'est pas mauvais. »

J'étais d'accord avec elle pour la première partie. Il arrive que les dieux parlent par la bouche d'un fol, mais on ne peut toujours faire confiance aux dieux. Ou il pouvait devenir furieux ou il était sous une malédiction puissante qui s'abattrait aussi sur nous.

Il restait assis, le regard perdu, aussi j'attrapai quelques puces et les écrasai en réfléchissant. Gerald le remarqua et me demanda d'un air assez horrifié si nous avions des puces.

— « Mais, naturellement, » dit Thorgunna. « Tu n'en as pas du tout? »

— « Non, pas encore, » fit-il avec un triste sourire.

— « Ah ! » soupira-t-elle, « ce que tu dois être malade ! »

C'était une fille de tête. Je compris sa pensée et Ragnild et Helgi aussi. Evidemment, un homme assez malade pour ne pas avoir de puces pouvait bien déraisonner. J'avais encore un peu peur d'attraper sa maladie, mais cela paraissait improbable ; tout son mal était dans sa tête, peut-être à la suite d'un mauvais coup qu'il avait eu à subir. En tout cas, ce n'était plus qu'une affaire ordinaire que nous étions capables de comprendre.

En tant que godi — chef sacrificateur — il m'incombait de ne pas chasser un étranger. En outre, s'il pouvait se procurer beaucoup de ces petits bâtons à feu, on pourrait en faire un commerce fructueux. Je dis donc à Gerald qu'il devait se coucher. Il protesta, mais nous le mîmes de force dans le lit clos, où il finit par s'endormir de fatigue. Thorgunna nous dit qu'elle allait s'occuper de lui.

***

Le lendemain, je décidai de sacrifier un cheval, pour deux raisons : en remerciement de la poutre que nous avions trouvée et pour annuler la malédiction qui pesait peut-être sur Gerald. En outre, l'animal que j'avais choisi était vieux et inutile ; et nous n'avions plus de viande fraîche. Gerald avait passé la journée à se promener tristement autour de la ferme, mais quand je rentrai pour le souper, je le trouvai en train de rire avec ma fille.

— « Tu me parais avoir repris le chemin de la santé, » dis-je.

— « Oh ! oui. Cela... pourrait être pire pour moi. » Il s'assit près de moi pendant que les valets installaient la table à tréteaux et que les filles apportaient la nourriture. « J'ai toujours été très intéressé par l'époque des Vikings et j'ai quelques talents. »

— « Eh bien, si tu n'as pas de foyer, tu peux rester avec nous un moment. »

— « Je peux travailler, » dit-il sérieusement. « Je gagnerai ma vie. »

Maintenant, j'étais sûr qu'il venait d'un pays lointain, car quel chef aurait accepté de travailler sur une terre autre que la sienne propre, et comme employé, en plus? Pourtant, il avait l'aisance des gens de bonne naissance et il était visible qu'il avait toujours bien mangé. Je ne tins pas compte de ce qu'il n'avait pas apporté de présents ; après tout, c'était un naufragé.

— « Peut-être pourras-tu trouver à te faire remmener dans tes Etats-Unis, » lui dit Helgi. « Nous pourrions louer une nef. J'ai bien envie de connaître ce royaume. »

— « Non, » fit tristement Gerald. « Cet endroit n'existe pas. Pas encore. »

— « Alors, tu soutiens toujours que tu viens de demain? » grommela Sigurd. « Une idée de fol. Passe-moi le cochon. »

— « Oui, » dit Gerald, à présent très calme. « Et je peux en faire la preuve. »

— « Je ne vois pas comment tu peux parler notre langue, si tu viens d'un temps si reculé et de si loin, » dis-je.

Je ne traiterais jamais personne de menteur ouvertement, à moins d'être en train d'échanger des plaisanteries amicales... mais...

— « On parle différemment dans mon pays et en mon temps, mais la langue a très peu changé en Islande depuis l'ancien temps et je l'ai apprise quand je suis venu ici. »

— « Si tu es Chrétien, » repris-je, « il te faudra supporter que nous fassions sacrifice ce soir. »

— « Je n'ai rien contre cette coutume. Je crains bien de ne jamais avoir été un Chrétien très fervent. J'aimerais y assister. Comment fait-on? »

Je lui expliquai comment j'assommerais le cheval avec un marteau devant le dieu, avant de lui couper la gorge et de répandre le sang avec des brindilles d'osier ; ensuite, nous débiterions la carcasse pour festoyer. Il dit vivement :

— « Voilà l'occasion de vous prouver ce que je suis. J'ai une arme qui tuera le cheval avec... avec un éclair. »

— « Qu'est-ce que c'est? » demandai-je.

Nous nous rassemblâmes autour de lui tandis qu'il tirait de son étui sa petite massue de métal pour nous la montrer. J'avais mes doutes ; c'était peut-être suffisant pour frapper un homme, mais il n'y avait pas de tranchant, malgré l'art du forgeron qui l'avait façonnée.

— « Eh bien, nous pouvons essayer, » dis-je.

Il nous fit voir ce qu'il avait encore dans ses poches. Il y avait des pièces de monnaie étonnamment rondes et nettes, une petite clef, un bâtonnet avec du plomb dedans, pour écrire, une bourse plate avec beaucoup de morceaux de papier marqués ; quand il nous affirma gravement que ce papier était de l'argent, même Thorgunna fut forcée de rire. Le mieux de tout, c'était un couteau dont la lame se repliait dans le manche. Quand il vit mon admiration, il me le donna, ce qui était fort magnanime de la part d'un naufragé. Je lui dis que je lui donnerais des vêtements et une hache, ainsi que le gîte aussi longtemps qu'il en aurait besoin.

Non, je n'ai plus ce couteau. Tu sauras pourquoi. C'est dommage, car c'était un bon couteau, malgré sa petite taille.

— « Qu'étais-tu avant que la flèche de guerre vole dans ton pays? » demanda Helgi. « Marchand? »

— « Non. J'étais... *ingénieur*... c'est-à-dire que j'apprenais pour le devenir. C'est un homme qui fait des choses, des ponts, des routes, des outils... c'est un peu plus qu'un artisan. C'est pourquoi je pense que mes connaissances pourraient avoir une grande valeur ici. » Je vis la fièvre dans son regard. « Oui, qu'on m'en laisse le temps et je serai roi ! »

— « Nous n'avons pas de roi en Islande, » grommelai-je. « Nos ancêtres sont venus ici pour échapper aux rois. Maintenant, nous nous réunissons devant les dieux pour juger et faire des lois, mais tout homme doit se défendre de son mieux. »

— « Mais si l'homme qui a tort ne veut pas céder? » demanda-t-il.

— « Alors, cela allume une belle discorde, » dit Helgi, qui, les yeux brillants, entreprit de raconter les tueries les plus récentes. Gerald avait l'air malheureux et tripotait son *pistolet*. C'est ainsi qu'il appelait son arme à cracher le feu.

— « Tu as de riches vêtements, » dit doucement Throgunna, « tes parents doivent posséder de vastes terres dans ton pays. »

— « Non. Notre... notre roi donne des vêtements semblables à tous les hommes de son armée. Quant à ma famille, nous ne possédions pas de terres, nous louions notre foyer dans une maison où habitaient de nombreuses autres familles. »

Ce n'est pas que je sois orgueilleux de ma richesse, mais j'eus l'impression qu'il n'avait pas agi honnêtement en partageant ma haute chaise, comme un chef. Thorgunna cacha mon mécontentement en disant : « Tu te gagneras une ferme plus tard. »

A la nuit, nous allâmes au temple. Les valets avaient fait un feu devant le sanctuaire et quand j'ouvris la porte, notre Odin de bois parut bondir vers nous. Gerald murmura à ma fille que c'était une pauvre sculpture, et comme c'était mon père qui l'avait faite, j'en fus encore plus irrité contre Gerald. Il y a des gens qui ne comprennent pas les beaux arts.

Néanmoins, je lui permis de m'aider à amener le cheval jusqu'à la

pierre d'autel. Je pris la coupe à sang dans mes mains et je lui dis qu'il pouvait maintenant tuer la bête s'il le voulait. Il prit son pistolet, en posa le bout derrière l'oreille du cheval et appuya avec le doigt. Il y eut un bruit, la tête trembla et tomba, répandant sa cervelle par un trou dans la tête — une arme peu agréable. Je respirai une odeur âcre et amère comme autour des volcans. Nous sursautâmes tous, les femmes hurlèrent, et Gerald eut l'air plein de fierté. Je repris mes esprits et terminai le sacrifice comme à l'ordinaire. Cela déplut à Gerald qu'on l'asperge de sang, mais, évidemment, il était Chrétien. Et il ne voulut accepter qu'un peu de soupe et de viande.

Après, Helgi le questionna sur son pistolet, et il nous dit que cela pouvait tuer un homme à la distance d'une portée d'arc, mais qu'il n'y avait pas de sorcellerie dedans. Seulement une application de quelques tours que nous ne connaissions pas encore. Ayant entendu parler du feu grégeois, je le crus. Un *pistolet* avait son utilité dans une bataille, comme je devais l'apprendre, en vérité, mais cela ne paraissait pas très pratique — avec le prix que coûte le fer, et les mois qu'il faudrait passer à en forger un seul.

Je m'inquiétai davantage de l'homme lui-même.

Et le lendemain matin, je le trouvai en train de raconter bon nombre de sottises à Thorgunna, sur sa maison, sur des bâtisses hautes comme des montagnes et des chariots qui volaient ou roulaient sans chevaux. Il prétendait qu'il y avait huit à neuf milliers de mille habitants dans sa ville, un bourg du nom de New Jorik ou quelque chose comme ça. Une bonne vantardise m'amuse comme tout un chacun, mais c'en était trop pour moi, et je lui dis brusquement de venir m'aider à rassembler des bêtes qui s'étaient éloignées.

***

Après une journée de recherches dans les collines, je m'aperçus que Gerald avait du mal à reconnaître le cul d'une vache de sa tête. Nous avions failli coincer les bêtes, une fois, mais il se mit stupidement en travers de leur passage et les détourna, si bien qu'il fallut tout recommencer. Je lui demandai avec une courtoisie forcée s'il savait traire, tondre, faucher ou battre, et il me dit que non, qu'il n'avait jamais vécu dans une ferme.

— « Dommage, » dis-je, « parce que tout le monde vit ainsi, en Islande, à moins d'être un hors-la-loi. »

Il rougit et me répondit :

— « Il y a assez d'autres choses que je sais faire. Donnez-moi des outils et je vous montrerai comment on travaille le métal. »

Cela me fit plaisir, car à la vérité, personne de ma maison n'était très bon forgeron.

— « C'est un métier honorable, » dis-je, « et tu pourras nous être d'un grand secours. J'ai une épée cassée et des têtes de flèches à réparer et ce ne serait pas une mauvaise idée de ferrer tous les chevaux. »

Son aveu qu'il ne savait pas ferrer un cheval ne me découragea pas trop sur le moment.

Nous étions rentrés tout en devisant, et Thorgunna arriva, très en colère :

— « On ne traite pas ainsi un invité, père ! » dit-elle. « Le faire travailler comme un valet, en voilà bien ! »

Gerald sourit :

— « Je serai heureux de travailler. J'ai besoin de... d'un pécule... de quelque chose qui me permette de refaire ma vie. Et puis je tiens à vous remercier en partie au moins de votre bonté. »

Cela m'adoucit et je lui dis que ce n'était pas sa faute s'ils avaient d'autres mœurs aux Etats-Unis. Le lendemain, il pourrait se mettre au travail à la forge. Et je le paierais, tout en le traitant en égal, car les ouvriers sont précieux. Ceci lui attira des regards noirs des autres gens de ma maison.

Ce soir-là, il nous amusa beaucoup avec des récits de son pays ; vrais ou faux, c'était agréable à écouter. Toutefois, il n'était pas vraiment cultivé et était incapable de composer seulement deux vers. Ce doit être un peuple bien arriéré, ces gens des Etats-Unis. Il dit que sa tâche dans l'armée était de maintenir l'ordre parmi les troupes. Helgi dit qu'on n'avait jamais entendu parler d'une chose pareille et qu'il fallait qu'il fût bien brave pour offenser tant d'hommes, mais Gerald dit que les hommes lui obéissaient par peur du roi. Quand il ajouta que le temps de service armé était de deux ans aux Etats-Unis et qu'on pouvait appeler les hommes à la guerre même en période de moisson, je lui dis qu'il était mieux ici que dans un pays dirigé par un roi si impitoyable et puissant.

— « Non, » répondit-il tristement, « nous sommes des gens libres qui disons ce qu'il nous plaît. »

— « Mais il semble que vous ne puissiez faire ce que vous voulez, » dit Helgi.

— « Eh bien, en effet, nous ne pouvons pas tuer un homme simplement parce qu'il nous a offensés. »

— « Pas même s'il a tué quelqu'un de votre sang? » demanda Helgi.

— « Non. C'est au... au roi à tirer vengeance en notre nom. »

— « Tu sais de bonnes histoires, » dis-je en riant, « mais là, tu nous en racontes une trop forte. Comment le roi pourrait-il connaître tous les meurtres et, à plus forte raison, les venger ? Mais, voyons, un homme pareil n'aurait même pas le temps de se fabriquer un héritier ! »

Il fut forcé de se taire à cause des rires qui s'élevèrent.

***

Le lendemain, Gerald se rendit à la forge, accompagné d'un esclave pour actionner le soufflet. Je restai absent toute la journée et la soirée, ayant dû aller à Reykjavik pour discuter d'une affaire de moutons avec Hjalmar au Gros Nez. Je l'invitai à venir passer la nuit chez moi et

nous entrâmes à cheval dans la ferme avec son fils Ketill, un jeune homme aux cheveux roux, boudeur, d'une vingtaine d'années, que Thorgunna avait refusé en mariage.

Je trouvai Gerald assis sombrement sur un banc du hall. Il portait les vêtements que je lui avais donnés, les siens ayant été abîmés par les cendres et les étincelles — à quoi s'attendait-il, le sot? Il causait à voix basse avec ma fille.

— « Alors, comment cela a-t-il marché? » demandai-je en entrant.

Mon homme Grim ricana :

— « Il a démoli deux têtes de javelot, mais nous avons réussi à éteindre l'incendie qu'il a allumé avant que toute la forge brûle ! »

— « Comment? » m'écriai-je, « je croyais que tu m'avais dit que tu étais forgeron? »

Gerald se leva d'un air de défi.

— « Je suis habitué à travailler avec d'autres outils, de meilleurs, chez moi. Vous ne travaillez pas de la même façon dans ce pays. »

Il paraissait qu'il avait trop poussé les feux ; son marteau avait frappé partout sauf à l'endroit voulu ; il avait abîmé la trempe de l'acier faute de savoir quand le refroidir. Il faut des années pour apprendre à forger, bien sûr, mais il aurait dû avouer qu'il n'était même pas apprenti. »

— « Bon, » fis-je. « Que peux-tu faire, en ce cas, pour gagner ton pain? »

Cela m'encolérait de passer pour un sot aux yeux de Hjalmar et de Ketill auxquels j'avais déjà parlé de l'étranger.

— « Odin seul le sait, » dit Grim. « Je l'ai emmené avec moi à cheval, pour rattraper tes chèvres, et oncques n'ai vu plus mauvais cavalier. Je lui ai demandé s'il savait seulement filer ou tisser et il m'a dit non. »

— « Ce n'était pas question à poser un homme ! » éclata Thorgunna. « Il aurait dû te tuer rien que pour cela ! »

— « Il l'aurait dû, c'est vrai, » fit Grim en riant. « Mais laisse-moi continuer. J'ai pensé que nous en profiterions également pour réparer le pont sur le fossé. Eh bien, c'est à peine s'il sait tenir une scie. Mais il a failli se trancher le pied avec le pic. »

— « Nous ne nous servons pas de ce genre d'outils, je vous dis ! »

Gerald ferma les poings et parut sur le point de pleurer. Je fis signe à mes invités de s'asseoir.

— « Je ne pense pas que tu saches non plus dépecer un porc ni le fumer, » dis-je.

— « Non. » Je l'entendis à peine.

— « Alors, homme... *que sais-tu faire?* »

— « Je... » Il ne parvenait pas à trouver ses mots.

— « Tu étais guerrier, » dit Thorgunna.

— « Oui... c'est ce que j'étais ! » dit-il, le visage enflammé.

— « Cela ne sert pas à grand-chose en Islande quand on n'a pas d'autres capacités, » grommelai-je. « Mais peut-être que si tu trouves passage vers les pays du levant, un roi te prendra parmi ses gardes. »

Personnellement, j'en doutais, car un garde doit avoir des manières qui fassent honneur à son maître ; mais je n'eus pas le cœur de le dire.

Il était évident que Ketill Hjarmarsson n'avait pas du tout aimé la façon qu'avait Thorgunna de se tenir tout près de Gerald et de prendre sa défense. Aussi ricana-t-il en disant :

— « J'en viendrais même à douter de ta capacité de te battre. »

— « Pour cela, j'y ai été entraîné, » dit sombrement Gerald.

— « Dans ce cas, veux-tu lutter avec moi? » demanda Ketill.

— « Avec plaisir ! » cracha Gerald.

Prêtre, que peut penser un homme? En vieillissant, je découvre que la vie est de moins en moins la chose de bien et de mal, de blanc et de noir que tu prétends ; nous avons tous une vague teinte grisâtre. Ce garçon inutile, ce rustre sans dignité et sans courage, auquel on pouvait même demander s'il faisait des travaux de femme sans qu'il brandisse sa hache, sortit dans la cour avec Ketill Hjalmarsson et l'envoya au sol trois fois de suite. Il avait une espèce de tour de main pour empoigner les vêtements de Ketill quand ce dernier le chargeait... Je fis cesser le combat quand je vis le jeune homme pris d'une rage meurtrière, je les louangeai tous les deux et fis remplir les gobelets de corne. Mais Ketill bouda toute la soirée sur le banc.

Gerald parla de faire un pistolet comme le sien. Il faudrait le faire plus gros, il appelait cela un *canon,* et on pourrait couler les nefs et disperser les armées. Il lui faudrait l'aide des forgerons et aussi divers matériaux. Le charbon de bois, c'était facile, et on pouvait trouver du soufre autour des volcans, j'imagine, mais qu'est-ce que c'était, le salpêtre?

En outre, ayant à présent des soupçons, je le questionnai le plus possible sur la façon dont il s'y prendrait pour fabriquer cet objet. Savait-il exactement doser les poudres? Non, avoua-t-il. De quelle dimension devrait être ce canon? Quand il me répondit — au moins aussi grand qu'un homme — j'éclatai de rire et lui demandai comment il comptait couler ou percer une masse pareille, même si nous réussissions à amasser autant de fer. Ceci, il ne le savait pas non plus.

— « Vous n'avez même pas les outils pour faire les outils qui fabriquent les outils, » dit-il. Je ne sais ce qu'il entendait ainsi. « Que Dieu m'assiste, mais je ne peux pas faire avancer l'histoire de mille ans à moi tout seul. »

Il prit le dernier de ses petits bâtons à fumée et l'alluma. Helgi avait essayé d'en avaler une bouffée et avait été malade, mais il était resté quand même ami avec Gerald. A présent, mon fils proposa de prendre un bateau le lendemain matin pour aller jusqu'à Ice Fjord, où on me devait de l'argent dont j'avais besoin. Hjalmar et Ketill dirent qu'ils nous accompagneraient, et Thorgunna supplia si fort que je consentis qu'elle vînt aussi.

— « Une mauvaise chose, » marmonna Sigurd. « Tous les hommes

savent que les esprits de la terre n'aiment pas qu'une femme monte dans une nef. Cela porte malheur. »

— « Et comment tes pères s'y sont-ils pris pour amener des femmes dans notre île? » demandai-je en souriant.

Maintenant, je regrette de ne pas l'avoir écouté. Ce n'était pas un homme intelligent, mais il savait souvent de quoi il parlait.

***

En ce temps-là, je possédais une demi-part d'une nef qui allait en Norvège échanger des laines contre du bois. Ce fut une affaire avantageuse jusqu'au jour où la nef rencontra les vikings pendant les désordres alors qu'Olaf Tryggvason renversait Jarl Haakon, là-bas. Il y a des hommes qui font n'importe quoi pour gagner leur vie — voleurs, coupeurs de gorge, on devrait les pendre, ces méchants voleurs qui se jettent sur les honnêtes marchands. S'ils avaient le moindre courage et la moindre honnêteté, ils s'en iraient piller l'Irlande qui est pleine de butin.

Bref, la nef était en pays étranger, mais nous avions trois autres bateaux et nous en prîmes un. Outre moi, Thorgunna et Helgi, il y avait Hjalmar et Ketill, ainsi que Grim et Gerald. Je vis l'étranger faire la grimace en entrant dans l'eau froide pour lancer le bateau, et après, il ôta ses chaussures et ses bas pour faire sécher ses pieds. Il avait été surpris d'apprendre que nous avions une maison de bains — nous prenait-il pour des sauvages? — mais quand même, il était délicat comme une femme et ne tarda pas à aller se placer à contrevent de nos pieds.

La brise était favorable, aussi hissâmes-nous mât et voile. Gerald voulut nous aider, mais, naturellement, il ne distinguait pas un cordage de l'autre et il les emmêla tous. Grim le gronda et Ketill ricana méchamment. Mais avant longtemps, nous faisions route et il vint s'asseoir près de moi qui tenais l'aviron de gouverne.

Il était visible qu'il réfléchissait depuis un long moment. Il se décida à me dire :

— « Dans mon pays, ils ont... ils auront une voile et un gouvernail meilleurs que ceux-ci. Avec eux, vous pourriez remonter dans le vent, en zigzag. »

— « Ah ! voilà notre marin expert qui va nous donner des règles ! » ricana Ketill.

— « Paix, » dit sèchement Thorgunna. « Laisse parler Gerald. »

Il lui adressa un regard de gratitude et je ne refusai pas d'écouter.

— « Ceci est facile à faire, » dit-il. « J'ai moi-même conduit de ces bateaux, et je les connais bien. D'abord, la voile ne devrait pas être carrée et accrochée à une vergue. Elle devrait avoir trois coins, avec le troisième coin attaché à une vergue qui pivoterait autour du mât. Ensuite, ton aviron de gouverne est mal placé — il devrait y avoir un gouvernail au milieu de la poupe, commandé par une barre. » Il était tout à fait

sérieux et dessinait ce qu'il disait, du bout de l'ongle, sur le manteau de Thorgunna. « Avec ces deux choses et une quille profonde — enfoncée à peu près de la hauteur d'un homme pour un bateau comme celui-ci — un bateau peut naviguer en travers du vent... comme cela. Et on peut installer une seconde voile entre le mât et la proue. »

Eh bien, prêtre, je dois dire que l'idée avait ses avantages, et n'eût été crainte du mauvais sort — car tout ce qui venait de lui portait malheur — je m'en occuperais peut-être encore à présent. Mais il y a des inconvénients très nets, que je lui objectai de façon raisonnable.

— « Tout d'abord, et c'est ce qu'il y a de pire, » lui dis-je, « ce gouvernail et cette grande quille empêcheraient totalement les marins de tirer leurs bateaux sur la côte ou de remonter les rivières peu profondes. Peut-être qu'ils ont beaucoup de ports dans ton pays, mais ici, les bateaux atterrissent comme ils peuvent et doivent être lancés rapidement en cas d'attaque. Ensuite, ton mât serait difficile à démonter quand le vent tomberait et qu'il faudrait prendre les avirons. Troisièmement, ta voile n'aurait pas la forme voulue pour servir d'abri quand on doit dormir en mer. »

— « La nef pourrait rester au large, et vous iriez à la côte dans un petit bateau, » dit-il. « En outre, vous pourriez construire des cabines à bord pour vous abriter. »

— « Les cabines empêcheraient de manier les avirons, à moins que la nef n'ait une largeur impossible ou que les rameurs soient assis sous un pont comme les esclaves des galères de Miklagard : et des hommes libres n'accepteraient jamais de ramer dans des conditions de saleté pareilles. »

— « Avez-vous absolument besoin d'avirons? » demanda-t-il, comme un enfant en bas âge.

Les rires explosèrent à bord.

— « Ils ont donc domestiqué les vents, dans le pays d'où tu viens? » fit Hjalmar, moqueur. « Qu'arrive-t-il quand ils sont encalminés... pendant des jours parfois, avec les provisions qui diminuent... »

— « Vous pourriez construire une nef assez grande pour emporter des provisions pour de nombreuses semaines, » dit Gerald.

— « Oui, à condition d'être riche comme un roi, » dit Helgi. « Et une nef royale comme celle-là, sans défense sur une mer calme, serait attaquée par tous les Vikings d'ici à Jobstorg. Quant à laisser la nef en mer pendant qu'on campe, qu'aurait-on comme abri ou comme défense si on se trouvait surpris sur la côte? »

Gerald en fut décontenancé. Thorgunna lui dit gentiment :

— « Il y a des gens qui n'ont jamais le courage d'essayer les choses nouvelles. Moi, je trouve que c'est une belle idée. »

Il lui adressa un petit sourire et retrouva assez de volonté pour parler d'un moyen de retrouver la direction du nord même par temps nuageux. Il nous dit qu'il y avait des pierres qui indiquaient toujours le nord

quand on les suspendait à un fil. Je lui dis aimablement que je serais très content s'il pouvait me trouver une de ces pierres, ou s'il savait où on pouvait s'en procurer, car j'aurais demandé à un commerçant de m'en rapporter une. Mais il ne savait pas, et il se tut. Ketill ouvrit la bouche, mais s'attira un regard si mauvais de Thorgunna qu'il la referma aussitôt. Mais son attitude laissait clairement voir qu'il considérait Gerald comme un menteur extraordinaire.

Le vent nous devint contraire au bout d'un moment, si baissâmes-nous le mât et nous mîmes aux avirons. Gerald était fort bien que maladroit ; cependant, il avait les mains si tendres qu'elles ne tardèrent pas à saigner. Je lui proposai de se reposer, mais il continua obstinément à travailler.

A le voir se pencher d'avant en arrière, à l'accompagnement du sinistre grincement des tolets, à voir le bois rougi et humide sous ses mains, je me mis à réfléchir. Il avait commis toutes les erreurs qu'un homme peut commettre — c'est ce que je m'imaginais alors, ignorant de l'avenir — et je n'aimais pas la façon qu'avait Thorgunna de le regarder longuement. Pour ma fille, ce n'était pas l'homme qui convenait, sans terres, sans un sou, sans capacités. Pourtant, je ne pouvais me retenir d'avoir de l'amitié pour lui. Que son conte fût vrai ou récit de fol, je sentais qu'il était sincère ; et il était certain que sa venue parmi nous avait quelque chose d'étrange. Je remarquai les coupures qu'il s'était faites au menton avec mon rasoir ; il m'avait dit qu'il n'avait pas l'habitude de se raser à notre manière et qu'il allait laisser pousser sa barbe. Il avait fait de son mieux. Je me demandai ce que j'aurais fait moi-même, si j'avais atterri tout seul dans le pays de sorciers de ses rêves, avec un abîme de temps entre moi et mon foyer.

Peut-être que c'était semblable commisération qui avait bouleversé le cœur de Thorgunna. Femmes sont fantasques, prêtre, et toi qui ne les fréquentes les connais sans doute autant que moi qui ai couché avec cent cinquante en six pays différents. Je ne pense pas qu'elles se comprennent elles-mêmes. Naissance, vie et mort, tels sont les grands mystères qu'oncques homme ne sondera, et une femme leur est plus proche qu'un homme.

... Le vent mauvais fraîchit, la mer devint gris comme fer et hachée sous les nuages de plomb. Nous n'avancions guère. Au coucher du soleil, nous ne pouvions plus ramer et dûmes nous échouer dans une petite baie déserte et faire campement sur le sable de notre mieux.

Nous avions emporté du bois à brûler. Gerald, malgré sa grande fatigue, se rendit utile, car ses petits bâtons à feu allumèrent le bois plus vite que n'eût fait silex contre acier. Thorgunna entreprit de cuisiner notre repas. Le bateau ne nous protégeait pas du vent aigre et sifflant. Le manteau de Thorgunna flottait comme des ailes et ses cheveux tourbillonnaient au-dessus des flammes. C'était le temps des nuits de lumière, avec le ciel d'un bleu enfumé et brumeux, la mer comme une feuille de métal plissé et la terre comme quelque chose qui se dessinait dans des

brumes de rêves. Nous les hommes, tassés dans nos manteaux, nous tendions à la flamme nos doigts gourds, sans guère parler.

Je sentis qu'il fallait réconforter les esprits et j'ordonnai d'ouvrir un tonneau de ma bière la meilleure et la plus forte. Ce fut un mauvais Norn qui m'inspira. Mais nul n'échappe à son destin. Nos ventres nous paraissaient d'autant plus vides maintenant que nos nez plongeaient dans la viande rôtie à la broche, et la bière nous monta rapidement à la tête. Je me souviens d'avoir déclamé le chant de mort de Ragnar aux Culottes Poilues sans autre raison que l'envie que j'en avais.

Thorgunna vint se placer près de Gerald qui était tout tassé. Je la vis lui effleurer les cheveux du bout des doigts et Ketill Hjalmarsson la vit aussi.

— « N'ont-ils pas de poésies dans ton pays? » lui demanda-t-elle.

— « Pas comme les vôtres, » dit-il en levant les yeux. Ils continuèrent à s'entreregarder. « Nous chantons, plutôt que de psalmodier. Je voudrais bien avoir ma *guitare* ici... c'est une sorte de harpe. »

— « Ah! c'est un barde irlandais! » dit Hjalmar au Gros Nez.

Je me rappelle étrangement le sourire de Gerald et ce qu'il dit en sa propre langue, bien que je n'en comprisse pas le sens : « Only on me mither's side, begorra (1) » Je pense que c'était une phrase magique.

— « Alors, chante pour nous, » dit Thorgunna.

— « Laisse-moi réfléchir, » dit-il, « il faut que je transpose en langue norroise. »

Au bout d'un moment, il se leva et, sans la quitter des yeux, il commença sa chanson, dont la musique me plut :

De cette vallée on me dit que tu pars,
Je ne verrai plus tes yeux ni ton sourire.
Tu emporteras avec toi le soleil
Qui enchantait ma vie...

Je ne me rappelle pas le reste, sauf que ce n'était pas tout à fait convenable.

Quand il eut fini, Hjalmar et Grim allèrent voir si la viande était cuite. Je distinguai des larmes aux yeux de ma fille.

— « C'était bien belle chose, » dit-elle.

Ketill se redressa. Les flammes jetaient des reflets farouches sur sa figure. Sa voix se fit dure :

— « Oui, tu as découvert ce que ce garçon sait faire : se reposer et composer de jolies chansons pour les filles. Garde-le pour cela, Ospak. »

Thorgunna pâlit et Helgi porta la main à son glaive. Je vis le visage de Gerald s'assombrir. Il s'exprima d'une voix rauque :

— « On ne parle pas ainsi. Rétracte-toi. »

Ketill se leva :

— « Non, je ne fais pas d'excuses à un paresseux qui vit aux dépens d'honnêtes gens. »

(1) Ce qui représente une phrase en anglais signifiant : « Seulement du côté de ma mère, nom d'un chien ! »

Il était dans une colère folle, mais il avait eu assez d'intelligence pour ne plus s'en prendre à ma famille, mais à Gerald tout seul. Autrement lui et son père auraient eu affaire à nous quatre. Bref, Gerald se leva aussi, les poings serrés et dit :

— « Tu veux qu'on s'écarte un peu et qu'on règle notre compte? »

— « Avec joie ! »

Ketill s'éloigna de quelques pas pour prendre son bouclier dans le bateau. Gerald le suivit. Thorgunna restait immobile, les traits convulsés. Puis elle prit sa hache et courut derrière lui.

— « Tu y vas sans armes? » cria-t-elle.

Gerald s'arrêta, l'air ahuri

— « Je n'en veux pas, » marmonna-t-il. « Les poings... »

Ketill se gonfla et tira son épée.

— « Nul doute qu'on ait l'habitude de se battre comme des esclaves dans ton pays, par conséquent, si tu implores mon pardon, nous en resterons là. »

Gerald avait les épaules voûtées. Il regardait Thorgunna, sans la voir, comme pour lui demander ce qu'il devait faire. Elle lui tendit la hache.

— « Ainsi tu veux que je le tue? » murmura-t-il.

— « Oui, » répondit-elle.

Alors je compris qu'elle l'aimait, autrement cela ne lui eût rien fait qu'il se déshonorât.

Helgi lui apporta son casque. Il le coiffa, prit la hache et s'avança.

— « Ce n'est pas bien, » me dit Hjalmar. « Protèges-tu cet étranger, Ospak? »

— « Non. Il ne m'est parent ni frère de sang. Ce n'est pas mon affaire. »

— « Tant mieux. Je ne tiens pas à me battre avec toi, ami. Tu as toujours été bon voisin. »

Nous allâmes ensemble délimiter la lice. Thorgunna me demanda de prêter à Gerald mon épée, pour qu'il puisse avoir un bouclier, lui aussi, mais l'homme me lança un regard étrange et dit qu'il préférait la hache. Ils se campèrent l'un en face de l'autre, lui et Ketill, et entamèrent le combat.

Il ne s'agissait pas d'un tournoi avec des règles et des coups dans un ordre fixé, où le premier sang qui coulait désignait le vainqueur. La mort se dressait entre ces deux-là. Ketill fonça, l'épée sifflante. Gerald sauta en arrière, maniant maladroitement sa hache. Elle rebondit sur le bouclier de Ketill. Le jeune homme sourit et tailla aux jambes de Gerald. Je vis le sang jaillir et tacher ses chausses déchirées.

Ce fut un assassinat dès le début. Gerald ne s'était jamais servi d'une hache. Il frappa même une fois avec le plat de la lame. Il se fût fait hacher menu immédiatement si l'épée de Ketill ne s'était émoussée sur son casque, et n'eût-il été aussi agile sur ses jambes. Néanmoins, il ne tarda pas à chanceler, avec une douzaine de blessures.

— « Arrêtez le combat ! » s'écria Thorgunna en se précipitant.

Helgi la retint par les bras, mais elle se débattait tant et donnait de si furieux coups de pied que Grim dut venir à son secours. Je vis le chagrin sur les traits de mon fils, mais une satisfaction maligne sur ceux du valet. Gerald se tourna vers nous. La lame de Ketill s'abattit et lui trancha la main gauche. Il lâcha sa hache. Ketill gronda et se prépara à l'achever. Gerald prit son pistolet. Cela lança un éclair et fit un bruit d'aboiement. Ketill tomba, frémit un moment, puis resta inerte. Sa mâchoire inférieure avait été emportée et aussi l'arrière de sa tête.

Il y eut un long silence, on n'entendait plus que les voix du vent et de la mer.

Puis Hjalmar s'avança, le visage convulsé, mais avec une calme froideur. Il s'agenouilla et ferma les yeux de son fils pour marquer que le droit de vengeance lui appartenait. En se relevant, il dit :

— « C'est un acte maléfique. Et, pour cet acte, tu seras mis hors-la-loi. »

— « Ce n'est pas de la magie, » dit Gerald d'une voix terne. « C'est comme... comme un arc. Je n'avais pas le choix. Je ne voulais pas me battre autrement qu'avec mes poings. »

Je m'interposai et dis que le dieu en déciderait, mais aussi que j'espérais que Hjalmar accepterait le prix du sang de Ketill.

— « Mais je ne l'ai tué que pour défendre ma propre vie ! » protesta Gerald.

— « Néanmoins il faut payer le prix du sang, si les parents de Ketill consentent à l'accepter, » expliquai-je. « A cause de l'arme. Je pense que le prix sera doublé, mais c'est au dieu d'en juger. »

Hjalmar avait beaucoup d'autres fils, et ce n'était pas comme si Gerald eût appartenu à une famille ennemie de la sienne, par conséquent j'avais idée qu'il accepterait. Toutefois, il eut un rire froid et demanda où un homme sans fortune trouverait l'argent.

Thorgunna s'avança froidement et tranquillement et déclara que nous paierions. J'ouvris la bouche, mais devant son regard, je fis un signe affirmatif.

— « Oui, nous paierons, » dis-je. « Pour garder la paix. »

— « Alors, tu épouses sa querelle? » fit Hjalmar.

— « Non. Cet homme n'est pas de mon sang. Mais si je choisis de lui faire don d'argent pour en disposer comme il l'entend, qu'as-tu à redire? »

Hjalmar sourit. Le chagrin lui marquait les yeux, mais il me regarda en vieux camarade.

— « Devant longtemps, cet homme sera peut-être ton beau-fils, » dit-il, « j'en reconnais les signes, Ospak. Alors, vraiment, il sera de tes parents. Même si tu l'aides en ce moment où il en a besoin, cela te met de son côté. »

— « Et alors? » demanda très doucement Helgi.

— « Et alors, tout en évaluant à sa valeur ton amitié, j'ai des fils qui prendront mal le trépas de leur frère. Ils voudront se venger sur

Gerald Samsson, ne fût-ce que pour l'honneur de leur nom, et ainsi nos deux maisons deviendront ennemies et un meurtre en amènera un autre. Cela s'est déjà produit assez souvent. » Hjalmar soupira. « Personnellement, je souhaite vivre en paix avec toi, Ospak, mais si tu prends le parti de cet assassin, il ne peut qu'en aller autrement. »

Je réfléchis pendant un temps, j'évoquai Helgi gisant le crâne ouvert, et mes autres fils prêts à se battre dans leurs fermes, à cause d'un homme qu'ils n'avaient jamais vu, je pensai qu'il nous faudrait porter l'épée chaque fois que nous irions ramasser du bois flotté, et que nous ne saurions jamais en allant nous coucher si nous ne trouverions pas le lendemain la maison cernée par des lanceurs de javelots.

— « Oui, » dis-je, « tu as raison, Hjalmar. Je retire mon offre. Que ceci soit affaire entre lui et toi seuls. »

Nous nous serrâmes la main.

Thorgunna poussa un faible cri et se jeta dans les bras de Gerald. Il la tint serrée contre lui.

— « Qu'est-ce que cela veut dire? » demanda-t-il lentement.

— « Je ne peux plus te garder, mais peut-être qu'un cultivateur te prêtera son toit. Hjalmar est homme respectueux de la loi et il ne te fera aucun mal tant que le dieu ne t'aura pas mis hors-la-loi. Ce ne sera pas avant le milieu de l'été. Peut-être trouveras-tu passage pour l'Irlande devant ce temps-là. »

— « Un inutile comme moi? » répliqua-t-il amèrement.

Thorgunna se dégagea et me dit que j'étais un lâche, un parjure et maintes autres choses mauvaises. Je la laissai passer sa colère, puis je lui posai les mains sur les épaules.

— « C'est pour notre maison, » lui dis-je, « la maison et le sang qui sont choses sacrées. Les hommes meurent et les femmes pleurent, mais tant que nos parents vivent, on se rappelle nos noms. Peux-tu exiger la mort de vingt hommes pour la satisfaction de tes propres désirs? »

Elle resta longtemps immobile et je ne sais pas encore ce qu'aurait été sa réponse, mais ce fut Gerald qui parla :

— « Non. Je pense que tu es dans le vrai, Ospak... le vrai de ton temps, qui n'est pas le mien. »

Il me prit la main et celle d'Helgi. Il effleura des lèvres la joue de Thorgunna. Puis il se tourna et s'en alla dans les ténèbres.



J'entendis raconter, plus tard, qu'il s'était réfugié chez Thorvald Hallsson, le petit fermier de Humpback Fell, et qu'il n'avait pas dit à son hôte ce qu'il s'était passé. Il devait espérer rester ignoré jusqu'au moment où il trouverait passage pour les pays du levant. Mais, naturellement, la rumeur se répandit. Je me rappelai qu'il s'était vanté qu'aux Etats-Unis les hommes connaissaient le moyen de se parler d'un bout à l'autre du pays. Il avait donc dû nous mépriser, dans nos fermes isolées, sans savoir combien vite vont les nouvelles. Ce fut le fils de Thorvald,

Hrof, qui alla trouver Brand-aux-bottes-de-phoque pour discuter d'une affaire, et qui parla tout naturellement de l'étranger. Bientôt, toute la partie ouest de l'île était informée.

Si Gerald avait su qu'il devait faire savoir qu'il avait tué un homme, dès la première ferme rencontrée sur son chemin, il aurait été en sûreté au moins jusqu'à la réunion devant le dieu, car Hjalmar et ses fils sont hommes pondérés qui ne tueraient pas un autre homme encore sous la protection de la loi. Mais le fait qu'il s'était tu avait fait de lui un assassin et, par conséquent, immédiatement un hors-la-loi. Hjalmar et ses parents se rendirent à cheval à Humpback Fell et le défièrent. Il se fraya passage entre eux avec son *pistolet* et s'enfuit dans les collines. Ils le poursuivirent, ayant maintenant à venger une nouvelle mort et plusieurs blessures. Je me demande si Gerald avait pensé que l'étrangeté de son arme nous aurait intimidés. Il ne savait peut-être pas que tout homme doit mourir, à son heure, ni plus tôt ni plus tard, et que la peur de la mort est donc inutile.

A la fin, quand ils l'eurent encerclé, son arme devint inefficace. Alors, il prit l'épée d'un mort et se défendit si vaillamment que Ulf Hjalmarsson en boite encore à ce jour. C'était haut fait d'armes comme en témoignèrent même ses ennemis ; c'est un peuple insolite, dans ces Etats-Unis, mais ils ne manquent pas de courage.

Quand il fut mort, on rapporta son corps. Par peur de l'esprit, car c'était peut-être un sorcier, on le brûla et on mit au feu avec lui tout ce qu'il avait possédé. Ce fut ainsi que je perdis le couteau dont il m'avait fait don. Le tumulus s'élève sur la lande et les gens s'en écartent, bien que l'esprit ne se soit jamais manifesté. Et maintenant qu'il se passe tant de choses nouvelles, on commence à l'oublier lentement.

Et voici mon récit, prêtre, tel que je l'ai vu et entendu. La plupart des hommes croient que Gerald Samsson était fol, mais moi, je crois qu'il nous venait bien du temps futur et que sa perte est venue de ce que nul homme ne peut faire mûrir ses épis avant l'époque de la moisson. Pourtant, il m'arrive de penser à l'avenir, dans un millier d'années, quand ils voleront dans les airs et conduiront leurs chars sans chevaux et détruiront des villes entières d'un seul coup. Je pense à notre Islande de ce temps, et aux jeunes hommes des Etats-Unis qui y viendront pour nous défendre en une année où la fin du monde menacera, toute proche. Peut-être que quelques-uns d'entre eux, se promenant par la lande, verront ce tumulus et se demanderont quel guerrier d'antan y gît enterré, et peut-être aussi souhaiteront-ils avoir vécu en ces temps reculés du passé où il vivait lui-même, et où les hommes vivaient libres.

(*Traduit par Bruno Martin.*)



L'évasion

par CHARLES HENNEBERG

Depuis « La sentinelle » (*n°* 28), *la signature de Charles Henneberg, l'auteur de* « La naissance des dieux », *Grand Prix du Roman d'Anticipation Scientifique* 1954, *n'avait pas reparu dans* « Fiction ». *C'est avec plaisir que nous vous présentons aujourd'hui ce récit dramatique et envoûtant, où une trame noire, que de récents et terribles événements ont rendue d'une brûlante actualité, s'allie, transplantée dans un proche futur, à un thème à la beauté poétique fascinante.*



... Les miroirs pourraient « se souvenir ».
(Jacques BERGIER et Pierre de LATIL.
Visa pour demain.)

1980.

L'INSURRECTION gronde dans la ville. Je n'ai pas le temps d'expliquer de quelle ville il s'agit — ni de quelle révolte. Ces lignes, je les note dans mon cahier d'écolière. J'écris, parce que j'ai très peur et très envie de vivre. Ils attaquent — eux — les ennemis.

Je m'appelle Joanna.

J'ai presque 15 ans, c'est un âge bête, n'est-ce pas ? J'habite cette vieille baraque avec maman et l'oncle Munoz — un étage et des caves où l'oncle fait ses expériences. Mon père a été tué à l'une de leurs guerres.

L'oncle Munoz est un radiochimiste. Maman prétend qu'il n'a pas de cœur. Je l'ai entendue dire hier : « Avec votre manie ondulatoire, vous ne savez même pas que nous vivons une fin de monde. » Puis elle a jeté une tasse par terre et elle est allée aux provisions. Ça tonnait un peu sur la ville — seulement les 105 ; on dit que ce sont des tirs stratégiques, pour protéger les aérodromes. Une seule boulangerie était ouverte au centre, et ça faisait une queue sur quatre blocs.

A minuit, j'ai remplacé m'man avec mon petit pliant et mon bouquin d'algèbre ; il faisait très froid, des femmes tricotaient. Il y avait de la neige sur les trottoirs et, sur les façades des maisons, des traînées lumineuses de balles traçantes : il paraît qu'on se bat dans les faubourgs. Des flocons fins et légers, les éclats de vitres et ces lueurs qui étaient la mort, tout paraissait irréel. La boulangerie s'est refermée juste comme il restait deux personnes devant moi : je m'en fiche, je déteste leur pain noir et gluant. Mais cela m'ennuyait de rentrer les mains vides.

L'oncle était encore dans la cave, à trafiquer de ses appareils ; je m'entends bien avec lui : il a l'air d'un manche à balai surmonté d'une boule de duvet blanc ; nous écoutons ensemble les chants révolutionnaires

à la télé et il prétend qu'une musique de colère est toujours belle, même quand elle ment.

J'ai demandé :

— « Qu'est-ce que votre manie ondulatoire ? »

— « Votre mère n'a plus son bon sens, » répondit-il en grimaçant. « Je suppose qu'elle veut parler de la théorie de Louis de Broglie — l'unique, le grand — concernant la mécanique ondulatoire. Petit inventeur, je n'y suis malheureusement pour rien. Seriez-vous par hasard intéressée par les sciences exactes, jeune fille ? »

— « Autant par ça que par autre chose. Dites. »

Je mis de l'eau sur le réchaud; il est étonnant que l'électricité fonctionne : ces gens-là sont des héros. Il n'y avait ni thé ni café, mais j'avais trouvé quelques plants de fraisier dans une pharmacie. Cela nous réchauffa un peu.

— « Eh bien, » fit-il, « Louis de Broglie a exprimé cette idée qu'un objet microscopique, grain de matière ou de lumière, doit être considéré de la même nature que les ondes. En effet, une vitre n'est transparente que parce que la lumière — faite d'ondes — se glisse à travers ses atomes, de même qu'un électron ou une particule nucléaire s'insinuera à travers un écran. L'une et l'autre auront pénétré — ne fût-ce que pour une part insignifiante — à l'intérieur de ces barrières. Me suivez-vous ? »

Sa tête de magicien se balançait au milieu d'une ombre énorme. Il avait un air anxieux.

— « J'aimerais que vous reteniez ceci, » dit-il. « J'ai essayé de former quelques élèves — ils se battent aujourd'hui, dans la neige et le sang, et sans aucun espoir... Vous voici bien grande, Joanna, et totalement filiforme. Comment peut-on être si laide à votre âge ? D'où prenez-vous ces bras d'araignée ? »

— « Je ne mange peut-être pas assez, » indiquai-je avec modération.

— « Qui parle de manger ? Vous avez de beaux yeux violets, peut-être comprenez-vous quelque chose ? Songez que Laure, Béatrice, Juliette ont eu quinze ans ! Aurions-nous créé une génération de monstres ? »

— « C'est possible. »

Je me déchaussai et je glissai mes bottillons près du réchaud : une paire de chaussures vaut le salaire d'un mécano, n'est-ce pas ? Mon chandail déteignait sur mon cou, par plaques noires, mon bleu était gras de cambouis. L'oncle me regardait avec dégoût.

— « Ecoutez, » dis-je, « nous sommes du moins en accord avec la vie que nos aînés nous ont faite. J'ai vu vos Jocondes, au musée. En ce temps-là il y avait des palais intolérablement beaux, des cathédrales en dentelle de pierre, et des jardins à fleurs et des îles à cygnes. Tout cela était inutile, semble-t-il. Notre monde est affreux et noir, peuplé de larves qui se traînent. Des Morlocks. Parlons d'autre chose. Vous disiez donc que la lumière se coule parmi les atomes ? »

— « Oui, » reprit-il baissant la tête. « Bien sûr, ce n'est pas de votre faute, pauvres enfants ! Retenez en tout cas que la nature ondulatoire s'ajoutant à la nature corpusculaire, toute onde qui frappe un obstacle et

le traverse y laisse des traces de son passage. Ainsi est-il prouvé que le miroir ne réfléchit pas intégralement toute lumière : une partie infiniment faible reste captée par les atomes. Cela veut dire... »

— « Que les images, » fis-je en avalant ma tisane sans sucre, « ne passent pas tout à fait à travers : il en demeure quelque chose dans la glace. »

— « Tu as trouvé cela ? » demanda l'oncle Munoz, éberlué.

— « Bien sûr. Nous sommes des monstres mais pas des idiotes. Cela a-t-il quelque importance ? »

— « Je te le dirai un jour, » répondit-il, les yeux clos. « Je suis si fatigué... comme quelqu'un qui touche le haut d'une côte. Il ne reste rien à manger dans cette baraque? On crève de faim, petite. »

— « Oui. On crève. »

M'man est rentrée avec un morceau de lard et des patates un peu gelées ; elle était décoiffée, comme si elle s'était battue, l'imperméable en lambeaux. Elle nous apprit qu'on tirait encore sur les ponts, mais que les chars ennemis se retiraient de la ville, pour prendre place sur les collines, au-dessus.

Le lendemain.

Les postes de télé annoncent que les autorités négocient avec l'occupant, pour trouver un terrain d'entente. Ça ne fait rien, ils tiennent les aérodromes et personne ne peut quitter la ville ni communiquer avec dehors. J'ai essayé de joindre mon cours, mais en route l'on raflait tous les jeunes, garçons et filles, pour creuser les tranchées. On nous a donné des pelles et des brassards. Ma tranchée particulière se trouvait devant un hôpital et les filles disaient que c'était très bien : nous avions moins de chance d'être canardés. On nous a mis en rang, j'avais à mes côtés un affreux barbu de deux mètres au moins, et l'on a commandé : « Aux pioches ! » Le barbu a craché dans ses paumes et nous avons enlevé deux ou trois pelletées de terre, lorsque quelqu'un a crié : « Alerte ! tout le monde aux tranchées ! Couchez-vous nom d'un... » On n'avait entendu ni sirènes ni DCA, c'était une attaque non prévue aux termes des négociations. Je me suis allongée et le grand type aussi, le visage dans nos pelles. Ça tapait dur, ils ont arrosé à la mitrailleuse, en piqué. Il y avait des morts comme nous, en chandails et sarraux d'écoliers.

Le barbu était vert. Il me dit :

— « J'en ai marre. Nos droits et la liberté, c'est du bla-bla-bla. La terre est gelée, on ne fera jamais un trou assez grand pour s'y coucher. En plus, je suis un peintre abstrait. Je m'en vais. Tu viens, la fille ? On cherchera à croûter dans le coin. »

On n'a rien trouvé. Les balles sifflaient aux carrefours, c'était plutôt moche. Avant, je regardais les morts — il me semblait qu'ils

avaient leur secret qu'ils voulaient nous confier, leur message, avec leurs bouches ouvertes sur un cri et leurs pupilles fixées sur une seule vision, mais maintenant, j'en avais marre moi aussi. Nos camarades couchés dans la neige n'étaient plus ces êtres vivants, pitoyables et tendus, que nous avions côtoyés il y avait une seconde : ils étaient comme ce miroir qui garde toujours, depuis deux cents ans, la même image inutile... Moi, je voulais vivre... à crier !

Un bruit sourd, insidieux, venait des collines : les chars. Dans le brouillard qui étouffait les pas, des passants se traînaient comme des larves blêmes. Et tout à coup ce fut une salve — de longues aiguilles de feu percèrent les carrefours. Nous nous sommes jetés sous une porte cochère, mais cela éclatait tout près.

— « Un hôpital ! » cria mon compagnon, « vite, ils respectent les hôpitaux ! »

Nous dévalâmes une courette qui tremblait, il y avait des flaques de sang et un brancard renversé, d'où sortait une main de cire ; une femme criait. Je ne sais pas comment, nous nous sommes trouvés dans une cave, les degrés de l'escalier étaient glissants, cela sentait le moisi et au fond, quelqu'un avait sans doute mal au ventre. Le barbu était devenu comme fou, il m'a collée au mur et m'écrasant de tout son poids, il hurlait : « Puisque nous allons tous mourir, une fois — une dernière fois ! L'amour, tu comprends !... » Une lueur éclaira sa pomme d'Adam qui sautait, et tout à coup cela me prit, comme une crise, un fou rire. Comme il me faisait mal, je lui ai filé un coup de genou au ventre. Il me lâcha, m'agonisant de noms impossibles.

Je me suis enfuie. Les balles giclaient, mes bas de coton étaient éclaboussés de sang, je suis tombée plusieurs fois. A la place où il y avait eu la tranchée et le bâtiment à la Croix Rouge montait une colonne de fumée noire.

J'appris plus tard que le coup direct était destiné à un hôtel fortifié par les insurgés, derrière l'hôpital.

A quoi pense le monde ? Nous le croyions libre.

Peut-être n'existe-t-il pas ?...

Lorsque je suis rentrée, m'man pleurait à la cuisine. Elle me dit :

— « Ton oncle est fou. S'il avait une lueur de bon sens... Tu sais que c'est un grand savant : des hommes comme lui sont appréciés, choyés. Si, au lieu de passer son temps à casser les miroirs, il se présentait au quartier de l'occupant, nous serions évacués d'ici. Leurs intellectuels sont logés dans des villas spacieuses et claires... En tout cas, nous ne mourrions pas de faim. Mais il est fou, et nous sommes tous pris comme des rats dans cette ville... »

Elle ajouta, après un sanglot, comme si elle cherchait à se justifier :

— « Je suis encore jeune. Ton père est mort si vite, nous n'avons pas vécu. La vie, tu comprends... »

(Le barbu disait : « L'amour... »)

L'oncle m'attendait derrière la porte de sa cave. Il avait un air... facétieux. (Je crois que c'est l'épithète qui convient le mieux — comme un écolier qui a joué une farce au pion.) Il m'entraîna par le coude et me montra, au milieu de son labo, un cadre lourd surchargé de dorures. Des sirènes et des coquillages cernaient un grand miroir et j'eus l'impression de me pencher sur un étang vert.

— « Cet objet, » m'avoua-t-il, « je l'ai récupéré dans les ruines du palais consulaire, sur la colline. Une bombe incendiaire y est allée se loger... Regarde, mon enfant, tu n'en verras guère de plus beaux : c'est une véritable glace de Murano, le cadre ne date que du XVIIe siècle, mais le miroir est plus ancien. Pense à toutes les choses, à tous les visages, dont il se souviendrait s'il était soumis à un traitement électronique approprié ! — Il a peut-être vu Titien, Giorgione et Catherine de Cornaro, reine de Chypre ! »

Il passa la main sur son front moite, il semblait épuisé. Je lui donnai la moitié d'une tablette de chocolat que j'avais échangée ce matin contre mon violon, et je demandai :

— « Croyez-vous voir des choses intéressantes dans ce morceau de verre ? »

Il leva les bras au ciel.

— « Elle me demande ça ! »

— « Si les hommes ont toujours été aussi bêtes et aussi méchants qu'aujourd'hui, quelle nécessité de revoir les mêmes insuffisances et les même laideurs ? »

— « On voit, » grommela-t-il, « que tu as appris l'histoire à l'école de l'occupant ! Ce morceau de verre, comme tu le dis, mais il nous montrera peut-être les humains tels qu'ils devraient l'être — et leurs élans, et leurs glorieux combats ! »

— « Tu ne trouves pas que nous sommes servis ? » dis-je, car une explosion avait secoué la maison et je me retrouvai assise par terre près du miroir. Toutes les lumières s'étaient éteintes — et dans l'eau verte de l'étang, mon visage m'apparut mystérieux et charmant telle une fleur lourde sur une tige flexible. Je n'étais plus Joanna, la petite fille laide du XXe siècle, le monstre — mais une fée aux cheveux d'algue.

Puis les lumières se rallumèrent, et l'oncle Munoz traîna précieusement sa glace de Murano dans un coin et l'enveloppa dans une bâche.

— « Cette nuit, » souffla-t-il, « je mettrai mes appareils en action. »

Plus tard.

Je n'assistai pas au début de l'expérience. Agnès (une copine du cours) vint me crier par la fenêtre qu'un camion chargé de betteraves était dans le quartier, mais quand nous sommes arrivées, il n'y en avait plus. Alors, nous sommes allées aux légumes secs, parce que c'était la

dernière distribution. Nous avons eu chacune un petit sac de haricots et de lentilles mélangés, mais on pouvait les trier, a dit l'épicier, et encore il nous laissait ça, parce que nous étions bien gentilles (Agnès, pas moi)... Pouah ! Je suis partie écœurée, en claquant la porte de sa boutique. C'était l'heure du couvre-feu, mais les balles traçantes faisaient clair comme en plein jour. Après tout, ça n'est pas si terrible, les balles, il suffit de raser les murs. Pourtant, il y avait des tas sombres, ici et là. Agnès me rejoignit en courant, sa robe était déchirée.

— « Es-tu du commando ? » me demanda-t-elle tout à coup.

— « Est-ce qu'il faut en être ? »

Elle ne me regardait pas, elle mordait une mèche de ses cheveux cuivrés. Agnès est jolie, j'ai toujours envié son visage comme un œuf de porcelaine, mais maintenant j'en avais honte et pitié.

— « Je n'en sais rien, » fit-elle. « Que tout est laid ! Si nous restons ainsi, nous serons fous avant d'être morts. Allons, viens. »

Elle me conduisit à la cave où se réunissait le comité du quartier. Il n'y avait là que des jeunes, des ouvriers en bleus et des étudiantes. On a pris des résolutions, on a chanté la Marseillaise — et tout. Tant qu'on se trouvait là tout semblait clair et raisonnable — nous ne demandions rien d'extraordinaire, n'est-ce pas ? Seulement qu'on nous laisse respirer et travailler libres. Nous ne menacions personne, nous n'avions que nos poings et nos poitrines nues à opposer aux canons. S'il y avait un Dieu et une justice...

Mais lorsque nous sommes sortis et que le premier groupe dont j'étais par hasard eût traversé la place sous la neige — une rafale de mitrailleuse vint faucher le groupe qui nous suivait. Les corps étaient coupés en deux et les tronçons se tordaient dans tout ce blanc. Je compris que les autres se moquaient de nous. Oui — de notre folie — de notre exaltation inutile... Ils étaient tellement plus forts !

— « Je me rappelle, » murmura Agnès, couchée contre moi dans la neige, « que nous logions chez une meunière, l'autre été. Elle était folle. Elle noyait ses chiens en deux ou trois fois. Tu comprends ? Elle les jetait dans un baquet et puis elle les repêchait. Et quand ils recommençaient à respirer, à japper en agitant leurs petites pattes, elle les rejetait dans l'eau. C'est notre vie, ça. »

Je suis rentrée en courant. Je m'étais cassé un talon, c'était ma dernière paire de bottillons, j'étais furieuse.

— « Ça y est ! » dis-je à l'oncle Munoz. « Je me suis engagée ! »

— « Où ? dans les boy-scouts ? »

Il tournait les boutons de ses cadrans. Ça grésillait avec des étincelles vertes et rouges.

— « Peuh ! » dis-je, « tu retardes ! Dans les commandos de la liberté ! Nous combattons la tyrannie et l'oppression. On se battra jusqu'à la dernière goutte de sang, le départ de l'occupant ou la fin du monde ! »

— « Ça ne tardera pas, » répondit l'oncle. « Je veux dire, notre fin du monde personnelle. A propos, ta mère a déclaré qu'elle allait me

dénoncer aux Gris — et elle est sortie. Viens voir ce que j'ai fabriqué, vite. »

Il me fit asseoir sur une caisse et me défendit de bouger. La glace vénitienne se dressait contre le mur. Il la balaya du projecteur, en expliquant :

— « C'est délicat. Tu soumets la surface au bombardement électronique... »

— « Ça ne casse rien ? »

— « Mais non. Je t'ai déjà exposé cela. Les particules glissent parmi les atomes. Au passage, elles heurtent et précipitent les ondes de lumière retenues par l'écran. Depuis quand ? Cela n'importe. Les images les plus éloignées nous arrivent avec une netteté singulière : question de pureté ou d'accumulation de courant. Par exemple, les dernières prises de vue sont un peu brouillées par les explosions. »

— « Elles sont sans intérêt, » décidai-je. « Le palais consulaire était désert depuis des années et la concierge venait une fois par mois épousseter les housses. Alors ! »

— « Je mettrai donc le courant limité. C'est un terme à moi. »

L'oncle Munoz paraissait surexcité, mais j'en avais vu bien d'autres dans la soirée. Il sautillait devant ses appareils, jouait sur un clavier de boutons multicolores. Soudain, j'eus l'impression que le jet du projecteur se durcissait. C'était comme un coup de poing lumineux qui chassait les vieux secrets ensevelis dans cette eau verte. J'étais juste face au cadre, quand je cessai de m'y voir : tout l'écran était pris par le vaste dos d'un déménageur.

Lorsque l'homme se redressa, il avait déchargé le miroir à terre, et c'était étrange à voir : le mur de notre cave ouvert et prolongé par une vaste salle à piliers et à médaillons de marbre. Les plans veinés de bleus luisaient doucement. Trois silhouettes s'agitaient dans l'étang d'eau verte, les portefaix soulevaient le cadre, le déplaçaient, l'appliquaient à la cimaise et leurs gestes dans le plus grand silence, bien que leurs bouches fussent ouvertes, formaient un bizarre ballet. Le plus grand maintint le miroir au-dessus d'une console, le plus petit courut chercher les clous et le marteau. Alors, ce fut un gag : il glissa sur le parquet semblable à un lac noir et tomba sur le nez ; les pointes se répandirent autour de lui, on voyait qu'il jurait. Je me suis mise à rire et l'oncle Munoz éteignit le projecteur.

— « Cela rappelle les premières bandes de films, comme j'en ai vus au Musée des Arts, » dis-je. « Mais en plus net. Les couleurs sont bonnes. Pourquoi ne parlent-ils pas ? »

— « Parce que mes particules libèrent l'image et non le son. J'y arriverai, je pense. As-tu situé la scène ? »

— « Je suppose que ces déménageurs apportaient la glace au palais ? »

— « Exactement. En 1769. »

Je me rappelais : ils avaient vraiment de drôles d'habits rouges et le plus gros — un catogan poudré. Je dis :

— « Mais alors... alors, ils ont vraiment existé, ces gens-là ? »

— « Apparemment. »

— « Et ils sont morts ? »

— « Oui. »

— « Et nous les avons vus — enfin, leur reflet dans la glace... Mais alors — la mort et le temps — qu'est-ce ? »

— « Une simple convention... » murmura l'oncle Munoz.

Il ralluma son projecteur. D'abord, je crus que l'image allait se répéter, intégralement — la qualité de lumière semblait inchangée, un peu moins éclatante, peut-être. Nous revîmes la même salle, ses ogives, ses tentures éteintes et son plafond à caissons dorés. Ensuite, je compris que des années avaient passé : un écusson avait changé de plinthe, sur une tapisserie qui représentait la bataille d'Arbelès, dans le grand enchevêtrement d'éléphants et de chevaux, un guerrier casqué avait eu le nez mangé de moisissure. Le miroir avait été déplacé plus bas, au centre d'un médaillon ; il sommait un bahut aux N entrelacés, une merveille en bois de rose. Deux candélabres de bronze garnis de cires s'y reflétaient, et une jeune fille en robe de bal — rose aussi — s'y mirait longuement, relevait une boucle d'un bleu-noir sur sa tempe et y piquait, avec grâce, une fleur de jasmin muscat.

Elle était très jolie. Jusqu'ici, j'ai cru belle Agnès, la star Jenny Fayr, notre prof' d'Anglais — toutes les trois étaient gaies et fraîches, et elles avaient, suivant les garçons, « les courbes au bon endroit ». Mais cela n'avait rien à voir avec la jeune fille du miroir : celle-ci était longue et mince, et son cou blanc, penché, sa taille, sa cheville et son poignet évoquaient les lis et les cygnes. Chaque détail de sa personne était exquis : ses cils étoilés et la guirlande de roses ponceau qui serpentait sur sa crinoline ; elle paraissait joyeuse avec innocence, excitée par la fête dont elle venait de s'échapper — elle riait, mais nous n'entendions pas son rire. Elle ressemblait à une fleur dressée sur cette eau de turquoise morte, à une miniature persane que j'ai vue, je ne sais où — à la Joconde... et je pensais qu'il y avait fallu des siècles et une culture prodigieuse — pour créer ce joyau inutile et parfait.

Inutile ?

Oui.

Comme toutes ces choses dont nous n'avons plus l'emploi : la statue d'une victoire acéphale. La Symphonie Inachevée. L'amour.

La jeune fille esquissa devant le miroir, c'est-à-dire devant nous, trois pas glissants : un menuet ou une révérence de cour — et nous jeta un baiser. Puis elle disparut du champ de notre vision.

— « Et voilà ! » dit l'oncle Munoz, quand la salle fut vide. « Pour autant que je sache, c'était Caroline de W... à son premier bal, en 1832. Ma pauvre Joanna... C'était cela, une jeune fille à l'époque romantique. »

— « Elle est morte ! » répliquai-je sombrement. « Elle a dû devenir, en son temps, une affreuse petite vieille. »

— « Non. Elle est morte une année après. Un accident... »

Il éteignit les lampes et me dédia un vif sourire.

— « Eh bien, maintenant, je vais travailler à perfectionner tout cela ! »

Le lendemain encore.

Divers bruits agitent la ville. On prétend que les occupants ont accepté de négocier, et nous sommes prêts à le croire. (Du moins au comité de Libération, dans les caves où je suis revenue sans Agnès.) Car il est tout de même impossible qu'on laisse écraser ainsi un peuple libre ! Il existe une justice des nations. Il y a un Dieu !

Autrefois, les gens y croyaient...

Il neige plus fort. Les maisons en ruines sont blanches. J'ai cloué le talon de ma chaussure, mais ma cheville enfle et je boite. Je suis tout de même sortie, car la maison devient intenable, maman crie, l'oncle siffle... Elle menace de briser son installation.

Il semble que les chars ennemis ne sont plus tous sur les collines. Il en circule de plus en plus dans les rues — ils ont à l'avant de petits drapeaux nationaux décorés d'une araignée, et les insignes de la police secrète, mais nous savons bien que ce sont ceux de l'occupant. D'ailleurs, la police secrète vaut encore moins. On murmure des chiffres énormes : on dirait qu'il y a maintenant dans le pays une dizaine de divisions ennemies et cinq mille tanks.

Je suis tout de même arrivée jusqu'à mon cours : surprise, le bâtiment n'existe plus. On s'est battu dans le quartier. Je regardais les murs encore fumants. Il y avait sur la neige des poutres calcinées, des barres de fer tordues et un pupitre miraculeusement intact, mais labouré de coups de canif patients d'écoliers. Quelques feuillets de livres, jaunis par le feu, voletaient. De nos classes, de nos veilles (dirais-je studieuses?), de nos exaltations, il ne restait rien.

D'autres élèves sont venus, comme des ombres. Nous nous tenions sous une porte cochère. Un tank est passé devant nous, défonçant la neige. On serrait les poings. Soudain un coup de fusil claqua d'une maison d'en face — puis un autre. Le type savait tirer en tout cas — des miliciens sont tombés. Alors, le char a stoppé lourdement, comme une bête atteinte, mais celle-ci n'était pas gravement blessée, elle prenait simplement son élan... Nous nous sommes tous couchés, la face au sol. Les 75 ont rauqué... Ç'a été un massacre — le premier obus a été pour le premier étage, puis un autre... pour le second... la maison avait trois étages.

Une femme en robe rouge est venue leur ouvrir. Ils sont descendus,

gainés, gantés de cuir noir. (On dit qu'ils portent des cottes contre les balles. On dit. Je ne sais pas.) Les armes automatiques au poing... Ils sont montés. On entendit une rafale de mitrailleuse. Et nous ne pouvions rien faire. Rien. Nous n'étions pas armés...

J'ai marché et marché dans les rues....

Lorsque je suis rentrée à la maison, la porte béait. Tout était cassé dans la cambuse. Ils étaient venus et ils avaient emmené l'oncle. Il y avait du sang sur les carreaux.

Je me demande, comment ne sont-ils pas descendus aux caves ? Ils étaient sans doute pressés, la ville n'est pas occupée — pas encore. Je suis allée en bas. Il y faisait presque doux, avec ces lampes allumées — et cette grande lueur dans le miroir. Je vis que l'installation marchait.

Depuis combien de temps ? Je ne sais pas. Des heures...

La glace ne reflétait plus la salle nue du vieux palais, mais une loggia en marbre doré, couleur chair, de hautes colonnes, comme des lis, sur un ciel bleu, au-dessus d'une mer — comment dire ? — céruléenne. Cela scintillait — frémissait — c'était beau ! C'était certainement avant que le miroir n'échouât ici, parmi le sang et la neige. Le cadre se trouvait suspendu sur un palier tracé par un Rastrelli ou un Fioraventi. Je perçus un long frisson doux (je me rendis compte qu'il venait de cette mer, que mon oncle avait accompli ce miracle aussi). Elle chantait. Le chant même que nous entendons quand nous pressons contre notre oreille un grand coquillage...

C'est alors qu'il parut. Il montait l'escalier, il était grand et mince, avec des cheveux de bronze — je n'ai jamais rien vu d'aussi beau. Je vis une silhouette de velours noir, un court mantelet de brocart d'or — comme des ailes — et du même or, le pommeau crucifère de son épée... Et ce visage parfait, aux longs yeux verts... Sans doute était-il attendu là-haut par une femme, une jeune fille de quinze ans, comme cette Caroline, car il sourit et tendit les bras. Il dit : « Vous m'avez attendu, ma bien-aimée ! » et il cita (cela, je le sus plus tard — mon oncle Munoz qui aimait Dante répétait souvent cette strophe) :

... Au troisième cercle des cieux,
Elle m'apparut plus belle et moins altière...

L'inconnu disparut au détour de l'escalier et je suis tombée à terre. Je me suis mise à hurler, en tapant de mes poings, n'importe où. Il faut croire que j'ai détraqué quelque chose, car la lumière s'éteignit. J'ai pleuré.

Maman est rentrée et je lui ai dit ce que je pensais de sa manière d'agir. Mais je me suis vite aperçue qu'elle était elle-même comme aplatie — et perdue — perdue définitivement. Peut-être s'attendait-elle à gagner quelque chose à la disparition de l'oncle Munoz — et ç'a été le contraire. C'était assez affreux. Sa robe était déchirée et lorsqu'elle est

tombée en travers du lit, j'ai vu qu'ils l'avaient battue avec des sacs de sable — et sans doute pire. Je lui ai fait de l'eau chaude, mais elle n'a pas bu.

Un jour après.

Ça y est. Ils sont entrés dans la ville. C'est l'enfer.

D'abord, ç'a été comme un roulement de séisme : leurs chars se sont tous mis en branle à la fois et ils ont dévalé, en crachant des flammes. Ils ont bloqué les issues et les ponts. Puis une partie s'est avancée et ils se sont arrêtés face au Parlement, devant l'île d'Inita où il y a des ateliers de sidérurgie et à tous les points vitaux. Et ce fut le massacre : un obus pour chaque balle. Ou pour chaque silence, ou pour chaque jour de grève... que sais-je ? Les cheminées et les façades croulaient. L'île d'Inita n'est qu'un brasier, la Place Royale qu'un lac de sang et de boue.

Comme notre ville était belle — et nous l'ignorions ! Nous ne reverrons plus jamais les faisceaux de colonnettes sous les ogives qui rappellent qu'elle fut tributaire de Venise, ni son Lion de Marbre ailé, ni ses tours...

La baraque tremble et se plie comme une feuille de papier. Cela n'a plus d'importance. Maman est couchée, la tête tournée contre le mur, dort-elle? Elle a bien de la chance, dans ce cas. Je me suis approchée à plat ventre de la fenêtre et j'ai vu des blocs entiers enveloppés de fumée noire — des pans de murs qui sautaient. Et toujours, et sans interruption — les 115 qui tonnent...

Je crois qu'on se bat encore. Des ouvriers avec leurs fusils qui datent des deux dernières guerres. De petits garçons... J'en ai vu un... il avait surgi au tournant de notre rue et s'élança sous les chenilles d'un char — il avait une bouteille d'essence à la main... j'ai fermé les yeux. Par je ne sais quel miracle, l'énorme machine ayant sauté dans un bruit de ferraille, il était sauf, ressortit de sous le monstre fumant, se gratta la nuque et disparut sous la porte basse. Je croyais qu'il était allé se mettre à l'abri, mais pas du tout ! Il réapparut avec une autre bouteille. Il haletait un peu, et tout le côté gauche de son visage était comme empâté de sang. Quand un second char a sauté tout près je ne regardais plus... je savais !

J'ai, devant mes yeux, depuis deux jours, sous les chenilles d'un tank enfumé, freiné dans son élan, une masse verte.

Ce petit garçon avait de fins cheveux blonds. Il aurait pu être mon frère...

Je suis descendue dans les caves et j'ai tourné les boutons d'un coup sec, à démanteler le mécanisme. Et tout à coup, la glace s'est irradiée. Il était là, il me regardait du fond de cette eau verte qui est le passé — et il disait (sans doute s'adressait-il à l'autre jeune fille) :

— « Ne crains rien. Il y a un Dieu et une justice. Je reviendrai. Nous ne sommes pas seuls à lutter. Il est impossible que la conscience

humaine soit si profondément endormie... ni morte. On viendra à notre aide. Le vaste monde est libre. Nous ne voulons que le droit de vivre face au ciel... on ne peut nous refuser cela. En tout cas, nous nous battrons... et que Dieu nous garde! »

Je n'entendis pas la réponse de la jeune fille, mais je lui dis :

— « Tout cela est très beau, mais ils ont des armes lourdes et des chars. Vous serez ridicule avec votre petite épée. »

— « Le droit est avec nous, » répondit-il. « Et la patrie. »

— « Ce sont de bien jolis mots, mais je n'ai jamais entendu qu'ils aient remplacé les fusées téléguidées. Les hommes ont été esclaves de la peur si longtemps qu'ils en sont devenus des bêtes. Tout à l'heure, maman a trahi l'oncle Munoz — pour rien, et les tanks ont écrasé le petit garçon. Croyez-vous qu'il existe un Dieu au-dessus de tout cela? »

— « Puisqu'il y a la nuit, il doit y avoir le soleil. Puisqu'il y a le mal et que tu vis, ma bien-aimée, il y a un ciel. »

— « Vous êtes très gentil, mais je ne vois pas la relation. »

Son charmant visage s'éclaira.

— « Tu ne sais donc pas que je t'aime, Giovanna, et combien tu es belle ? » fit-il avec reproche. « Rien au monde n'existe à côté d'un tel amour. Nous étions nés pour nous rencontrer, fût-ce au cœur d'une tempête — et puisque tu es là et que tu m'aimes, rien ne peut être fini. Car tu m'aimes, n'est-ce pas? »

— « Oui, » murmurai-je avec ferveur.

— « Viens, » dit-il doucement. Et il m'ouvrit les bras. Sans doute la jeune fille invisible descendit-elle à son appel, mais je ne la vis pas : j'ai éteint les lumières et je me suis trouvée tout contre la surface lisse et tiède du miroir.

Il tonne. Les bombes incendiaires ont criblé la maison d'en face où il y avait une crèche. Il paraît qu'il y avait des tireurs dans les caves, ils se sont rendus. Lorsqu'ils sont sortis, les bras croisés derrière la nuque, les mitrailleuses les ont fauchés, un à un. D'autres sautaient par les fenêtres, on leur a tiré dessus. De petites marionnettes noires retombaient, les jambes en équerre. Les flammes sifflaient. On n'entendait pas les cris.

Il paraît que la délégation entière (celle qui négociait) a été arrêtée. Les postes de télé se sont tus. Nous avons entendu à la fin un appel adressé au monde libre : « *Sauvez nos âmes!* »

Mais il n'y a plus de monde libre.

Maman est morte.

Quand je suis remontée de la cave, elle était toute froide. Elle avait cassé un tas d'allumettes (il n'y en a plus) et les a trempées dans un bol, jusqu'à ce qu'elles tombent. Puis elle a bu. Même si, ensuite, elle m'avait appelée, je n'aurais pu l'entendre ni la secourir.

Dans ce bol d'eau chaude que je lui avais préparé...

Elle a dû faire cela dès que je fus sortie. Elle en avait assez. Assez. Assez !

J'ai tiré sur son visage une couverture. C'est tout ce que je pouvais faire, n'est-ce pas ?

La nuit.

Il n'y a plus de gaz ni d'électricité qui tiennent et je ne puis rallumer les cadrans. Un mur de la cuisine a sauté, la neige a éteint l'incendie, mais l'on voit les étoiles à travers.

Je m'en vais.

J'écris ces lignes à la lueur des incendies. La neige est rouge. C'est un moment d'accalmie, seuls tonnent les canons qui pilonnent l'île d'Inita. Je boite bas.

Un peu plus tard.

Je suis arrivée à un poste du commando. La sentinelle dans sa guérite n'a pas de tête. On me dit que le comité se tient dans les caves du palais Saint-Paul, rasé par les canons. Le quartier semble mort.

Beaucoup plus tard.

Je me suis glissée dans le sous-sol. Ils étaient encore là et je leur ai demandé n'importe quoi, une grenade ou une bouteille d'essence ; on m'a regardée comme une folle, mais je leur ai dit que je m'appelais Joanna Munoz et je leur racontai tout : maman et l'oncle, et que je ne pouvais rester seule dans cette maison qui n'avait que trois murs. Le sous-sol était plein de garçons en bleus d'ouvriers et en capotes raidies de sang et de boue ; quelques blessés roulés dans leurs couvertures, à terre, déliraient doucement, et il y avait aussi des morts paisibles, le visage au mur.

Le chef de groupe qui était très jeune lui aussi (je n'ai jamais vu son visage dans les photos), un pansement au front, jura, puis me fit boire quelque chose de fort dans sa gourde. « Qu'est-ce que je vais faire de toi ? » demanda-t-il, entre ses dents. Et puis : « O mon pays, mon pays où les gosses se proposent pour faire sauter les chars ! »

Ensuite...

Je crois que je me suis endormie, pour la première fois depuis ces jours, comme j'étais là, sur une banquette, le visage dans une vareuse collée de sang. Je n'ai pas entendu quand ils sont partis. A l'attaque —

sans moi ! Lorsque je me suis réveillée, j'étais seule au poste, avec les morts (j'en suis sûr, parce que, quand je me traînai à la sortie, aucun des tas sombres n'avait bougé).

Dehors, il faisait une pénombre de neige. Les canons se taisaient. Je compris que toute résistance était morte. Ceux qui criaient : « Sauvez nos âmes ! » n'étaient plus. Je rampai devant la guérite où la sentinelle s'était pliée en deux sur la baïonnette.

C'est alors qu'ils m'ont prise en chasse et je ne peux pas écrire plus loin...

....

2300.

Extrait du rapport des Laboratoires Interdimensionnels :

Nous devons reviser nos données sur nos contacts initiaux avec la quatrième dimension. Tant d'inventions ont été dispersées en ces temps paniques ! Il semble maintenant que la première expérience interdimensionnelle date de 1980. Un éclat de miroir nous l'a révélé, en même temps qu'un épisode de la guerre civile qui ensanglantait alors l'Europe — et les dernières minutes d'une lamentable enfant du XXe siècle.

Voici quelques plans donnés par le miroir, et dont est livré ci-après le précis :

Nous sommes à l'aube d'un jour gris de 1980, en pleine insurrection, car le spectre révèle le rouge particulier des incendies. Le miroir — ou plutôt le large éclat de glace sur lequel nous travaillons — faisait sans doute partie d'un laboratoire privé. Les images sont brouillées comme par un séisme ondulatoire — la ville semblait subir un bombardement (N.-B. Il est possible que cette circonstance ait conditionné la découverte.)

Nous nous trouvons dans un local clos, probablement une cave. Le champ de cristal est net. Puis une petite silhouette surgit. Elle se traîne. C'est une adolescente, elle boite et se tient au ventre, elle est blessée, ses mains sont pleines de sang. Elle rampe et tombe sur le visage. Elle se relève. Elle disparaît du champ visuel. Nous percevons l'éclatement des grenades, des voix menaçantes qui semblent poser des conditions. La jeune fille a trouvé le commutateur, car la glace est soudain inondée de lumière. Pourquoi allume-t-elle, puisqu'on la talonne ? Pourquoi poursuit-on une enfant si jeune ? Questions auxquelles notre siècle ne saurait trouver de réponse, puisque nous vivons en paix.

La jeune fille est face au cadre de la glace qui doit être grand, en tout cas, plus grand qu'elle. Elle tend les bras et son expression devient très douce. Elle dit :

— « Oh ! vous êtes là ? Vous m'avez attendue ? Oui, je viens...

Derrière elle, la porte claque. On crie : « Rendez vos armes ! » Flash d'une grenade qui éclate. La lumière vacille. Le miroir est fendu, criblé d'éclats.

LA JEUNE FILLE ENTRE DANS LE MIROIR.

La vérité sur Cendrillon !

(*Ugly sister*)

par JAN STRUTHER

Depuis deux cent cinquante ans que Perrault lui a donné naissance, la légende de Cendrillon est devenue partie intégrante de la culture occidentale. On en fit plusieurs opéras (ceux de Nicolas Isouard, de Rossini et de Massenet) ; elle est devenue un sujet classique pour les pantomimes de Noël en Angleterre ; elle a servi de base, plus ou moins modifiée, à d'innombrables films, pièces de théâtres, romans et nouvelles ; récemment encore, elle inspirait un des grands films de Walt Disney. Mais personne depuis tout ce temps n'avait osé dévoiler la vérité pure, *toute la vérité sur Cendrillon ! C'est cette courageuse révélation qu'a faite Jan Struther, la romancière anglaise dont on a lu notamment « Mrs. Miniver », et que nous sommes fiers de vous présenter ici...*



Ma sœur et moi, nous sommes maintenant de vieilles femmes. La vue de Sophonisba, qui ne fut jamais bonne, baisse de plus en plus, et quant à moi je deviens terriblement sourde. Mais, Dieu merci, nous avons gardé toutes deux un esprit vif et une mémoire nette, et pendant que subsiste cet heureux état de choses, j'estime de mon devoir d'écrire l'histoire authentique de cet épisode douloureux de notre vie sur lequel tant de conceptions erronées se sont formées dans l'esprit du public.

Si je ne me souciais que de moi-même, je ne dépenserais pas d'encre ni de papier pour mettre cette affaire au point, mais je pense à Sophonisba. Je ne puis endurer que cette créature courageuse, enjouée et digne d'affection, passe après sa mort pour une femme méchante et acariâtre. Et si, en faisant apparaître sa personnalité sous son véritable jour, je réussis à ce que la mienne puisse être un peu mieux comprise de la postérité, ce sera autant de gagné.

Qui s'excuse s'accuse ; mais dans notre cas il a été propagé tant d'accusations que nous pouvons bien nous permettre d'exposer notre défense. Chacun reconnaît que, pour se former une opinion sur une affaire, il est nécessaire d'entendre les deux versions opposées, mais hélas ! la version entendue la première est celle qui reste gravée dans l'esprit des gens, surtout si elle sort d'une jolie bouche. Ajoutez à cela que la société tout entière est portée à admirer un bel amoureux et que les trois quarts de ses membres ont un faible marqué pour une princesse,

et vous verrez le peu de chances que nous avions de gagner la sympathie générale.

Nous étions si heureuses avant le remariage de maman ! Nous habitions une petite ville universitaire où mon père avait été professeur. Maman était restée en relations avec tous les anciens amis de mon père et ceux-ci venaient souvent nous rendre visite le soir à l'improviste. Sophie et moi avions hérité en grande partie des goûts de notre père, et, sans être particulièrement cultivée, maman était gaie et spirituelle. La « bonne » conversation et les stimulants échanges d'idées étaient donc choses courantes à la maison et, soit dit sans vantardise, nous excellions toutes deux aux formes les plus amusantes et les plus ardues de jeux de petits papiers.

Nous venions de dépasser la trentaine. La plupart des hommes que nous rencontrions étaient soit des contemporains de mon père, soit de jeunes étudiants que nous considérions comme d'agréables relations intellectuelles. En toute franchise, je ne crois pas que nous ayons jamais songé au mariage. Je vois maintenant que maman avait dû s'apercevoir dès notre tendre enfance combien il était peu probable que nous puissions jamais, avec un physique comme le nôtre, trouver un mari; et c'est pourquoi elle avait fort sagement décidé d'encourager en nous d'autres intérêts. Je dois dire que nous étions aussi laides qu'on peut l'être sans présenter de difformité véritable. Sophonisba était grande, mince et osseuse, avec des cheveux clairsemés d'un blond filasse, de petits yeux de myope, un nez pointu et une lèvre supérieure allongée et ironique. Moi, Augusta, j'étais courte et grasse ; mes sourcils broussailleux se rejoignaient au-dessus d'un nez court et retroussé (les nez retroussés n'étaient malheureusement pas encore à la mode) ; ma chevelure était épaisse, mais terne, mon teint jaune et ma démarche disgracieuse.

Quand je regarde en arrière, je ne doute pas que les gens n'aient eu vraiment pitié de nous. Toutefois, la laideur a ses compensations. Je ne pense pas qu'une jolie femme puisse jamais inspirer à un homme une amitié vraiment profonde et sincère — non plus qu'à une autre femme d'ailleurs; et quand une femme laide vieillit, elle peut affronter son miroir tranquillement, sans amertume, puisqu'aucun fantôme de sa beauté perdue ne se tient là, moqueur, derrière son épaule.

Le remariage de notre mère nous fut odieux, à Sophonisba et à moi. Notre beau-père était un businessman de la City, ennuyeux et suffisant, de physique agréable quoique grand et lourd, qui venait de temps à autre passer quelques jours chez le doyen de l'Université. Ce que ma mère voyait en lui, je ne peux l'imaginer. Nous nous sentîmes bien malheureuses quand il nous fallut quitter notre chère petite ville où chacun nous connaissait depuis toujours et où nous étions, je le pense, aimées de presque tout le monde. A Londres, nous ne connaissions personne.

Les gens qui venaient à la maison étaient surtout des hommes d'affaires amis de mon beau-père qui ne savaient parler que de stocks de denrées, de vins et du marché des valeurs. Toute tentative pour amener la conversation sur un autre sujet se heurtait à un index agité

avec malice et à un : « Allons ! mes jeunes demoiselles. Je vois que vous êtes toutes les deux de véritables bas-bleus. » Puis ils jetaient un regard admiratif sur Cendrillon qui répondait aussitôt par son sourire vif et radieux — ce sourire qui nous apparut bientôt comme purement automatique, révélateur de jolies dents et d'un esprit vide.

Non point que Cendrillon fût vaine au sens où on l'entend ordinairement; elle ne passait pas des heures à tapoter ses cheveux ou à s'adresser des sourires devant sa glace et elle ne perdait ni temps ni argent pour acheter de nouvelles toilettes. Mais son apparente indifférence pour ces choses était à vrai dire le résultat d'une arrogance subtile et profondément enracinée. Rien ne pouvait ternir sa rare beauté et elle le savait. Si elle apparaissait avec ses cheveux en désordre, cela ne faisait qu'attirer l'attention des gens sur leur couleur et leur texture exquises ; on aurait presque entendu les mots « blé mûr » et « vrilles rebelles » se former dans leur esprit. Si elle portait une vieille robe toute simple et en haillons, cela ne faisait que mieux mettre en valeur la grâce infinie de sa taille et l'on pouvait littéralement voir les gens penser : « Qu'elle est ravissante — même là-dedans ! » Quand elle allait et venait pieds nus, comme il lui arrivait souvent, elle riait gaiement et mettait cela sur le compte de l'économie. (« Vous comprenez, je chausse du trente-cinq et il faut que je fasse faire mes chaussures sur mesure — c'est une telle dépense ».) Mais en voyant tous les yeux rivés sur la cambrure de ces pieds minuscules, Sophonisba et moi n'étions pas dupes. Au surplus, à une époque où le fond de teint et la poudre étaient en vogue, elle n'employait ni l'un ni l'autre, disant qu'elle se sentait trop vieux jeu pour en éprouver le besoin. Pourquoi l'eût-elle éprouvé, grands dieux ! elle dont les joues étaient des pétales de roses posés sur de la neige? Ce sont les laiderons qui emplissent les poches des couturiers et paient les frais d'études des fils de fabricants de cosmétiques.

Pour la première fois de notre vie, nous prîmes pleinement conscience de notre laideur, Sophonisba et moi, et ce ne fut pas une découverte heureuse. Mais nous ne tenions quand même pas rigueur à Cendrillon de sa beauté, puisque celle-ci était compensée par une absence presque totale d'intelligence. C'était, comme on dit, une tête sans cervelle. Elle n'ouvrait jamais un livre, sauf, à l'occasion, quelque roman d'amour bon marché, et ne faisait jamais de remarques, si ce n'était au sujet du temps ou pour rapporter quelque commérage. Pis encore, elle était d'une absolue nullité aux jeux même les plus simples des petits papiers. Si l'on demandait un animal commençant par un « P », elle écrivait « poisson » et quand on lui rappelait patiemment qu'un adverbe était, en gros, un mot qui se terminait en « ment », elle s'écriait : « Ah ! oui, je me souviens. Comme *jument* ou *Clément*. » Et quand nous la taquinions à ce sujet (sans méchanceté aucune, car nous l'aimions bien au début), elle secouait la tête, refusait de continuer à jouer et restait assise pour le restant de la soirée, à bouder comme une enfant tout en raccommodant ostensiblement les chaussettes de son père.

A mesure que le temps passait, elle s'adonnait de plus en plus aux

besognes domestiques ; en partie, je pense, pour montrer qu'elle avait elle aussi des talents de maîtresse de maison, et en partie parce que cela lui permettait de prendre des attitudes qui l'avantageaient. Plus d'un homme s'est attendri à la vue d'une nuque féminine penchée sur un ouvrage à la lumière de la lampe, ou de la courbe gracieuse d'un muscle pectoral tendu par un bras levé pour épousseter une étagère. Il n'y avait aucun mal à cela — bien que, pour ma part, je suis d'avis que le monde contient mille sujets d'études plus passionnants que les soins du ménage et mille endroits plus attrayants qu'un placard à provisions. De plus, cela contrariait les domestiques qui, de la sorte, n'avaient plus assez de travail. Mais ce qui nous exaspérait, c'était la façon dont elle essayait toujours de se faire passer pour une martyre et de nous mettre dans notre tort. Si nous lui demandions de venir avec nous au théâtre ou au concert, elle répondait : « Non, allez-y toutes les deux. J'ai un tas de raccommodage à faire — et d'ailleurs je n'aime pas laisser maman et papa tout seuls. » (Maman et papa, remarquez bien !) S'il y avait besoin de quelqu'un pour pelotonner de la laine, arranger des fleurs, faire des paquets ou sortir le chien, Cendrillon était toujours là pour dire d'un ton angélique : « Je vais le faire, moi; ça ne me dérange pas, » avant que Sophie et moi ayons eu le temps d'ouvrir la bouche et bien que, dans neuf cas sur dix, cela ne nous eût pas dérangées plus qu'elle. Et si quelqu'un dans la maison était malade, elle se précipitait sur l'occasion de se sacrifier. « Je vais rester avec elle pour la garder, maman. Sophie et Gusta sont rentrées de l'opéra si tard cette nuit qu'elles doivent être mortes de fatigue. Je pense souvent que j'aurais dû me faire infirmière ; c'est comme un don chez moi. » En présence d'un tel génie du masochisme, Sophie et moi ne pouvions faire autrement que céder la place.

Quand nous la vîmes pour la première fois, nous nous étonnâmes qu'elle ne fût pas mariée, mais nous découvrîmes bientôt la raison. Bien sûr, un jeune homme n'avait qu'à la regarder et son cœur était pris ; mais il n'avait qu'à écouter sa conversation et il le récupérait. Nous observâmes le fait maintes et maintes fois. Les yeux qui avaient brillé d'admiration commençaient à se voiler d'ennui ; les lèvres qui s'étaient entrouvertes pour s'émerveiller se pressaient pour étouffer un bâillement, et alors ou bien le jeune homme cessait toute visite, ou bien il compensait sa déconvenue en se liant d'amitié avec nous. Ils semblaient tous nous considérer comme immensément vieilles, mais d'un commerce agréable. Parfois ils allaient même jusqu'à parler de Cendrillon avec nous.

— « Miss Sophie, » disaient-ils, « c'est vraiment dommage pour Cendrillon, n'est-ce pas? Je veux dire qu'elle est jolie, séduisante, et tout et tout, mais... enfin, je veux dire qu'elle est un peu *lourde.* »

Et Sophie (qui n'était jamais tout à fait aussi prompte que moi à saisir les nuances du parler populaire) répondait calmement :

— « Mais non, voyons, elle pèse moins que moi ! »

Le reste de l'histoire est bien connu, encore que de façon inexacte.

Je n'entrerai donc pas dans les détails, mais je vais simplement tenter de réfuter une ou deux erreurs essentielles. Il n'y a pas de fondement à la croyance généralement répandue que Cendrillon n'était pas invitée au bal de la Cour ; nous y avions toutes été priées et nous avions toutes accepté. Cendrillon était aussi énervée que nous à l'idée d'y assister, en dépit de son refus formel d'acheter une nouvelle robe pour cette occasion, prétendant (en nous lançant un regard doucereux) qu'elle ne voulait pas occasionner de dépenses supplémentaires à son père et que sa vieille robe en toile de lin ferait parfaitement l'affaire. Sophie et moi pensâmes que c'était pousser un peu loin la suffisance, mais naturellement nous ne pûmes le lui dire. Et nous ne pûmes nous dissimuler non plus le fait que ni la nouvelle tarlatane jaune de Sophie ni ma nouvelle soie de Padoue écarlate ne nous empêcheraient d'avoir l'air d'une paire dépouvantails avec qui personne ne voudrait danser. Cependant, nous nous réjouissions d'aller à ce bal. Sophie adorait les solennités, et pour ma part j'écrivais un roman à l'époque et ne négligeais aucune source d'inspiration.

Le jour même du bal, mon beau-père fut pris d'un violent accès de goutte. Cela n'était ni surprenant, car il faisait des excès de table, ni extraordinaire, puisque l'attaque se reproduisait tous les trois mois environ. Mais Cendrillon ne put laisser passer une si belle occasion de s'offrir comme martyre. Elle déclina de but en blanc d'aller au bal, disant qu'elle devait rester à la maison pour le soigner. En vain ma mère protesta que si quelqu'un devait rester, c'était elle, son épouse ; en vain Sophie et moi jurâmes que notre plaisir serait gâté si nous la savions se morfondant à la maison ; en vain mon beau-père se fâcha et tempêta et fit remarquer qu'il avait eu de nombreuses attaques de goutte autrement plus graves dans le passé et qu'en tout cas sa présence ne contribuerait aucunement à le soulager. Elle se contenta de le regarder avec des yeux de daim blessé, prit une corbeille de raccommodage et s'installa avec obstination dans le coin de la cheminée. Il était inutile de discuter. Mon père monta péniblement se coucher et nous partîmes au bal, légèrement décontenancées par ce contretemps.

Je suis redevable de la relation de ce qui suit à la marraine de Cendrillon avec qui Sophie et moi devînmes très intimes par la suite. C'était une femme sensée et spirituelle et qui exerçait sans nul doute des dons de seconde vue. Passant par hasard à la maison ce soir-là, elle trouva Cendrillon assise près du feu, versant sur sa corbeille à ouvrage ces larmes, faciles et fort seyantes, de pitié pour soi-même qu'on n'a encore jamais vu rougir de beaux yeux. Il fallut à sa marraine environ deux minutes pour juger la situation et environ cinq pour prendre celle-ci bien en main.

— « Tu vas me faire le plaisir d'aller au bal, » lui dit-elle. « Tu rendrais un meilleur service à ton père en essayant de te trouver un mari qu'en restant à la maison pour lui préparer des boissons chaudes, ce qu'un des domestiques peut tout aussi bien faire, sinon mieux. »

Cendrillon se plaignit alors qu'elle n'avait pas de voiture pour s'y

rendre, sur quoi sa marraine dépêcha la laveuse de vaisselle jusqu'à la taverne la plus proche, qui était aussi une écurie de louage, pour y louer le meilleur véhicule disponible. Les rumeurs absurdes de magie noire qui persistent encore au sujet du carrosse de Cendirllon peuvent avoir leur origine dans le fait que cette taverne se parait de l'appellation quelque peu insolite de « La Souris et la Citrouille. »

Pendant qu'on attelait les chevaux, sa marraine entreprit Cendrillon sur le sujet de sa toilette.

— « Tu ne peux pas y aller dans ces guenilles, » dit-elle d'un ton incisif.

— « C'est tout ce que j'ai, » répliqua Cendrillon avec (j'en suis sûre) un léger tremblement de cette lèvre éternellement rose. Puis elle ajouta la remarque habituelle sur son désir de ne pas occasionner de dépenses à son père. Ce qui lui valut une sévère rebuffade.

— « Balivernes, mon enfant ! Ton père préférerait débourser le prix d'une nouvelle robe pour attraper un mari plutôt que de te nourrir et te loger toute ta vie. » Cendrillon dut alors invoquer la raison véritable.

— « Je suis très bien dans celle-ci, » dit-elle, boudeuse.

— « Certainement, » dit sa marraine qui, en dépit de ses dons spéciaux, avait un respect sincère de la royauté. « Mais tu ressembleras encore plus à une grande dame dans celle-là. »

A ces mots, elle se débarrassa de sa robe en soie à fleurs — elle avait gardé sa taille mince de jeune fille et mettait un point d'honneur à s'habiller en conséquence — et la fit enfiler à Cendrillon. Je ne puis nier qu'elle lui allait à la perfection. Finalement vint la question des souliers — et là, évidemment, sa marraine elle-même fut impuissante à lui fournir quelque chose d'assez petit; aussi ordonna-t-elle à Cendrillon de porter la paire la plus neuve qu'elle possédait et qui se trouvait être une paire de pantoufles à hauts talons garnies de fourrure. La confusion entre *vair* (fourrure) et *verre* (minéral) a déjà été soulignée par plus d'un savant commentateur.

— « Et écoute-moi bien, ma chère enfant, » lui dit sa marraine, quand Cendrillon monta dans la voiture. « Il y a une chose dont il faut te souvenir si cette soirée doit te valoir une proposition de mariage : *Quitte le bal au douzième coup de minuit, avant que le souper soit annoncé.* Ta beauté est indéniable et tu es, je le sais, une danseuse accomplie, mais aucun jeune homme, quelque attraction que tu exerces sur lui, ne sera encore désireux de t'épouser quand il aura écouté ta conversation pendant une demi-heure sans interruption. Prends bien garde : si tu restes à souper, tu es perdue. Et, » ajouta-t-elle d'un ton acide, « je ferai le nécessaire pour que cela ne se produise pas. » Sur ces mots elle disparut et Cendrillon, quelque peu froissée par ces propos, mais resplendissante d'apparence, partit au grand galop de ses chevaux.

Le reste alla tout seul. Je n'ai rien à ajouter aux incidents qui ont été si souvent relatés : l'amour du Prince pour Cendrillon, l'heure oubliée, le changement extraordinaire qui se fit dans ses vêtements à minuit (un tour de passe-passe de sa marraine, sans aucun doute), son départ

précipité du palais, la pantoufle perdue, la proclamation royale et le reste. Le Prince éprouva une telle joie quand il la retrouva qu'il l'épousa par autorisation spéciale le jour même ; et s'il trouva par la suite sa conversation ennuyeuse et sa personnalité exaspérante, il était trop tard alors pour y changer quoi que ce fût. En ce temps-là un mariage était un mariage, particulièrement dans les familles royales.

Voilà la véritable histoire. Mon beau-père mourut peu après d'une cirrhose du foie ; ma mère, Sophie et moi ne perdîmes pas de temps à regagner notre chère petite ville universitaire où nous reprîmes bientôt notre place entourées des amis sympathiques que nous y avions laissés. Et, depuis la mort de maman, Sophonisba et moi avons vécu ensemble ici, membres toutes deux de la Société Littéraire et, je pense pouvoir l'affirmer, amies et confidentes d'une interminable succession d'étudiants. Je suppose que nous sommes maintenant ce que vous appelleriez des « notabilités ». Il est des sorts moins enviables.

Nous ne voyons jamais Cendrillon, sauf quand elle vient en ville (toute ratatinée, les cheveux blancs et s'appuyant sur une canne) pour inaugurer une vente de charité ou poser une première pierre. On dit que la mort est une grande niveleuse, mais je pense parfois qu'elle n'a plus grand chose à niveler quand l'âge s'en est déjà chargé avant elle.

(*Traduit par Roger Durand.*)



Recensement

(*The Census Takers*)

par FREDERIK POHL

Cette nouvelle marque la première apparition dans « Fiction » *de Frederik Pohl. Celui-ci commença par être agent littéraire. Un beau jour, raconte-t-il, il décida de garder pour lui tout l'argent qui revenait aux auteurs. Un seul auteur fut d'accord sur cette gestion nouvelle : lui-même. Et voilà Mr. Pohl lancé brillamment dans la carrière littéraire ! Trois romans en collaboration avec C. M. Kornbluth, un recueil de nouvelles, des centaines de nouvelles non encore publiées en volume, tel est son bilan jusqu'à présent* (1).

Les romans de Pohl écrits en collaboration avec Kornbluth constituent des modèles d'extrapolation satirique, où se trouve créée de façon plausible et détaillée une civilisation future dont l'absurdité n'est cependant que le prolongement logique de certaines formes actuelles de notre vie. Dans la nouvelle que vous allez lire, Frederik Pohl est parvenu à un résultat semblable en quelques pages. De son sujet, certains auteurs qui tirent à la ligne auraient extrait au moins deux romans. C'est en fonction de cette concision que « Recensement » *a quelque chose d'extraordinaire.*



ICI, cela devient une véritable maison de fous, vers la fin de la première semaine. Dieu merci, je me dis, nous ne faisons cela qu'une fois par an ! Six semaines de boulot et quarante-six-semaines de vacances — c'est pas mal, pensent la plupart des gens. Seulement ils ne savent pas ce que cela représente, ces six semaines.

C'est déjà assez moche pour les équipes de l'extérieur, mais quand on est Patron de Zone comme moi, c'est de la frénésie. Vous montez tous les échelons l'un après l'autre, et puis on vous confie toute une Zone de Commandement, rien qu'à vous ; et vous vous dites que ça y est. Il y a cinquante-trois équipes pour couvrir tout le Territoire de Recensement ; cent cinquante hommes à l'extérieur, et encore vingt ou trente au Commandement de Zone — et vous êtes le patron de tout ça. Et tout vous paraît magnifique jusqu'au commencement de la Période de Recensement, où il faut mettre à l'œuvre ces cent cinquante hommes ; et six semaines, c'est intolérablement long à vivre, et inévitablement

(1) Disponibles à notre Service Bibliographique Etranger : « *Search the sky* » et « *Gladiator-at-law* », de Pohl et Kornbluth (nos 45 et 65 de la liste); *Alternating currents* » de Pohl (no 67).

trop court pour accomplir le boulot ; alors, vous vous mettez à vous sustenter de café et de piqûres de thiamine et à rêver de l'hôtel de vacances de Point Loma.

N'importe qui risquerait d'être pris de panique sous une telle pression de travail. Vos hommes les meilleurs sur le terrain d'opération se mettent à flancher. Mais vous, vous ne pouvez pas le permettre parce que vous êtes le Patron de Zone...

Prenons le cas de Witeck. Nous étions Enumérateurs ensemble, et c'était un homme aussi habile que quiconque, absolument impassible quand le moment était venu de souffler les Excédents. Je comptais sur cet homme comme sur mon propre bras droit ; je le couplais toujours avec la bleusaille la moins à la coule parmi les aspirants Enumérateurs fraîchement émoulus, et il ne m'avait pas occasionné une seconde de difficulté pendant des années. Peut-être était-ce trop beau pour durer ; peut-être aurais-je dû me douter qu'il finirait par flancher.

J'avais établi mon Commandement de Zone dans un luxueux appartement en terrasse. Les gens qui y vivaient étaient des gros richards et, naturellement, ils avaient fait un foin du diable quand on les avait éjectés. « Débinez, » je leur avais dit, « vous avez cinq minutes, et pour compenser nous allons vous compter en premier. » Bon, ça avait réglé la question ; en sortant, c'est tout juste s'ils ne m'embrassaient pas les bottes.

Evidemment, ce n'était pas strictement légal, mais il faut bien avoir un peu de souplesse aux entournures. C'est ce qui fait que certains hommes deviennent Patrons de Zone, tandis que d'autres restent Enumérateurs.

Comme Witeck.

Vers le Jour Huit, l'allure devenait vraiment fébrile. J'étais plongé jusqu'au cou dans des messages d'urgence émanant du Contrôle Régional — nous avions un peu de retard — quand Witeck me téléphona.

— « Chef, » me dit-il, « j'ai un Entré. »

J'empoignai le classeur rotatif d'une main et un crayon de l'autre.

— « Numéro de carte bleue? » demandai-je.

Witeck eut une drôle de voix dans le téléphone.

— « Euh, Chef, il n'a pas de carte bleue. Il dit... »

— « Pas de carte bleue? »

Je ne pouvais pas y croire. Arrivez dans un Commandement de Zone étranger sans une carte remise par votre Patron de Zone et vous avez toutes les chances de n'être, en fait d'Entré, rien d'autre qu'un Excédent.

— « De quel Commandement de Zone de cinglés arrive-t-il, sans carte bleue? » demandai-je.

— « Il ne vient d'aucun CZ, Chef. Il dit.. »

— « Vous voulez dire qu'il n'est pas du pays? »

— « C'est exact, Chef. Il... »

— « Minute ! »

Je repoussai le classeur rotatif et pris le registre d'immigration.

Naturellement, il n'y avait guère dedans que deux douzaines de noms d'Entrés — nous avons déjà bien assez d'ennuis avec nos propres Excédents sans ramasser un tas d'étrangers, mais il y en a quand même une poignée chaque année qui réussissent à passer dans le contingent.

— « Numéro d'identité? » demandai-je.

— « Euh, Chef, il n'a pas de numéro d'identité. A mon avis... »

Eh bien, on pourrait perdre son temps avec des irréguliers comme ça pendant tout un mois, si on voulait, mais c'est pas ça qui fait avancer le boulot. Je dis : « Excédentez-le ! » avant de raccrocher. J'étais quand même un peu étonné. Witeck connaissait la musique, et cela ne lui ressemblait pas de me passer la responsabilité d'un irrégulier. Dans le temps, quand on avait débuté tous les deux, je l'avais vu Excédenter toute une famille rien que parce que l'orthographe de son nom sur les cartes d'enregistrement n'était pas la même que sur la liste de pointage.

Mais on se fait vieux. Je pris note de parler à Witeck dès que le moment de presse serait passé. Nous étions de vieux amis ; je n'aurais pas besoin de le menacer d'Excédentement lui-même, ni rien de ce genre. Il comprendrait et peut-être que cela le remettrait dans la bonne voie. Certainement, je lui parlerais. Je me le promis, dès que la presse cesserait, ou en tout cas, dès mon retour de Point Loma.

*
* *

Je dus filer au Contrôle Régional, où on avait à me « parler », à moi aussi, mais je sus leur prouver que nous nous rattrapions et ils ne furent qu'à moitié mauvais. Quand je revins, Witeck était de nouveau sur la ligne.

— « Chef, » fit-il d'un ton vraiment malheureux, « cet Entré est une vraie plaie. Je... »

— « Witeck, » criai-je, « est-ce que vous allez m'embêter encore avec un autre Entré? Vous n'êtes pas capable de régler ça vous-même? »

— « C'est le même, Chef. Il dit qu'il est une sorte d'ambassadeur et... »

— « Oh... Eh bien, pourquoi diable ne vous renseignez-vous pas à fond tout de suite? Donnez-moi son nom et je vérifierai à sa légation. »

— « Eh bien, Chef, il, euh, il n'a pas de légation. Il dit qu'il est de... qu'il vient du milieu de la Terre. »

— « Vous êtes fou. »

J'avais déjà vu le fait se produire, des hommes de valeur qui flanchaient sous les tensions du Recensement. On dit aux aspirants qu'après avoir soufflé ses cinq cents premiers Excédents on est fixé ; ou on s'Excédente soi-même de son plein gré, ou on craque et on vous enferme dans la ferme aux cinglés. Et Witeck avait dépassé le chiffre des cinq cents, largement.

Il y avait des hurlements et des lamentations au centre de filtrage que j'avais installé près des ascenseurs, et il me sembla que c'étaient des

Sauteurs. J'enfonçai le bouton commutateur du téléphone pour appeler Carias, mon lieutenant :

— « Witeck a perdu les pédales. Occupez-vous-en ! »

Puis j'oubliai l'affaire, tandis que Carias s'expliquait au téléphone avec Witeck ; parce que c'étaient bien des Sauteurs, tous, toute une famille.

Il y avait un père, une mère et cinq gosses... *Cinq !* N'y a-t-il pas des gens dégoûtants? L'Enumérateur extérieur les remit aux gardes — ils se lamentaient et pleuraient — et vint me raconter l'histoire. C'était moche.

— « Vous êtes le chef de famille? » demandai-je à l'homme.

Il me regarda comme un chien malade.

— « Nous... nous ne Sautions pas, » geignit-il. « Je vous le jure, monsieur... il faut me croire. Nous étions... »

— « Vos bagages étaient faits et vous étiez sur le seuil quand l'équipe de campagne est passée. Exact? » Il voulut parler, mais je le tenais bien. « C'est très suffisant, mon ami. Aux termes de la loi, c'est ce qu'on appelle Sauter : emballage d'affaires, dans l'intention de déménager, pendant les opérations d'une équipe d'Enumération de recensement dans votre secteur. Vous avez quelque chose à dire? »

Bon. Il avait des tas de choses à dire, mais rien de sensé. Cela me retournait l'estomac de l'écouter. Je m'efforçai de rester calme — on ne doit pas, en principe, prêter garde aux cas d'espèce des individus, si inutiles, sans valeur et mal adaptés qu'ils soient ; c'est contraire à tout le principe du Recensement — mais je n'ai pu m'empêcher de lui dire :

— « J'ai déjà rencontré des gens de votre espèce, monsieur. Cinq gosses ! Sans les gens de votre espèce, *nous n'aurions pas* d'Excédents, y avez-vous jamais songé? Naturellement pas... vous autres, vous ne pensez jamais qu'à vous-mêmes ! Cinq gosses, et alors quand le Recensement arrive, vous vous croyez malins et vous Sautez. » J'en tremblais de colère. « Vous observez tout de vos petits yeux de cochons, vous vous faufilez, vous examinez les Enumérateurs en tâchant de compter combien il faut pour faire un Excédent ; et alors vous attendez qu'ils soient près de vous pour pouvoir Sauter. Vous êtes-vous jamais demandé tout le mal que ça nous donne? Le Recensement s'opère en principe dans le calme et dans l'honnêteté, avec des chances égales pour tout le monde — et comment pourrait-on maintenir sa justice à moins que tout le monde reste sur place et se laisse compter? » Je tapotai mon souffleur accroché à ma ceinture. « Je n'ai Excédenté personne depuis longtemps, mais je vous jure que j'aimerais bien m'occuper personnellement de votre cas ! »

Il n'avait plus dit un mot depuis que je l'avais entrepris. Il restait figé et il encaissait. Finalement, je dus faire effort pour me taire ; j'aurais pu continuer longtemps, parce que s'il y a une chose que je déteste, c'est bien la vue de ces reproducteurs pouilleux et dégueulasses qui essaient de Sauter quand ils pensent que l'un d'entre eux va se trouver Excédent après le compte. Les Sauteurs coutumiers sont déjà assez

moches, mais quand ce sont les gens responsables du pétrin au premier chef...

Bref, le temps fuyait. Je repris haleine et je réfléchis. En fait nous n'étions pas en trop mauvaise situation. Nous avions commencé par Excédenter toutes les deux cent cinquantièmes personnes et il semblait déjà que notre estimation première eût été un peu élevée ; nous venions juste de ramener l'Excédentement à la trois centième personne. Nous avions donc une certaine marge.

Je dis à l'homme, avec la plus profonde gravité :

— « Vous savez que je pourrais vous Excédenter tous, rien que sur accusation, n'est-ce pas? » Il acquiesça, l'air battu. « Bon. Je vous accorde une chance. Je ne veux pas m'embarrasser des formalités. Si vous acceptez de vous Excédenter volontairement, nous commencerons le prochain compte par votre femme. »

Qu'on m'accuse de faiblesse si on veut ; mais je prétends quand même que cela valait mieux que de s'embarrasser dans un procès. On entame une procédure pareille, et ça peut traîner pendant une demi-heure et plus ; et alors vous avez le Contrôle Régional sur le dos parce que vous êtes en retard.

Je dis toujours que cela ne nuit jamais de donner une chance à un homme, même à un Sauteur — du moment que cela ne ralentit pas vos opérations de Recensement.

*
* *

Carias m'attendait dans mon bureau, à mon retour ; il avait l'air tourmenté, mais je le repoussai de côté pendant que je signais le rapport d'Excédentement de l'homme que nous venions de souffler. C'était un Entré, avais-je découvert en annulant sa carte bleue. Je ne peux pas dire que cela me surprenait. Il était venu de Denver, où ils dépassent sans cesse leurs chiffres de Rencensement ; nul doute qu'il se soit figuré qu'il aurait davantage de chances dans mon Commandement de Zone que partout ailleurs. Et nul doute qu'il fût dans le vrai — en fait, s'il n'avait pas essayé de Sauter, il y aurait eu de fortes chances que toute la famille s'en tire sans un seul Excédent pendant des années.

Carias était juste derrière moi quand je terminai.

— « J'ai horreur de ces Excédentés volontaires, » lui dis-je, en mettant au panier la carte annulée. « Je vais en parler au Contrôle Régional ; il n'y a pas de raison de ne pas les souffler de la même façon que tous les autres Excédents, au lieu de me forcer à donner une autorisation individuelle pour chacun d'eux. Bon. Qu'est-ce qu'il y a? »

Il se frotta le menton.

— « Chef, c'est Witeck. »

— « Quoi encore? Encore un Entré? »

Carias me regarda, puis détourna les yeux.

— « Euh, non, Chef. C'est toujours le même. Il prétend qu'il vient... euh... du centre de la Terre. »

Je poussai un juron vigoureux.

— « Et alors, c'est dans mon Commandement qu'il rapplique ! » fis-je d'un ton amer. « Il sort de la maison de fous et tout de suite... »

— « Chef, il n'est peut-être pas fou. Ce qu'il dit a l'air rudement vrai. »

— « Doucement, Carias. Personne ne peut vivre au centre de la Terre. Elle est pleine comme une pomme de terre. »

— « Naturellement, Chef, » s'empressa d'opiner Carias, « mais il dit qu'elle ne l'est pas. Il dit qu'il y a quelque chose qu'il appelle la coquille de neutronium, qui a de la terre et des roches sur ses deux faces. Nous vivons sur la face extérieure. Lui, il vit à l'intérieur. Son peuple... »

— « Carias ! » m'écrai-je. « Vous ne valez pas mieux que Witeck ! Ce type rapplique, sans carte bleue, sans numéro d'identité, sans lettres de créance d'aucune sorte. Qu'est-ce qu'il va vous raconter? « *Je vous prie, Monsieur, je suis un Excédent, je vous prie de me souffler?* » Naturellement pas. Alors, il invente une histoire idiote et vous la gobez ! »

— « Je sais, Chef, » fit humblement Carias.

— « Une coquille de neutronium ! » J'aurais éclaté de rire si j'en avais eu le temps. « Neutronium, mon œil ! Vous ne savez donc pas qu'il fait brûlant là-dessous? »

— « Il dit que c'est du neutronium à très haute température. Je lui ai demandé moi-même, Chef. Il a dit que c'est seulement la coquille qui... »

— « Retournez au boulot ! »

Je pris le téléphone et appelai Witeck sur son appareil de poignet. J'étais dans une sacrée rogne. Dès que Witeck répondit, je le mis au pas ; je ne lui laissai pas le temps de placer un mot. Je lui passai un savon en long, en large et en travers, et j'achevai sur un ordre net :

— « Vous allez m'Excédenter cet homme, ou alors c'est moi qui vous Excédente ! Compris? »

Il y eut un silence, puis Witeck me dit :

— « Jerry? Veux-tu m'écouter? »

Cela me coupa mes effets. C'était la première fois depuis dix ans, depuis que j'avais été promu au-dessus de lui, que Witeck osait m'appeler par mon prénom et me tutoyer. Il reprit :

— « Ecoute, Jerry. C'est une grosse affaire. Ce type vient réellement du centre de la Terre. Sans blague. Il... »

— « Witeck, » lui dis-je, « tu es devenu fou ! »

— « Non, Jerry, sincèrement ! Et cela m'inquiète. Il est là, à m'attendre dans la pièce à côté. Il dit qu'il n'avait pas la moindre idée que la situation était telle à la surface ; il parle sauvagement de nous nettoyer tous et de tout recommencer ; il dit... »

— « Et *moi*, je dis que c'est un Excédent ! » hurlai-je. « Assez causé, Witeck. Je vous donne un ordre, directement — exécutez-le ! »

*
* *

Et voilà.

La Période de Recensement s'acheva finalement, mais nous n'étions pas au complet pour terminer ; et Witeck n'était pas facile à remplacer. Je suis sans doute un grand sentimental, mais je ne pouvais m'empêcher de penser au bon vieux temps. Nous étions partis à égalité ; il aurait pu monter aussi haut que moi. Mais, naturellement, il avait décidé de son sort quand il s'était marié et qu'il avait eu un enfant ; on ne peut pas être à la fois reproducteur et fonctionnaire du Recensement. N'eût été son passé brillant, il n'eût même pas pu se maintenir à son poste d'Enumérateur.

Je ne dis jamais un mot de sa folie à quiconque. Carias aurait pu parler, mais quand nous eûmes découvert le corps de Witeck, je le pris à part.

— « Carias, il faut éviter le scandale, n'est-ce pas? » lui dis-je d'un ton posé. « Voilà Witeck, un homme avec un passé honorable ; il flanche et il se tue. C'est déjà assez moche. Nous n'allons pas laisser empirer les choses par des racontars, n'est-ce pas? »

— « Mais, Chef, où est le pistolet avec lequel il s'est tué? Son propre souffleur n'a même pas tiré une fois. »

Il ne faut pas laisser trop de liberté à ses assistants.

— « Carias, » dis-je sèchement, « nous avons encore au moins une centaine d'Excédents à souffler. Vous pouvez vous trouver à un bout du soufflage ou à l'autre. Vous me comprenez? »

— « Bien sûr, Chef, je comprends. Pas de bavardages dénués de fondement. »

Et voilà comment on procède quand on est Patron de Zone. Seulement je n'ai jamais pu prendre mes vacances à Point Loma. Un raz de marée a emporté toute la ville la dernière semaine du Recensement. Et puis, quand j'ai voulu aller en basse Californie, il y avait cette vague d'éruptions volcaniques insensées. Et, ensuite, le bureau de Yellow Stone Park a refusé de me réserver une chambre à cause des ennuis que causaient les surgissements de geysers.

Alors, je suis resté chez moi. Mais les meilleures vacances, c'était encore de savoir que le Recensement était terminé pour un an.

Carias était très en faveur d'entreprendre des recherches sur cet Entré dont avait parlé Withek, mais je refusai.

— « Une perte de temps, » lui ai-je dit. « Maintenant, il est à une douzaine de Commandements de distance. Nous ne le reverrons jamais, ni lui ni personne qui lui ressemble... je vous parie tout ce que vous voulez. »

(Traduit par Bruno Martin.)



La présence

(The roommate)

par GRAVES TAYLOR

La littérature surnaturelle américaine ressortit à trois traditions : le « gothisme » de Poe et de Lovecraft, le « naturalisme » de Fitz James O'Brien et d'Ambrose Bierce, et la méthode d'induction psychologique d'Henry James. C'est à ce dernier style, que James a porté à son plus haut point de perfection dans son roman « Le tour d'écrou », *que se rattache cette histoire obsédante et admirablement exécutée, où des forces surnaturelles, suggérées seulement par allusions, servent à illuminer les détours de l'âme du protagoniste.*



22 juillet... Je n'aime pas la façon dont ma vieille maison a changé au cours de ce dernier mois. Le changement est subtil, mais elle ne me fait plus la même *impression*, et j'ai lentement pris conscience de quelque chose de sinistre qui ne se déclare pas. Si seulement je pouvais découvrir quelque preuve matérielle, je suis sûre que je n'éprouverais pas la même inquiétude, car je suis une femme intelligente et je n'ai pas peur de ce qui peut s'expliquer.

Ce que je déteste avant tout, c'est le fait que ce phénomène intangible, quel qu'il soit, semble le plus remarquable dans ma chambre à coucher.

Je ne veux voir qu'une coïncidence entre ce changement et la prise à mon service de mes nouveaux domestiques, car Lamb ne pénètre jamais dans ma chambre et Dora n'y vient que dans la journée pour la nettoyer. Et c'est une fois la nuit tombée que ma chambre me cause l'impression la plus pénible.

23 juillet... Je ne suis pas sûre de pouvoir garder le ménage Lamb. Dora est une femme de charge compétente et une excellente cuisinière et son mari n'épargne pas sa peine dans le jardin, mais ils semblent trop unis par le mariage! J'appelle la femme « Dora » au lieu de « Mrs. Lamb » comme elle le préférerait certainement, et je les ai logés aussi loin que possible de moi, mais malgré cela je me demande combien de temps je pourrai endurer la pensée que sous mon toit...

Jamais depuis ma plus tendre enfance, ces vieux murs n'ont vu de mariage ni de fiançailles, et ils semblent maintenant se reculer avec dégout.

Les attributs physiques des Lamb semblent ligués contre ma tran-

quillité d'esprit, car Dora est jolie et a de la personnalité, et Lamb est éveillé et naturellement beau garçon. Chacun d'eux possède une vitalité presque embarrassante. Dora a une étrange façon de faire celle qui ne remarque pas Lamb, mais j'ai appris à éviter de me trouver dans la même pièce qu'eux chaque fois que je le peux, parce que, entre eux et autour d'eux, on croirait voir frissonner des ondes d'attraction mutuelle et que je trouve cela profondément gênant, presque indécent.

Il va de soi que ma délicatesse chasse de mon esprit toutes les pensées de cette sorte et, cependant, je me prends souvent à regretter de ne pas avoir trouvé deux hommes déjà vieux comme ceux qui me servaient avant, ou bien deux femmes d'un certain âge qui acceptent de vivre dans l'isolement que ma vieille maison impose.

Il est assez étrange que Lamb et Dora ne semblent pas trouver d'inconvénient à être exilés ici au bout de la route. On pourrait presque croire qu'ils ne demandaient qu'à vivre loin du monde ; mais peut-être cela s'explique-t-il par la crainte bizarre que les étrangers inspirent à Lamb. J'ai remarqué que c'est Dora, et non lui, qui répond toujours au téléphone ou qui va ouvrir quand on sonne.

Bah ! leurs petits défauts ne sont pas mon affaire. Dora m'a présenté les papiers et les références habituelles quand elle est arrivée, quelque temps avant Lamb. Tout est donc parfaitement régulier de ce côté-là, mais je ne puis oublier que ce n'est que depuis leur arrivée que l'atmosphère de la maison a changé d'une façon que je ne puis voir, entendre, ni comprendre.

28 juillet... L'impression continue et commence à me tourmenter. Non pas que je souffre d'insomnie ; c'est plutôt que lorsque je me réveille je voudrais n'avoir pas dormi et, cependant, je ne rêve pas. J'en suis presque arrivée à croire que quelque chose d'inquiétant doit se produire dans ma chambre pendant que je suis plongée dans le sommeil. Cependant, quand je repousse le sommeil et que j'attends, l'oreille tendue, il ne se passe rien. En fait, rien ne pourrait se passer autrement que par ma volonté et mon action, car non seulement la maison tout entière est solidement verrouillée de mes propres mains, mais encore la porte de ma chambre est invariablement fermée à clé la nuit.

Tous les matins, je prends soin de regarder partout, examinant toutes mes affaires, mon grand lit en noyer à quatre colonnes, la porte fermée à clé. Aucune marque nulle part, aucun changement. Je franchis le seuil de la salle de bains, je cherche et je ne trouve rien. Je regarde par son unique fenêtre, percée dans le même mur que celles de ma chambre. Elle est haute et défie toute tentative de pénétrer de l'extérieur. Je reviens dans ma chambre et je fais le tour du lit à pas lents. Il a la même apparence que tous les autres matins depuis la mort de ma sœur. J'examine mes draps de toile fine et les deux gros oreillers ; l'un n'a pas été touché et l'autre, dont je me suis servi, est légèrement chiffonné et présente une concavité à l'aspect chaud où ma tête a reposé. Tout a l'air comme il faut et pourtant quelque chose est anormal. Quelque chose

qui échappe aux sens s'est passé dans cette chambre tandis que je dormais, quelque chose s'est produit que je ne comprends pas.

Dans cette chambre.

Dans cette chambre calme et aimable qui n'a connu ni changement ni agitation depuis douze ans.

Douze ans seulement et cependant pour moi il me semble que c'est dans une autre vie que cette chambre a vibré aux angoisses et aux peines sentimentales de ma sœur. Cet engouement passager, le dernier et le plus destructeur, ne m'intéressait que dans la mesure où il influait sur son caractère. Assurément, je m'étais imaginée être amoureuse de Thomas, mais ma fierté avait eu tôt fait de me débarrasser de ce sentiment, à l'instant même où — à sa première rencontre avec ma sœur — il avait manifesté clairement sa préférence. Ses yeux bruns lumineux ne la quittaient jamais et ce n'était plus pour moi qu'il chantait désormais, mais pour elle. Il avait une fort belle voix.

Mais ma sœur ne désirait que s'amuser. Elle agissait avec Thomas exactement comme elle avait fait avec Harvey pendant le temps très court où elle avait été sa fiancée ; tous les jeunes gens qu'elle fréquentait faisaient partie de son jeu. Elle n'éprouvait aucun désir véritable de partager son avenir avec le jeune Thomas aux yeux bruns. Bien plus : à la différence des autres, il devait lui inspirer une répugnance fondamentale. Si gaie qu'elle se fût montrée au cours d'une soirée où Thomas était présent, à peine était-elle endormie qu'elle s'enfuyait en rêve pour échapper à ses attentions. Alors elle se blottissait en hurlant dans mes bras, implorant un asile. Et c'était dans mes bras qu'elle s'éveillait toujours, sanglotant et me suppliant de ne pas l'abandonner quand je me rendormirais.

Quand elle me le demanda, je priai donc Thomas de cesser ses visites, bien que ce fût un déchirement dans ma propre vie de ne plus jamais le revoir. Mais je ne pouvais supporter que ma sœur fût dans la peine. Et les dernières années de sa brève existence, elle les passa seule avec moi, en paix.

C'est sans doute la perturbation actuelle, indéfinissable, dans cette chambre, qui conduit mon esprit à récapituler les afflictions passées. Douze années sereines et maintenant... ceci. Mais maintenant je suis seule en cause et ma sérénité, je suis bien décidée à la conserver.

1er août... Cela devient rapidement insupportable. Je me demande ce qui se passerait si je prenais l'habitude de dormir dans la journée et de rester éveillée la nuit, toute la nuit, chaque nuit...

Sottise ! Je suis une femme de trente-six ans, bien équilibrée et de forte volonté. Je ne permettrai pas qu'une chose aussi capricieuse qu'une *impression* influe sur la routine de ma vie solitaire et somme toute agréable. Ce matin, encore une fois, je n'ai rien trouvé de matériellement dérangé dans ma chambre. Personne n'a touché à la serrure de ma porte. Mon lit indiquait que j'avais dormi calmement comme d'habitude ; le couvre-pieds de satin n'était pas en désordre et l'oreiller qui portait

l'empreinte de ma tête était bien à sa place à côté de celui qui n'avait pas été touché. Il n'empêche que ma chambre me cause une poignante sensation de malaise.

Plus tard... J'ai été inquiète toute la journée, mais maintenant que le soir est tombé, je repousse toutes ces vaines conjectures. Demain, quand je m'éveillerai avec le soleil pénétrant à flots par les fenêtres, ces extraordinaires vapeurs seront dissipées et je m'apercevrai que tout va bien. C'est une résolution.

2 août... Tout ne va pas bien. La banale préoccupation née d'une simple *impression* a été balayée par une chose plus tangible et absolument épouvantable. Ce jour a été une horreur qui n'a cessé de croître dans mon âme, de croître depuis le premier choc causé par cette découverte jusqu'à ce moment-ci où je dois une fois de plus affronter la nuit.

Pourtant, la journée avait commencé en beauté. A mon réveil, je constatai l'heureuse absence de cette manifestation immatérielle qui m'avait énervée et surexcitée chaque matin depuis de longs jours. Le voile, ou quoi que ce fût d'autre, s'était inexplicablement levé. Je m'assis dans mon lit, le sourire aux lèvres. Ma chambre semblait... confortable et intime ! Et je connaissais moi-même une sensation remarquable de vigueur et de bien-être jamais encore ressentie au cours de ma vie adulte.

Soulagée, le cœur empli de joie, je regardai autour de moi, vérifiant machinalement la porte verrouillée, la disposition de mes vêtements sur la chaise longue, le mouvement des rideaux étincelants de blancheur soulevés par une brise légère. Il n'y avait rien dans ma chambre — de visible ni d'invisible — pour me tourmenter. Mon corps se sentait revivre. Je détendis mes membres avec un grognement de plaisir et allongeai la main pour prendre la robe de chambre que je place toujours sur le côté du lit que je n'occupe pas.

C'est alors que je fis ma découverte : l'oreiller à côté du mien était chiffonné. L'oreiller dont je ne m'étais pas servi présentait une dépression de la dimension d'une tête, pareille à l'empreinte laissée dans le mien, mais un peu plus grande.

Aujourd'hui, j'ai, de mes propres mains, ajouté un verrou à ma porte.

3 août... Elle est là de nouveau, la preuve de cette révoltante intrusion, ce creux inexplicable dans l'oreiller qui ne me sert pas. Et je suis en train de maigrir. Ce matin, je suis restée à me regarder un moment dans la glace et c'est là que j'ai remarqué pour la première fois l'ombre dans mes joues caves, la transparence de ma peau, la fragilité de mes tempes et l'éclat flévreux de mes yeux creux. Il y avait même une légère rougeur dans ma peau maintenant tendue sur mes pommettes. Et quand je me suis habillée, il ne m'a plus été possible d'ignorer que mes vêtements étaient devenus trop grands pour moi. Ce sont des vêtements plutôt ternes, je le remarque maintenant.

Ma sœur — la seule personne qui ait jamais partagé une chambre avec moi — me taquinait souvent au sujet de mon physique. Elle me qualifiait « d'agréablement potelée » sur un ton qui parvenait à suggérer le mot « grasse ». Harvey et elle riaient de ma maladresse au cours de nos jeux d'enfants. Ma sœur, elle, fut toujours d'une minceur désolante. Quand elle mourut, Harvey venait de terminer ses études de médecine et il parut avoir la conviction que la malignité délibérée du Destin les avaient empêchés, lui et son père, de la sauver. Et Harvey ne s'était jamais marié. Il ne comprenait pas ma sœur ; il ne comprit jamais qu'elle ne ressentait qu'un mépris amusé pour tous les hommes et qu'elle ne l'eût jamais épousé. Il l'idéalisa à partir du premier instant où son regard passa au-delà de ma silhouette dodue pour se poser sur son étincelante beauté. Elle fut toujours gracieuse. Bref, si elle était là aujourd'hui, elle ne manquerait pas de me trouver « maigrichonne ».

Il est incroyable que ces profonds changements se soient produits en moi en l'espace de quelques semaines seulement ; pourtant il y a le témoignage de mon miroir et mes mesures. L'honnêteté me force à reconnaître que — si imprévu que cela soit — je commence à être belle. Je trouve cela agréable, mais, à mon âge, sans importance. Si je continue à maigrir, il faudra que je consulte Harvey, de crainte de tomber malade.

Et comme si cette invraisemblable empreinte dans l'oreiller n'était pas assez bouleversante, voilà qu'il commence à se produire un inquiétant changement dans l'attitude de Dora et de Lamb à mon égard. Leur comportement reste irréprochable, et cependant je jurerais qu'il y a quelque chose de nouveau au fond des yeux sombres de Lamb. Peut-être a-t-il remarqué ma pâleur et ma maigreur. La santé et le bien-être de sa patronne lui causeraient-ils du souci? Ou est-ce que ce « quelque chose » qui semble se cacher derrière son regard n'existe en réalité que dans ma propre imagination? Je ne sais.

Dora tient si bien la maison que j'ai fort peu de contacts avec elle. Et j'en ai moins encore avec Lamb, dont tout le travail est à l'extérieur. Mais j'ai remarqué que Dora ne lui parle jamais en ma présence : on dirait qu'elle veut ignorer son existence. Elle me sert bien, mais depuis quelque temps je remarque chez elle de la mauvaise humeur. Aujourd'hui, j'étais dans le jardin, ramassant des herbes, et en arrivant au semis de thym, je jetai un coup d'œil par la fenêtre de la buanderie. Dora s'y trouvait, avec un visage que je ne lui avais encore jamais vu, un visage que je ne puis qualifier autrement que de malveillant. Elle était occupée à laver une de mes robes grises et comme je la regardais elle lança avec force le vêtement plein d'eau savonneuse contre le bord du baquet. Elle le fit à deux reprises tout en marmonnant sur un ton grave et vindicatif.

Je m'éloignai doucement de la fenêtre sans être vue ou, du moins, je le pensais : au moment où j'atteignais le coin de la maison, j'aperçus Lamb qui m'observait. Il s'écarta silencieusement de l'allée pour me laisser passer. Son geste était normal et son expression correcte et, néanmoins il y avait ce je ne sais quoi au fond de ses yeux qui me fit rentrer

en toute hâte, mon pouls battant à un rythme précipité. Qu'est-ce donc que je sens au fond de ses yeux ?

Plus tard... Il faut que je fasse cesser cela d'une façon ou d'une autre. Deux fois j'ai vu le creux dans l'oreiller. Cette nuit, pour la première fois de ma vie, je dormirai dans la chaise longue.

6 août... Que j'étais stupide de croire que j'allais dormir ! Ces trois dernières nuits, je me suis mise dans la chaise longue, j'ai marché de long en large, ou je me suis pelotonnée sur le siège dans l'embrasure de la fenêtre, mais je n'ai pas dormi. Je guettais. J'attendais.

Je guette et j'attends toujours. Mais depuis que je n'ai pas dormi dans mon lit, le creux n'a pas reparu dans l'oreiller.

Au cours des deux premiers jours, j'ai pu faire de courtes siestes à un moment ou à un autre dans le jardin. Elles m'ont tenu lieu de sommeil, mais aujourd'hui il n'a pas cessé de pleuvoir et je ne suis pas disposée à dormir à la maison, même dans la journée.

Ces deux jours, j'ai vu Dora moins souvent et Lamb davantage. Pendant que nous étions au jardin, lui et moi, nous ne nous sommes pas adressé la parole ; il travaillait comme si je n'avais pas été là, bien que, souvent, quand je regardais de son côté, j'aie eu l'impression qu'il venait de cesser de m'observer. C'était une impression extraordinaire, mais quoi, tout ce qui touche à Lamb ne semble-t-il pas extraordinaire? Les fleurs et les arbustes sont étonnants cette année, plus magnifiques que jamais. La texture des feuilles et des pétales est infiniment plus délicate et plus belle que je ne l'ai jamais vue. Lamb paraissait plein d'entrain ; l'air joyeux qu'il sifflait me parvenait et le chant qu'il fredonnait par intervalles venait distraire mon esprit préoccupé. Il a une très belle voix, presque envoûtante pourrait-on dire.

Aujourd'hui, à la maison, j'ai observé Dora en train de travailler. Je n'avais pas encore remarqué qu'elle travaille par à-coups, comme si elle aussi était préoccupée. Elle époussetait la bibliothèque en ma présence cet après-midi quand Lamb entra et lui demanda calmement quelque chose. Il porta la main à sa mèche de cheveux bruns pour me saluer respectueusement, mais il ne me regarda pas dans les yeux. Il m'apparut que Dora ne lui accordait aucune attention, semblant ne même pas entendre ce qu'il lui disait. Quand elle quitta la pièce, toujours sans lui jeter un regard, il sortit derrière elle et se mit à chantonner doucement en franchissant la porte.

Il y a de toute évidence quelque chose qui cloche entre eux, mais je n'ai pas le loisir de m'occuper de leurs affaires. Au cours de la longue soirée, mon esprit rationnel a tiré la conclusion que cela ne peut plus durer. Je vais tomber malade. Il faut que je trouve un moyen de ramener l'équilibre dans ma vie quotidienne malgré le creux dans l'oreiller. Maintenant que j'ai envisagé froidement la situation, je m'aperçois qu'il n'y a pas réellement de problème ; la seule explication est que j'ai dû les deux fois imaginer l'état anormal de l'oreiller. Et que, dans le choc causé

par cette hallucination, je l'ai bourré de coups de poings pour lui faire « reprendre » sa forme, sans prendre le temps de vérifier convenablement la réalité de ce que j'avais vu.

Cette nuit, je dormirai de nouveau dans mon lit et demain matin je découvrirai l'étendue de mon erreur et combien j'ai été stupide de me tourmenter ainsi tous ces derniers jours. Pour être sûre de dormir d'un sommeil profond et tranquille, je vais prendre une pilule somnifère, une de celles qui restent d'une vieille ordonnance que Harvey avait rédigée pour ma sœur.

Plus tard... J'ai pris la pilule somnifère et je suis maintenant blottie au fond de mon fauteuil dans l'embrasure de la fenêtre, attendant que le premier sommeil me gagne. Ma chambre a quelque chose d'angoissant. Le clair de lune projette dans le jardin des ombres caricaturales. Il y a un instant, j'ai vu quelque chose qui y bougeait et j'ai connu une brève frayeur avant de comprendre que ce ne pouvait être que Lamb. Il semblait se diriger vers le village. C'est peut-être ce qui explique, s'il en fait une habitude, l'humeur chagrine de Dora et la façon dont elle semble ignorer son existence.

Le jardin est calme maintenant et mes paupières sont lourdes. Je vais bien dormir et quand viendra le matin je trouverai l'oreiller inutilisé à côté du mien, je dis bien « inutilisé ».

7 août... Je me suis réveillée reposée, gaie et en quelque sorte rajeunie. Mais mon plaisir a été de courte durée. Il est encore tôt et mon seul espoir est que, en laissant courir ma plume pour relater ces faits tout simplement comme je me les remémore, je parviendrai peut-être à passer la journée sans trop d'agitation. Car l'oreiller porte ce matin encore l'empreinte d'une tête, exactement comme les deux premières fois, sauf que le creux est légèrement décentré, un peu *plus près* de celui que j'ai fait dans mon propre oreiller.

Tandis que je suis assise là, luttant pour retrouver mon calme, je m'interroge sur le mécanisme de l'hallucination. Est-il possible de voir des choses qui n'existent pas, lors même qu'on soupçonne n'être que le jouet de simples visions? Le soupçon n'empêcherait-il pas l'hallucination?

Mon pouls s'est calmé ; je ne cède pas à la panique, mais il n'empêche que je vois encore dans l'oreiller dont je ne me sers pas l'impossibilité matérielle d'une concavité. Mes yeux me disent que l'oreiller a supporté une tête. Et mes mains, en le tâtant, confirment ma vision. Deux sens peuvent-ils être pareillement abusés? J'ai besoin d'une aide dans cette affreuse situation. Peut-être que... et puis non ! Je ne pourrais vraiment pas me confier à Dora ni laisser à son esprit perspicace le soin d'élucider l'affaire. Il faut que j'en aie le cœur net avant de la mettre dans le secret. C'est curieux, mais cela ne me fait rien de toucher à l'oreiller ; j'éprouverais plutôt du plaisir à le manipuler.

Plus tard... La chose la plus étrange dans tout cela est que, en dépit

de ma complète ignorance des phénomènes d'hallucination, et bien que je vive dans des conditions si bizarres, je me sente forte et bien portante. J'ai le regard clair et le teint plus frais que jamais. Et quelle est donc cette mélodie que je me suis surprise à fredonner par deux fois aujourd'hui? Ce doit être un air favori de Lamb.

Cet après-midi, je me suis sentie prise d'un véritable dégoût pour ma collection de robes uniformément grises et, sans plus attendre, j'ai téléphoné à ma couturière pour lui en commander six nouvelles, toutes différentes et toutes de couleurs gaies. J'ai finalement réussi à la convaincre que j'étais bien réellement *moi*, et elle a promis de me livrer la première robe la semaine prochaine. Mais il faut que je la rappelle ; j'avais oublié à quel point mes mesures ont changé.

Entre-temps, j'ai inventorié quelques vieilles malles au grenier et j'ai découvert quelques parures ayant appartenu à ma sœur, toutes de couleurs vives, ou avec de la dentelle, ou charmantes pour d'autres raisons. Aucune n'est grise. J'ai repassé et mis autour de mon cou un foulard pourpre et rose, combinaison osée de couleurs qui me va fort bien à mon avis.

En somme, je ne me reconnais plus : le problème qui me tourmente semble m'avoir donné une nouvelle vitalité, paradoxe qu'il est au-delà de mon pouvoir de résoudre.

Ce problème, il me faut pourtant le résoudre. J'ai décidé de faire venir Harvey. Sa conception ascétique de la vie et son excellence professionnelle font qu'il est toujours le bienvenu ici. Depuis l'époque où nous étions enfants, lui, ma sœur et moi, alors que son père était notre médecin de famille, Harvey m'a toujours regardée comme si je n'étais pas là. Ce manque total d'intérêt pour moi en tant que personne maintiendra strictement tout au long de notre entretien l'atmosphère détachée et scientifique dont j'ai besoin en ce moment. J'imaginerai quelque prétexte pour lui demander de me faire une visite demain à titre professionnel. Je lui demanderai de venir d'assez bonne heure le matin et je le recevrai dans ma chambre, *avant* d'avoir touché à l'oreiller.

Demain, à son insu, l'œil de la science rectifiera le témoignage de mes sens indignes de confiance. Il me faut une preuve.

8 août... Harvey est venu et il est reparti. Et sa visite m'a jetée dans un tel tourbillon qu'il me faut essayer de retrouver mon équilibre en décrivant dans le détail cette étonnante matinée.

Mon réveil fut délicieux au-delà de toute expression. J'étais embrasée par un sentiment de richesse intérieure, de chaleur matérielle et spirituelle plus grand que je n'aurais cru la vie capable d'en offrir. Même la vue de l'incroyable impression toute fraîche dans un oreiller dont je ne m'étais pas servi ne me causait pas de détresse excessive, quand bien même elle était aujourd'hui encore plus décentrée, encore plus près de moi.

Après avoir mis la robe pourpre de ma sœur et m'être coiffée de la façon que semblait réclamer le foulard, j'examinai de plus près le creux

de l'oreiller. Il était impossible qu'une chose aussi patente n'ait pas de réalité. Mais je ne le touchai pas ce matin parce que je voulais que l'épreuve des sens de Harvey me fournisse un enseignement précis.

J'étais debout près de la fenêtre, savourant ma vigueur nouvelle, quand j'entendis Dora frapper à la porte et me crier : « Le Docteur Farlan qui vient vous voir, Miss. »

Quand, après avoir tiré les verrous, j'ouvris la porte toute grande, Dora disparaissait dans l'escalier et Harvey se tenait devant moi, robuste, sérieux, impersonnel et sympathique, ses cheveux prenant un reflet gris acier à la lumière de ma chambre. Je dis « Bonjour, Harvey, » à ses yeux bruns au regard impassible et le priai d'entrer. Il le fit à sa façon habituelle dépourvue de formalisme. Je fermai la porte derrière lui et me retournai, éclairée en plein de face, juste à temps pour rattraper sa sacoche noire qui allait tomber du bord de la chaise où il l'avait posée. Il me regardait avec de grands yeux. Son visage reflétait l'étonnement le plus intense, presque de la crainte. Je passai devant lui pour aller me placer près d'une fenêtre et je me retournai. Que pouvait bien avoir Harvey, lui si flegmatique et égal à lui-même en toutes circonstances? Qu'avait-il à rester planté là à me contempler sans dire un mot?

Au bout d'un long moment, il traversa la pièce d'un pas rapide, me prit par les épaules avec effort et plongea ses yeux dans les miens.

— « Dire que je ne m'en étais jamais rendu compte ! » s'exclama-t-il, et il me secoua légèrement. Puis il me lâcha si soudainement que j'en chancelai.

Ses paroles étaient énigmatiques et sa conduite surprenante. Harvey, pour une fois, n'était pas sèchement scientifique. Loin de se calmer à son arrivée comme je l'avais espéré, ma sensation de chaleur et de plénitude flamba de plus belle. J'étais entre la stupéfaction et une envie de rire causée par une joie inexplicable.

Il regarda lentement autour de lui dans la chambre et quand ses yeux rencontrèrent de nouveau les miens, ils étaient plus calmes, mais différents de ceux du Harvey que je connaissais depuis trente ans. Soudain, la différence m'apparut : son regard, cette fois, ne m'effleurait pas, il ne passait pas à travers moi, mais il se posait *sur* moi. Sur moi en tant que personne.

Un certain trouble qui émanait de lui parvint jusqu'à moi et se mêla à une émotion semblable au plus profond de mon être, si bien que je me mis à trembler. Je m'assis dans le fauteuil à la fenêtre pour retrouver mon calme.

— « Vous n'êtes pas malade, » me dit Harvey. « Vous n'auriez pas ce visage si vous étiez malade. » Il secoua la tête comme s'il ne savait que penser, puis il eut un rire bref. « Vous êtes tellement changée que je suis tenté de dire que vous avez dû être malade toute votre vie jusqu'à maintenant. »

Ma respiration était courte, mais je parvins à m'aligner sur son étrange humeur et lui fis remarquer avec un sourire :

— « Vous ne m'avez jamais vue, réellement vue, jusqu'ici. »

— « C'est plutôt que vous ne m'êtes jamais apparue sous votre véritable jour, » répliqua-t-il. « Vous êtes restée cloîtrée depuis des années. Maintenant vous avez l'air d'une personne réelle. »

— « Je me sens une tout autre personne, Harvey. Mais je ne comprends pas pourquoi ni par quelle opération. » Une pensée soudaine m'arrêta : chaque fois que, dans le passé, Harvey m'avait fait une visite à titre professionnel, la nécessité de le faire entrer dans ma chambre m'avait toujours causé un tel embarras que mon malaise, si léger fût-il, s'en trouvait aggravé. Mais, cette fois-ci, je n'avais pas ressenti la moindre gêne. Pourquoi? Je lui dis simplement : « Bien sûr, si étrange que je me sente, je suis toujours moi. Je ne pourrais vraiment pas être une autre, Harvey. »

Il me fit un large sourire.

— « Vraiment? Votre chambre même est autre! Elle a toujours été si austère et nue. Que lui avez-vous fait pour lui donner cette... cette chaleur? »

— « Elle n'a pas été retapissée, Harvey. »

Je m'exprimais d'une façon aussi plate que possible, mais je voyais fort bien ce qu'il entendait par là.

Il hocha la tête.

— « Quelque chose a changé, » insista-t-il. « Les couleurs... quelque chose. » Puis son regard revint se fixer sur moi avec intensité. « Et vous... vous! Tant d'années pendant lesquelles je vous ai vue, sans cependant vous voir, toutes ces années! » Il eut un mouvement impatient de tout son corps et se rapprocha vivement de moi en disant : « Nous n'avons plus d'années à perdre. Nous en avons trop perdu. » Et il me prit dans ses bras et me parla, sa bouche contre mes cheveux. « Ma chérie, c'était vous tout au long de ces années et je ne m'en apercevais pas. Quel imbécile j'ai été! »

Comme je m'appuyais contre lui en tremblant, des reparties opportunes, des réactions qui auraient dû trouver à s'exprimer pour avoir été mûries pendant toute une vie, se mirent à tourner en un kaléidoscope éblouissant dans mon esprit. Mais aucune d'elles n'en franchit le seuil ; elles se serrèrent et se recroquevillèrent là et je les sentis s'amalgamer en une petite boule de terreur, puis se dissoudre au contact pressant de ses mains et au son de sa voix. Mon tremblement augmenta. Une douce chaleur m'envahit et dévora la dernière parcelle glacée isolée au fond de mon âme, mais mon corps ne cessait de trembler terriblement.

Il me porta à la chaise longue, m'enveloppa dans la couverture en tricot, puis s'approcha du lit pour y prendre un oreiller. J'avais oublié le creux imprimé dans l'oreiller — l'épreuve scientifique — et je ne m'en souvins que lorsque Harvey me dit :

— « Je vois que les deux oreillers vous servent maintenant. A moins que vous n'ayez un compagnon de chambre! »

Il rit de sa plaisanterie et caressa de la main la mystérieuse empreinte légèrement décentrée. Puis il saisit les deux oreillers et me les apporta.

Tandis qu'il me calait et me bordait, des mots affluaient à ses lèvres,

des projets fiévreux et pleins de gaieté que j'entendais à peine. A un moment donné, il s'interrompit avec crainte pour me demander d'un air désolé :

— « Ma chérie, vous voudrez bien, n'est-ce pas? Je veux dire... votre réponse... vous comprenez... »

Je lui fis oui de la tête. Je ne pouvais pas parler pour l'instant ; j'étais trop occupée à vivre et trop désorientée.

Un instant plus tard, il alla à la fenêtre et dit :

— « Vous aimeriez que nous habitions ici, n'est-ce pas? J'en ai assez de ma maison au village et ici c'est assez près pour mon travail, il y a toujours le téléphone. Que diriez-vous si l'entrée du cabinet de consultation se faisait par le jardin? A propos, le vieux Ferguson me suivra ici, votre jardin est dans un triste état. »

Cette remarque me fit sursauter et je m'écriai :

— « Mais, Harvey, ce n'est pas possible! J'ai quelqu'un qui y travaille tous les jours depuis des semaines! »

Il regarda encore et haussa les épaules.

— « Eh bien, on dirait qu'il n'a pas été touché depuis des mois. De toute façon, Ferguson remettra tout ça en ordre en un rien de temps. Et vous ferez aussi bien de congédier votre jardinier, ma chérie. Je crains qu'il ne soit pas fameux. »

Je repoussai la couverture et allai à la fenêtre. Le jardin s'étendait là en bas, baigné de soleil, mais il était endormi. Il y avait des arbustes et des fleurs en abondance, mais rien n'était soigné ; les bordures étaient envahies de mauvaises herbes et les allées cailloutées avaient besoin d'être sarclées et ratissées. Qu'avait donc fait Lamb pendant ces longues journées où il feignait de travailler? *Et pourquoi n'avais-je rien remarqué?*

Je me plantai devant Harvey et lui demandai sans détours :

— « Harvey, croyez-vous que je sois folle? »

Il me regarda, stupéfait, pendant un moment, puis il éclata d'un rire énorme. Il me reprit dans ses bras tout en continuant de rire. Son corps tout entier vibrait sous l'effort qu'il faisait pour se contenir, mais il me parla tendrement.

— « Ne vous rendez-vous pas compte qu'il est bien possible que vous ayez été un peu folle toute votre vie jusqu'à maintenant? Que vous venez juste en réalité de vous éveiller à la vie, ma chérie, après tant d'années? Folle? » Il fit un geste vague en direction de la fenêtre. « Parce que vous n'aviez pas remarqué que le jardin était en friche? » Il me berçait dans ses bras. « Non, mon amour, vous n'êtes pas folle. »

Alors, je lui parlai de l'oreiller.

Il m'écouta jusqu'au bout avec attention.

— « Et il était là, ce creux, n'est-ce pas, Harvey? » dis-je pour finir. « Vous l'avez vu de vos yeux. Vous l'avez touché! Il était vraiment là! »

Il me prit les deux mains et me regarda fixement dans les yeux.

— « Oui, il était vraiment là, » répondit-il. « Mais je ne veux pas que vous vous imaginiez être folle. Mieux vaut que vous sachiez la vérité.

Ma chérie, vous avez probablement fait cette empreinte vous-même. Vous avez encore eu une crise de somnambulisme. »

— « De somnambulisme... ? Encore ? »

— « Oui, ma chérie. Vous en avez toujours eu, de temps en temps. Nous en avons souvent parlé, votre sœur et moi, et je lui ai conseillé de ne pas vous le dire ; il était préférable que vous ne vous alarmiez pas à ce sujet... Et voilà, à présent vous n'ignorez plus rien. » Il me fit un sourire. « Cependant, je ne me rappelle pas que votre somnambulisme vous ait jamais fait boxer des oreillers ! »

Des vagues me submergèrent. Pour ne pas me noyer, je m'agrippai à ses mains, je rivai mes yeux dans les siens. Finalement, je parvins à articuler :

— « Mais pourquoi, Harvey? Pourquoi? »

Il mit sa joue contre mes cheveux et secoua doucement la tête.

— « Cela n'a pas d'importance, ma petite. Je ne m'en soucie aucunement. Et vous n'avez qu'à faire de même. » Il fit une pause. « Cela n'arrivera plus, vous savez. »

Je m'écartai de lui pour pouvoir lire dans ses yeux.

— « Cela n'arrivera plus? »

Il fit un signe de tête négatif.

— « Jamais. Il y avait des raisons, ma chérie, mais elles n'existent plus désormais. Vous avez toujours mené une vie étrange, d'abord il y avait votre sœur, et depuis vous avez été beaucoup trop seule. Ma foi, j'ai connu des gens qui avaient toutes sortes d'hallucinations, intéressant l'ouïe aussi bien que la vue, et bien plus remarquables qu'une simple petite crise de somnambulisme. N'y pensez plus. » Puis il ajouta avec passion : « Et maintenant, passons à nos projets. Quand allons-nous... »

Nous parlâmes donc de notre avenir et quand il fut parti visiter ses malades, je restai longtemps à regarder l'oreiller qui avait apporté un changement si profond dans ma vie, et je songeai que la prochaine fois que le soleil du matin éclairerait un creux dans cet oreiller, ce creux y aurait été fait par la tête de Harvey.

14 août... Nous nous marions la semaine prochaine. Ferguson a déjà fait des miracles au jardin et Harvey a fait venir un menuisier pour transformer trois des pièces du rez-de-chaussée dont il a besoin pour exercer. J'ai été très occupée, car je n'ai pas de domestiques pour l'instant, mais Harvey va m'amener demain la femme de Ferguson et nous logerons le ménage. Il est dommage que je n'aie pu garder Dora. Elle m'a quitté le jour même où nous nous sommes retrouvés, Harvey et moi. Je l'avais appelée pour me plaindre que le jardin fût dans un état lamentable malgré tout le temps que son mari y passait et elle m'a regardée avec des yeux égarés.

— « Mon mari? » fit-elle. « Je ne suis pas mariée. »

Je pensai qu'elle avait perdu la raison.

— « Voyons, je veux parler de Lamb, naturellement ! » Et j'ai dû, je le crains, me montrer impatiente avec elle. « Lamb, votre mari, qui

est venu ici avec vous ! » Je bredouillai : « Du moins, je crois que c'est à ce moment-là qu'il est venu, ou peu après. » Je pris un ton accusateur : « Je l'avais embauché pour entretenir le jardin et il ne l'a pas fait. »

Elle commença à s'éloigner de moi, la peur lui jaillissant des yeux.

— « Personne n'est venu avec moi, » dit-elle, et sa voix s'éleva. « Absolument personne, Miss. Et je suis proprement éreintée ; cette grande maison vide et toutes ces semaines sans un brin d'aide et vous qui exigez toujours du travail comme si vous aviez quatre domestiques ! Alors, j'ai décidé de m'en aller, Miss... Je m'en vais aujourd'hui ! »

Ainsi, Lamb... Depuis toujours, Lamb...

Je n'y comprenais rien, mais je savais que Dora disait la vérité. Je ne parvenais pas à m'expliquer la chose, mais je n'avais pas peur. Harvey m'avait dit que tout irait bien, que ma santé ne laisserait plus rien à désirer désormais. Et désormais j'aurais Harvey.

Dora était déjà presque à la porte, mais elle s'arrêta quand je lui dis que je lui donnerais un mois de salaire et lui souhaitai bonne chance. J'ai appris par la suite qu'elle a touché mon chèque au village avant midi et qu'elle est partie aussitôt dans une voiture en location, en regardant par-dessus son épaule lorsqu'elle démarra. Je regrette d'avoir effrayé Dora : c'était une brave fille.

Tout de même, je ne crois pas que je parlerai jamais de Lamb à Harvey.

(Traduit par Roger Durand.)



Rétroaction

(*Machina ex machina*)

par WILLARD MARSH

Révélation d'une nouvelle et combien inattendue (bien qu'inévitable !) conséquence du voyage dans le temps...



AYANT mis en place et bloqué le dernier cliquet, le Dr. Veblen poussa un soupir de satisfaction. Sa machine à voyager dans le temps était terminée.

Elle était logée dans un compartiment qui ressemblait étrangement à une cabine téléphonique, ce qui se comprenait, car, peu de temps après avoir achevé son stage d'interne, le Dr. Veblen avait volé une cabine téléphonique précisément dans ce dessein. Non seulement elle avait la forme requise, mais elle contenait un certain nombre d'articles récupérables — aimants et autres pièces du récepteur, fils et accessoires divers — dont le coût individuel était minime, mais dont l'ensemble lui avait fait réaliser une importante économie. Plus tard, évidemment, quand il était entré en possession de son héritage, le Dr. Veblen avait adressé un chèque à la compagnie des téléphones pour la rembourser.

Cet héritage avait été pour lui une complète surprise. Il avait toujours tenu sa grand-mère pour une femme économe, vivant de tartines de margarine èt tissant elle-même ses vêtements, mais il n'aurait jamais soupçonné qu'elle lui laisserait près de trois cent trente-sept mille dollars (après déduction des droits de succession). Quoi qu'il en soit, cette aubaine avait permis au Dr. Veblen de cesser d'exercer pour consacrer tout son temps à la construction de sa machine.

Malgré cela, il avait eu bien des difficultés. Le temps passé et les frais avaient été énormes. Il avait trente ans quand il avait entrepris cette tâche ; il approchait maintenant de la cinquantaine et ces vingt ans de labeur et de recherches avaient englouti tout son héritage. Mais cela en avait valu la peine. Car, là, au milieu de son sous-sol, comme preuve de sa victoire, trônait la machine à voyager dans le temps, prête pour son premier essai.

Le Dr. Veblen jeta un regard sur ses mains habiles de chirurgien qui avaient fait une réalité d'un rêve aventureux de jeune homme. Il ne pouvait faire suivre son nom des initiales M. D. réservées aux docteurs en médecine. Il n'était même pas docteur d'après la définition stricte imposée par l'Etat. Mais les chirurgiens-arboriculteurs sont aussi

capables que d'autres, pensait-il avec une fierté tranquille, et ils peuvent aussi réussir de grandes choses.

En haut, il entendait Isolde déplacer les objets avec bruit en faisant ses valises pour le week-end. Elle était assez énervée depuis une quinzaine d'années, et cette visite à sa mère pourrait être le remède idéal pour ramener des couleurs sur ces bonnes vieilles joues blêmes. Le Dr. Veblen songea à lui faire part de la grande nouvelle, puis il se rappela que l'enthousiasme de sa femme pour les voyages dans le temps était assez limité maintenant.

Bientôt il entendit Isolde traverser la pièce pour prendre l'escalier du sous-sol.

— « Le taxi est là, » annonça-t-elle d'un ton maussade.

— « Bon voyage, mon chou ! »

— « Il y a de la volaille froide dans le buffet de la cuisine et ton autre chemise est sur le fil. »

— « Parfait, mon colibri ! »

Il l'entendit renifler avec suspicion.

— « Je serai de retour mardi, alors, ne te fais pas de mauvais sang. »

Le Dr. Veblen attendit que la porte se fût claquée derrière elle. Alors, il fit une cabriole dans la pénombre de son sous-sol. Le moment était venu. A présent, pour la première fois, il se demandait où, dans l'infinité qui attendait son choix, il serait préférable de se rendre.

Le passé ne présentait pas d'attrait particulier. Il était déjà accompli et amassait la poussière dans les archives des historiens. L'avenir, d'autre part, était imprévisible et plein d'aléas. Cependant, il pourrait être agréable de faire une excursion au-delà du présent, juste pour se faire une idée. On était vendredi et il faudrait qu'il soit rentré avant Isolde.

L'imagination en feu, le Dr. Veblen introduisit le contact métallique dans la fente, attendit le signal de tonalité, puis fit tourner le sélecteur pour l'amener sur le mardi suivant.

La cabine prit un aspect vaporeux... puis disparut. Le Dr. Veblen regarda autour de lui, se demandant où était partie la machine à voyager dans le temps. Puis il comprit qu'elle existait maintenant dans le passé. Elle n'aurait pu être ici dans l'avenir avec lui que s'il avait construit une machine distincte pour la projeter, elle aussi. Il promena ses regards dans le sous-sol tout en réfléchissant à cette intéressante complication. Il ne remarqua pas de changement particulier, sauf que c'était le matin. Il s'élança dans l'escalier en fredonnant gaiement un petit air, traversa la maison vide, ouvrit la porte et sortit.

Sur la véranda, le Dr. Veblen huma l'air de ce qui, jusqu'à quelques moments auparavant dans un temps subjectif, aurait encore été mardi prochain. Puis il se pencha pour prendre le journal du matin et son regard satisfait se posa sur la date : *Mardi* 14 février. La Saint-Valentin, sauf erreur. Et comment pourrait-il mieux la célébrer qu'en informant Isolde à son retour de l'exploit qu'il avait accompli avec l'héritage de sa grand-mère ?

Tandis qu'il lisait distraitement le journal tout en déjeunant (la volaille avait un léger goût de faisandé, mais elle était mangeable), le Dr. Veblen se sentit tenaillé par un doute persistant. La machine à voyager dans le temps ne l'avait pas accompagné dans l'avenir, mais cela n'expliquait pas la raison de sa totale disparition. Il se mit à faire de rapides calculs sur la nappe. Il venait à peine de les terminer quand Isolde ouvrit la porte du devant et déposa ses valises dans le vestibule.

Elle entra dans la cuisine, l'embrassa et se versa une tasse de café.

— « Tu as passé un bon week-end, mon chéri? » demanda-t-elle.

Avant qu'il eût le temps d'ouvrir la bouche, le téléphone sonna et Isolde alla répondre.

Maintenant, le Dr. Veblen connaissait la raison pour laquelle la machine à voyager dans le temps avait disparu. La chose était un peu déroutante dans ses implications, mais les chiffres étaient irréfutables. *La loi de Newton s'appliquait au temps aussi bien qu'à l'espace!* A chaque action correspondait une réaction égale et de sens contraire. En conséquence, vendredi dernier, quand il s'était élancé de quatre jours en avant jusqu'à mardi, la machine avait *reculé* et s'était élancée, *elle,* de quatre jours en arrière jusqu'au lundi précédent. En conséquence, elle n'avait pas été là vendredi pour commencer. Et, en conséquence, l'expérience n'avait jamais eu lieu.

« Un cas urgent, » lui cria Isolde. « Quelqu'un plus bas dans la rue signale un eucalyptus qui a été blessé par un chauffard. Peux-tu y aller tout de suite? »

Comme il semblait bon de reprendre le collier!

(Traduit par Roger Durand.)



Le voleur de rêves

par JEAN-JACQUES OLIVIER

« La nuit de Chance », *de Jean-Jacques Olivier* (« Fiction », *n°* 36), *était une fantaisie féerique et poétique qui rendait un son peu courant dans notre revue. Encore plus* « *à part* » *s'avère être ce nouveau récit de ce jeune auteur à qui nous sommes heureux d'ouvrir nos pages. Dans une atmosphère ambiguë et feutrée de film surréaliste, s'y déroule une action* entre deux eaux *qui est plutôt une suite d'* « *états* », *et dont les volutes ont le fantasque et la langueur de ceux d'une fumée de cigarette.* « *Onirique* » *est le seul terme qui convienne pour qualifier l'œuvre. Son pouvoir de visualisation et ses résonances suggestives sont bien celles de certains rêves, ainsi que l'extraordinaire irréalisme qui l'enveloppe. Il convient de noter que Jean-Jacques Olivier avait écrit il y a trois ans* « La nuit de Chance », *alors que* « Le voleur de rêves » *date de peu de temps. Le mûrissement du style de l'auteur, très perceptible d'une nouvelle à l'autre, permet de nous laisser attendre beaucoup de lui. Ajoutons que nous présentons cette histoire comme le premier volet d'un diptyque curieux, sur lequel nous nous expliquons en postcommentaire.*



Les ouvriers des P. T. T. viennent de partir ; maintenant, je suis plus tranquille : mon téléphone a été réinstallé de façon unilatérale ; je peux composer un numéro, mais on ne peut m'appeler. J'ai eu du mal à obtenir une installation aussi particulière. Mais je ne pouvais plus vivre dans l'angoisse.

Je regarde le téléphone ; j'ai presque peur que la sonnerie se mette à grésiller. Je regarde cette masse noire d'ébonite, trapue, brillante, impersonnelle et maléfique, et je me souviens du premier soir...

. . . .

Je viens de me réveiller, trempé de sueur. J'ai éprouvé cette bizarre sensation de liquéfaction, comme si par une transmutation subtile je passais d'un monde dans un autre.

Ma chambre est noire. Il fait étouffant. Je n'aurais pas dû tirer les rideaux hier soir ; mais la rigueur de l'hiver incitait à calfeutrer. Mes yeux s'habituent à l'obscurité, mon regard accroche un reflet dans la pénombre, le téléphone qui brille sourdement, et je revois mon rêve : j'étais dans une pièce sans mur ; au milieu de la pièce, un téléphone qui sonne sans bruit. Cela paraît bizarre un téléphone qui sonne sans

bruit, mais pourtant, c'est exactement l'impression que j'avais ; je ressentais sa vibration jusqu'aux tréfonds de mon être mais il ne faisait aucun bruit.

Je m'approche, me mouvant dans de l'ouate et je le regarde ; il ressemble à tous les téléphones que je connais avec cette seule différence que les chiffres et les lettres sont remplacés par les signes du zodiaque.

Ma main se porte lourdement vers le combiné. Je décroche le récepteur et le porte à l'oreille. J'entends une respiration, puis une voix de femme, mélodieuse et tendre qui souffle : « Allô... allô... » très doucement.

Puis la communication a été coupée, tout a disparu et j'ai ressenti cette sensation de liquéfaction qui m'a mené au réveil.

Je dois m'être rendormi. J'ai l'impression de voir un film à trois dimensions. La caméra s'approche en un lent travelling d'un grand lit de rêve, à colonnades. Je vois la jeune fille, tout de blanc vêtue ; elle est allongée sur la couche et tient le téléphone. Elle approche sa main du cadran et par-dessus son épaule, je la vois composer le signe du Scorpion, mon signe zodiacal. Elle tient l'écouteur près de l'oreille et j'entends la sonnerie ronronner, lointaine. Quelqu'un décroche.

— « Allô, » dit-elle.

A cet instant je vis le monstre : une énorme araignée, aux yeux rouges, aux mille pattes, qui lui arracha le téléphone des mains et le plaqua violemment sur son socle. La jeune fille poussa un grand cri qui me poursuivit dans les profondeurs du rêve où j'étais entraîné, tourbillonnant et sans réaction.

C'est alors que je me suis réveillé de nouveau. Les rideaux avaient été tirés, et le clair soleil d'hiver mettait une fausse chaleur dans ma chambre.

Il est arrivé quelque chose d'affolant ce jour-là : vers trois heures de l'après-midi, le téléphone a sonné. J'ai décroché et j'ai entendu un cri déchirant ; puis plus rien. La communication a été coupée brutalement.

Je n'ose faire un rapprochement entre mon rêve et ce coup de téléphone.

Ce même jour, dans un journal du soir, j'ai fait une autre découverte, encore plus troublante : en première page s'étalait un grand titre :

« SYLVIE DREAM DISPARAIT »

L'article racontait que la starlette Sylvie Dream avait disparu de son domicile depuis deux jours, à la suite, supposait-on, d'une crise d'amnésie. Sylvie Dream, toujours d'après le journal, était en train de tourner un film surréaliste lorsque sa disparition s'était produite. Une photo était jointe à l'article ; il n'y avait pas de doute, Sylvie Dream était la jeune fille de mon rêve.

La nuit suivante, j'ai retrouvé mon premier rêve. J'étais dans la même pièce sans mur au milieu de laquelle trônait un téléphone zodiacal

suspendu dans l'espace, comme par enchantement. J'ai décroché le récepteur et, sans hésitation, composé le signe de la Vierge.

Le téléphone sonne, sonne, longuement, à l'autre bout ; un déclic, une voix douce : « Allô... Allô?... », avec une pointe d'étonnement dans l'intonation.

Je n'ai dit qu'un seul mot, posé qu'une seule question :

— « Sylvie?... »

Elle pousse un grand soupir de soulagement.

— « Jean-Jacques... »

Un silence à l'autre bout du fil, puis sa voix oppressée, soudainement, et dans un registre plus aigu, qui crie :

« Au secours, Jean-Jacques, aide-moi... »

Mon rêve a disparu.

Je me suis réveillé brusquement avec la sensation qu'il me manquait quelque chose, que le rêve m'avait été *enlevé* avant de se terminer.

Puis je passe des nuits sans rêves. Je n'arrive plus à rêver, moi qui pouvais, avant de m'endormir, penser à ce que je rêverais, et en rêver...

Je pense à Sylvie avant de m'endormir ; je crois sentir que je vais en rêver, mais rien ne se passe.

On m'a téléphoné dans la journée. Je sursaute à chaque sonnerie. Mais lorsque je décroche, la ligne est toujours morte. Pourtant, une fois, j'ai senti que c'était elle. Mais à l'autre bout du fil, il n'y avait qu'une voix onctueuse qui murmura :

— « Les rêves ont un prix ; il faut payer le prix d'un rêve quand on veut le retrouver. »

— « Que faut-il faire ? » ai-je demandé.

— « Venez me voir un soir, dans un rêve... »

— « Mais comment faire, puisque je ne rêve plus? »

— « Vous rêverez ce soir, » a dit la voix avec un petit rire, « vous rêverez, vous rêverez... »

Cette nuit, je me suis préparé avant de m'endormir. Il fallait que je retrouve celui qui m'avait parlé au téléphone.

Je suis en train de ressentir l'impression de liquéfaction. Une douleur sourde me tenaille le creux de l'estomac, comme une révolte de mes entrailles contre la puissance du rêve ; un mot bizarre, dont je n'arrive pas à me rappeler le sens, résonne dans ma tête :

« Hypnagogique... Hypnagogique... Hypnagogique... »

Je longe un tunnel translucide et ma progression est de plus en plus lente. Je suis tombé brusquement ; et par une trappe invisible, j'ai filé dans le néant.

L'homme m'attendait. Il était jeune, grand, très élégant et s'appuyait sur une canne, nonchalamment. Deux choses frappaient en lui : sa voix chaude et mouvante, qui semblait façonner les mots en les disant, et la paire de lunettes qui lui chaussait le nez : les verres en étaient très épais et lui faisaient des yeux globuleux ; ils étaient aussi cernés d'un trait de lumière qui courait sans cesse autour, et faisaient à l'homme comme un masque clair.

J'étais hypnotisé par ses verres et j'entendais ses paroles doucereuses dérouler une litanie monotone et sans fin :

— « ... Oui, oui, oui, le prix des rêves, ah ! ah ! les rêves ont un prix n'est-ce pas? Il est bon de rêver, les rêves font du bien, ils vous libèrent. Et quand on ne les a plus, on en souffre. Oui, oui, oui, le prix des rêves, pas cher, pas cher. Une petite rançon, ce n'est rien, pour retrouver les rêves volés, oui, oui, oui... »

Mais qu'il finisse, qu'il stoppe, ce flot moutonnier de mots qui ne veulent rien dire.

Je me sens comme cloué au sol. Je ne peux parler et je dois écouter le débit monotone de ses paroles...

« ... Oui, oui, oui, il faut payer les rêves... Tous les rêves ne sont pas permis. Quels sont les rêves interdits? Mes rêves, mes rêves ; il ne faut plus rêver de Sylvie, et les rêves reviendront, plus de Sylvie, plus de Sylvie, oui, oui, oui, le prix des rêves, c'est Sylvie, il faut laisser Sylvie, plus de Sylvie, plus de Sylvie... »

Il disparaissait, se désintégrait sous mes yeux, tandis que sa voix mordillait encore mes oreilles.

Tout a disparu.

Je me suis réveillé brusquement, le cœur battant la chamade, la tête lourde et la bouche pâteuse.

J'en suis à me demander si j'ai rêvé. Ou bien deviendrais-je fou? Pourtant, j'ai rêvé de Sylvie avant de voir sa photo dans le journal ; et que signifiaient ces coups de téléphone mystérieux en plein jour ? Pourrait-on, d'un rêve, appeler la réalité au téléphone? Y aurait-il une liaison possible entre le monde normal et la folie des songes? Un détail m'a frappé aujourd'hui : le nom de famille de Sylvie, Dream, qui signifie rêve en anglais, nom de guerre sans doute, mais s'intégrant bizarrement dans un complexe onirique.

Et si le rêve agit sur la réalité, pourquoi le contraire ne se produirait-il pas? Qui m'empêchera de déguiser mes rêves en y pensant avant de m'endormir? Je sais maintenant qui est mon voleur de rêves, je peux le jouer ; je peux me cacher dans un rêve et surprendre le voleur.

Le soir, dans ma chambre, j'ai laissé les rideaux ouverts. Il fait chaud, et je regarde la neige tomber avant de m'endormir, je ne pense qu'à la neige...

... Les souvenirs blancs voltigent et tourbillonnent dans la nuit. La pâleur de la neige éclaire d'une somptuosité rare les décors mourants de pierres et d'arbres qui bâtissent des architectures fantastiques.

Comme un cœur aride, c'est ma plainte dans la plaine bleue qui perce le froid intense.

Chaque trace devient un joyau enchâssé dans la blancheur incrédule. Il n'est plus beau désert qu'un désert blanc.

Violine est une couleur, c'est aussi une musique, qui recouvre la neige au soir, quand la nuit tombe et s'épanche. Il y a des reflets que je voudrais garder dans ma tête, trésors inutiles et personnels.

Les taches noires des animaux sauvages plaquent l'irréel d'une

présence mouvante sur la ligne blanche de l'horizon. Combien la marche est malhabile et longue dans la traîtrise du tapis froid.

Seul, les bras en croix, giflé par un soleil glacé, je suis resté mort durant des heures dans la neige ; mon cœur battait encore, mes yeux restaient ouverts sur l'infini du ciel tranquille.

Et la neige tomba, faisant un linceul grandiose à ma crucifixion imaginaire.

Le froid coupait mes membres, la neige brûlait ma chair, mais mon cœur battait toujours parce qu'il se réchauffait au sourire de Sylvie.

Je me dressai dans la nuit et l'éclat de mes yeux fut une lumière irrésistible. Alors que je marchais, je m'ouvris les veines et je semai des fleurs rouges dans la neige.

Une orchidée grandit, une rose pointa, une ligne de fleurs vibrantes marqua ma trace dans la nuit.

Et comme mon cœur ne cesse de battre, je vais dans la neige, semant des fleurs et des étoiles écarlates que les amoureux viennent cueillir avec de grands sourires heureux.

Mes larmes sont maintenant la neige qui se forme, diamant friable, et roule, et volète, et tressaute dans le vent, autour de mes yeux clairs.

Je dévore tous les poètes qui passent à ma portée et je bois leur sang frais dans les champs d'ombre que je hante. Et la neige accueille ma fièvre sanguine qui bat la mesure de mon cœur sur son éclat inhumain.

Une ombre blanche court parmi les ombres blanches, une tête brune aux longs cheveux ; je suis très loin derrière elle et la course m'épuise. Soudain, je m'empêtre dans une immense et visqueuse toile d'araignée. Plus je m'agite, et plus je suis enlacé. Le monstre, immobile au centre de la toile, darde vers moi ses yeux aux mille facettes. Je suis envahi par une torpeur moite, je lutte avec moins de force. D'entre les lèvres poilues de l'araignée file une toile qui tourbillonne autour de moi. Un de mes bras est immobilisé, mais d'un sursaut unique j'ai pu le libérer et je me débats, j'épuise mes faibles forces contre ces serpentins poisseux qui battent l'air autour de moi, tentacules immondes.

Quand j'ai tourné la tête, Sylvie me regardait de loin et des larmes coulaient le long de ses joues. Dans un effort désespéré, je me suis libéré et je me suis réveillé brutalement.

Il ne neigeait plus et tout était si calme dehors.

J'ai peur de rêver maintenant. Mais demain, il faudra que je ruse et que j'emploie les armes qui m'aideront. Dans les rêves tout est permis. Si j'arrive à conserver le contrôle de mes rêves, peut-être pourrai-je en faire ce que j'en voudrai.

Le cauchemar de la nuit dernière me trouble. Je n'en fais jamais d'habitude. Serait-ce que le voleur de rêves m'impose d'autres rêves qu'il a volés? Si je ne peux lutter contre les cauchemars brillants qu'il m'impose, Sylvie sera perdue.

Dans le journal, on reparle de Sylvie Dream qui n'a toujours pas été retrouvée. Une photo est jointe à l'article : celle du metteur en scène

sous la direction duquel elle tournait un film avant de disparaître ; et je suis stupéfait de reconnaître mon voleur de rêves. L'article est sous-titré : *Salvador attend le retour de Sylvie Dream pour reprendre le tournage des* « Mains Prisonnières », *son nouveau film surréaliste.*

Je suis resté sans mouvement, sur le trottoir des Champs-Elysées, n'en pouvant croire mes yeux. Ainsi le voleur de rêves, Salvador, était le metteur en scène de Sylvie. L'article faisait un bref rappel de l'œuvre cinématographique de Salvador et en soulignait le caractère étrange et morbide.

A ce moment un coup de klaxon bref me fit sursauter. Une Ford Thunderbird toute noire était arrêtée en face de moi et son conducteur me regardait d'un air goguenard. Ce sont les lunettes, cernées d'un trait de lumière, qui m'ont fait le reconnaître. J'ai reculé d'un pas et la voiture est passée tout contre moi, d'un seul jet, au risque de me renverser. Salvador s'est retourné et m'a lancé un sourire sardonique. J'ai cru entendre : « A ce soir... » Pourtant, il ne m'a pas parlé. Je ne sais plus où j'en suis ; je sens ma raison s'évanouir et j'ai peur de devenir fou.

Il faut que j'adopte une ligne de conduite. Je vais me laisser emporter par le rêve, quel qu'il soit, et je garderai ma lucidité. Alors je pourrai délivrer Sylvie.

Cette nuit, je sais que je vais dormir tout de suite. Si je me laisse glisser dans la mer, peut-être surprendrai-je la vigilance de Salvador?...

... Je ne peux pas, je n'en puis plus ; des poulpes et des pieuvres, goules avides, rôdent. Leurs bras tentaculaires battent lentement dans la transparence glauque des eaux mortes.

Oh ! mon cœur est lourd, soudain, des noirs maléfices de l'enfer, et je la vois apparaître, tant désirée et redoutée à la fois, la fumée qui prend toutes les formes et châtoie de toutes les couleurs. Le vert défie un crapaud de Verhaeren qui a des yeux multiples aux facettes moirées où se reflètent mille lueurs pâles. Un caïman referme ses mâchoires nauséabondes sur le bras d'une nymphe et le craquement sec des os s'est mis à résonner dans ma tête comme à l'intérieur d'une cathédrale.

J'ai vu, dira plus tard le pendu, des corneilles qui venaient m'arracher les yeux. Il faisait si noir que je n'ai jamais pu voir si l'on avait gobé les billes d'agate qui éclairaient son visage. Des boules de verre roulent en désordre dans l'abîme insondable où dorment les couleurs de l'arc-en-ciel. Parfois la fumée se disperse et s'effiloche et gonfle des bulles malfaisantes qui crèvent à la surface de l'eau noire.

Une autre couleur s'est jointe à la danse des fous : le bleu métallique est devenu une caraque hideuse, une mégère envoûtante dont le corps est si décharné que les os bringuebalent, bringuebalent, bringuebalent...

Il faut encore du feu pour me soutenir ; le rouge est un visage sordide et grimaçant ; toutes les vaguelettes brûlent, piquent et pénètrent ma peau, jusqu'à la moelle qui bout doucement. Le hurlement que j'ai poussé n'était pas plus irréel que le couteau qu'on m'enfonçait dans

la gorge. Mais j'aimais voir le sang jaillir, par goulées ; chaque gargouillement sinistre était un peu de ma vie qui coulait, qui fuyait sur ma peau blanche, steppe aride hivernale.

Des pustules ont crevé plus tard, parce que la fumée était moins dense, et l'on pouvait voir au travers la danse bizarre des monstres marins sans yeux.

Alors, j'ai écrasé le crapaud à coups de talon ; je me suis roulé dans la bouillie sanguinolente de bave, de sang et d'os broyés, et j'avais si mal que j'ai hurlé, hurlé, pendant des heures, avec les loups du voisinage qui montraient leurs crocs luisants et leur langue rouge à la lune.

Des ongles pointus et brillants griffent ma peau et la détachent par lambeaux. La lave brûlante bouillonne dans mes veines en pulsations lentes et les ruisseaux de feu se bousculent et roulent de mon ventre ouvert. Et le vampire aux yeux mornes, affolé du désir de tuer, avec le goût du sang frais sur mes lèvres, serrait, serrait encore parce qu'il voulait me broyer les os et réduire mon crâne en bouillie.

Je me suis mis alors à courir pour lui échapper, derrière un grand mur, à l'abri du soleil. Au bout du mur, à l'entrée du désert, il y avait un œuf énorme.

Une porte s'est ouverte dans la coquille.

Je pénètre dans l'œuf. Je suis dans une immense chambre. Au milieu, un œuf. Une porte s'ouvre et je me sens poussé vers l'ouverture. Et je vais de chambre en chambre, d'œuf en œuf, comme dans une course dérisoire vers l'origine des choses. Puis soudain, il n'y a plus au milieu de la pièce qu'un téléphone dont l'ébonite brille faiblement.

Je sens que j'étouffe, l'air me manque. Le monde autour de moi voudrait se liquéfier. Mais je refuse car je suis trop près du but. Je m'approche du téléphone comme un automate, mes pieds me semblent de plomb. Je fais un effort immense pour décrocher le combiné et composer le signe de la Vierge sur le cadran. La sonnerie retentit lointaine, monotone et régulière ; personne ne répond. Je ne peux en rester là. Peut-être que si j'arrive à sortir de cette pièce, j'aurai accompli un pas utile. Une lassitude immense m'envahit ; je n'ai même plus la force de tenir le récepteur du téléphone qui me glisse des mains et se perd dans le sol. Je voudrais ne plus rêver. Mais il faut tenir. Je ne veux plus me réveiller avant d'avoir retrouvé Sylvie. Au fond de la pièce, il y a une porte. Je marche jusque-là et je tourne la poignée ; la porte s'ouvre sur un trou noir, l'obscurité m'envahit et je me sens devenir liquide. Mais je résiste et je crie :

— « Sylvie, Salvador, où êtes-vous? »

Salvador m'apparaît, d'abord comme une esquisse, puis d'un trait plus ferme ; ses lunettes sont les premières à prendre forme. Il semble lutter contre mes efforts et soudain je me réveille.

Je me sens fatigué comme si j'avais fourni un effort physique immense.

C'est déjà le matin. Les nuits ne sont plus assez longues. Il faudrait

que je puisse ne me réveiller que lorsque j'aurai vaincu Salvador et délivré Sylvie ; mais les rêves ne se laissent pas dominer si facilement.

Je suis sorti faire une course ce matin-là, l'esprit occupé par le rêve que je venais de faire. J'ai entendu brusquement la plainte déchirante des pneus sur l'asphalte mouillé ; il y eut un grand choc et une douleur affreuse, puis je sombrai dans un trou noir.

. . . .

On le sortit de l'ambulance. L'interne dirigeait la manœuvre.

— « A la radio tout de suite, » dit-il d'un ton bref aux brancardiers.

Le brancard roule à travers les longs corridors de l'hôpital. Jean-Jacques a le teint cireux, il respire avec un râle et délire silencieusement : ses lèvres bougent mais aucun son n'en sort.

Le chariot est poussé dans l'ascenseur qui monte en chuintant jusqu'au cinquième étage ; de là, on l'emmène dans la salle de radiographie.

Tout est rapide et concerté ; les répliques s'échangent à voix basse :

— « Pousse un peu le chariot, là, ça va... »

— « Reculez... »

Le ronronnement sinistre de la machine semble creuser le silence de façon maléfique et la pénombre rougeoyante renforce l'impression de malaise.

— « Envoyez l'épreuve tout de suite en bas ! »

La lumière a été rallumée ; on roule le brancard dehors. Jean-Jacques gémit du fond du corps, les yeux fermés, les narines pincées, pâle, pâle...

— « Mettez-le dans la chambre 10, à côté du bloc opératoire. Si c'est une fracture du crâne, il faudra l'opérer tout de suite. »

Dix mètres plus loin, ils s'arrêtent devant une porte, de l'autre côté du couloir, et rangent le brancard le long du mur pour laisser passer un jeune homme à la mine affectée qui porte des lunettes cerclées d'or et joue d'une canne en marchant.

— « La chambre de Mademoiselle Dream, c'est ici ? » demande-t-il d'une voix onctueuse.

— « Non, la onze, à côté, » répond l'un des infirmiers avec un geste du pouce.

L'homme murmure un vague merci et frappe à la porte qui lui a été indiquée. Il porte sous son bras une orchidée dans une boîte de cellophane entourée d'un ruban. La porte s'ouvre et la tête d'une infirmière apparaît ; elle lui fait signe d'entrer, un doigt sur les lèvres.

L'un des brancardiers dit, avec un mouvement de tête vers le blessé :

— « S'il savait qu'il va coucher à côté de Sylvie Dream... »

— « Qui c'est ça, Sylvie Dream ? » demande l'autre.

— « Comment, tu ne sais pas ? L'actrice qui a eu une crise d'amnésie ; on vient de la retrouver, au bord d'une route, hier soir. Elle était complètement paumée. Ils l'ont soignée, mais il paraît qu'elle est retombée dans le coma... »

Ils sont prêts à installer le blessé dans le lit.

Un interne entre en coup de vent.

— « En chirurgie tout de suite, c'est une fracture du crâne ! »

— « Ah ! ben, on n'a même pas le temps de se retourner, » dit un brancardier.

Une infirmière est entrée derrière l'interne. Elle coupe les cheveux de Jean-Jacques et lui rase la tête avec dextérité.

Puis ils le remmènent, jusqu'au bout du couloir, jusqu'à la salle d'opérations. Les arcs électriques sont aveuglants et tout est blanc, sauf les yeux du chirurgien et de ses aides qui vivent et brillent entre le masque et la calotte. Les instruments font un cliquetis métallique quand on les bouge.

On fait glisser le blessé doucement du chariot sur la table d'opération. Puis l'anesthésiste s'empresse, installe l'inhalateur, branche les circuits et surveille sur les cadrans de son appareil le souffle du blessé qui fait trembler les aiguilles.

Le trépan est mis en route et ronronne.

Alors commencent la douleur et le miracle.

. . . .

J'ai plongé dans le rêve sans transition et je me suis retrouvé dans la chambre du téléphone. Il sonnait, sonnait et frétillait sur place. Il s'est enfui à mon approche, mais j'ai réussi à l'attraper et à décrocher le récepteur.

Alors, tout est devenu tranquille.

— « Allô, » disait une voix d'homme, « qui est à l'appareil? »

— « Jean-Jacques... »

— « Impossible, vous ne devriez pas être là... »

Avec un immense étonnement dans la voix.

— « Qui est à l'appareil? » ai-je demandé.

— « Salvador... Ecoutez. Ne bougez pas, je vais venir vous chercher. Nous avons une petite affaire à régler. »

La communication a été coupée.

J'attends, dans le noir. J'ai l'impression d'être dans un ascenseur qui s'enfonce de plus en plus profondément. Ma tête me fait mal, le sang me bat dans les tempes et, tout autour de moi, une danse de tam-tams se déclenche, un tintamarre de bongos et de tambours qui s'enfle et devient obsédant, ponctuant une cadence immuable que je rythme malgré moi, à travers les fantaisies percussionnelles.

Soudain, je sens que je ne suis plus seul. A quelques pas, une énorme orchidée repose dans un cercueil de verre. La fleur bouge doucement, comme une algue dans l'eau au fil du courant, et ses pétales violets ondulent en se moirant.

Salvador me la montre et dit :

— « Une plante carnassière ; l'un des chefs-d'œuvre de ma collection. »

Il se met à rire et disparaît à ma vue. La fleur s'accroche aux bords du cercueil et rampe vers moi.

Une voix doctorale lance une phrase qui semble venir de partout à la fois :

— « L'orchidée est une fleur mangeuse de chair. Les orchidées sont féroces... »

Et toujours ce rire de Salvador résonne dans ma tête et me donne envie de hurler.

J'ai couru, pantelant, épouvanté, vers la mer que je voyais rouler au loin.

Mais au seuil de la plage, un secret instinct m'avertit. J'étais déjà loin de l'orchidée infâme qui rampait à quelques pas de son cercueil. Je reconnaissais la plage déserte, comme si je l'avais déjà vue auparavant, dans un autre rêve. Et je savais qu'elle était maléfique.

Je me retourne, et l'orchidée palpite à quelques pas. Alors je crie, je hurle ma peur et je me jette sur le sable.

— « Sables mouvants, » crient les mouettes qui se croisent au-dessus de ma tête.

« Sables mouvants, sables mouvants... »

Je ne peux plus lever mes pieds, je sens que le sable m'aspire. Mais je viens de voir Sylvie qui marchait sur la mer et l'orchidée s'est arrêtée.

Soudain le soleil est apparu, perçant mes yeux, à travers les paupières, de lancettes lumineuses. Si j'ouvre les yeux, je serai ébloui. J'ai senti sous mes mains la pierre dure. Je m'agrippe et je me débats pour m'arracher à l'étreinte glauque des sables. Enfin je gravis les marches du pont brisé qui ne mène nulle part et se perd dans le ciel, au bout de la plage, vers la mer.

Salvador m'attend, souriant, les lunettes plus brillantes : on dirait qu'elles sont parcourues par un courant lumineux et elles changent de forme, s'effilant par les bouts, s'amincissant, puis redevenant normales.

— « Vous ne devriez pas être là, » dit Salvador, « je ne comprends pas. Je vous dois une récompense pour votre persévérance. Vous allez tout apprendre. »

Un jeune homme appuyé sur sa canne qui ferait de la conversation, au bord de l'abîme.

Je crois que j'ai murmuré :

— « Je ne comprends pas... »

— « Mais bien sûr, c'est tout naturel... Je suis Salvador, le voleur de rêves. Dans la vie réelle, je tournais un film surréaliste et je manquais d'éléments ; alors... »

Une douleur me perce le crâne. Je voudrais hurler ; c'est comme une vrille qu'on m'enfoncerait dans la tête. Je me suis pris les tempes à deux mains. Un puzzle bariolé se décompose et se recompose instantanément dans mon cerveau, un jeu de couleurs vives qui passent, étoiles filantes et colorées, dans un monde mort.

— « Suivez-moi, » dit Salvador. « Je vous montrerai d'abord mes cauchemars manuels. »

La douleur s'est calmée.

Par un long tunnel noir, nous cheminons. Brusquement, nous sommes dans une salle immense, une nef de cathédrale dont le plafond se perd dans la brume. Une rumeur assourdie bouscule ses échos lourds le long des parois lisses et translucides.

— « Venez, » dit Salvador.

Et tout en m'entraînant, il explique :

— « Je suis un grand chasseur de mains, et je vais vous montrer les plus belles pièces de ma collection... »

De place en place, des cloches de verre étaient descendues dans l'espace, à quelques pas du sol, emprisonnant chacune une paire de mains sectionnées au poignet et parfois encore dégouttantes de sang, mais vivantes et frémissantes. Des mains qui prenaient toutes les positions...

— « Des mains jointes, » montra Salvador, « celles de saint Donatien, telles qu'elles étaient lorsqu'il fut martyrisé... Les mains d'Harpagon, décharnées, crochues, refermées sur une pièce d'or... Et tenez, celles-ci, qui me haïssent, celles d'un étrangleur qui mourut sur l'échafaud... »

Salvador eut un rire dément.

Les mains rampaient autour de la vitre, suivant les mouvements de Salvador. On pouvait sentir des ondes de haine se propager...

La visite continue. Il me montre des milliers de mains qui jouent sur des pianos invisibles, touchent une guitare, palpitent comme des algues, se dressent, rigides et menaçantes, le poing fermé, caressent d'imaginaires trésors, câlinent des joues absentes...

— « Et Sylvie, » dit Salvador, « c'est mon plus beau trésor. »

A son claquement de doigts elle est apparue, flanquée de l'énorme, hideuse et repoussante araignée noire. Sylvie me semble plus belle encore.

— « La qualité de ses rêves, » explique Salvador, « est merveilleuse. C'est pour cela que je ne peux vous permettre d'intervenir. Vous êtes un élément de trouble. »

Un joli mouvement de canne ponctue la phrase.

« Vous détruisez la pureté des cauchemars de Sylvie ; c'est la raison pour laquelle je dois vous écarter. »

— « Et si je refuse? »

Salvador me lance un mauvais sourire.

— « Vous aussi, vous deviendrez mon prisonnier ; je vous ferai partager la cellule de l'étrangleur. Il emprisonnera votre gorge de ses mains puissantes et vous étoufferez, sans jamais perdre votre lucidité... »

— « Mais tout ceci n'est qu'un rêve. Je peux secouer le rêve... »

— « Croyez-vous?... »

La douleur éclate dans ma tête. Une polyphonie lancinante emplit mon cerveau. Je voudrais hurler mais aucun son ne sort de mes lèvres. Sylvie me contemple, horrifiée. Je lutte pour elle.

— « Sylvie ! » ai-je crié.

Elle s'élance vers moi, les bras tendus, malgré un sursaut de l'arai-

gnée. Je prends sa main en un geste lourd... et le miracle s'accomplit. Par la grâce de son sourire, ma douleur disparaît.

— « Non, Salvador ! »

D'un mouvement brusque, je m'empare de la canne du voleur et me précipite vers les cloches de verre, entraînant la jeune femme.

D'un coup sec, j'ai brisé la cloche de verre la plus proche, celle qui emprisonnait les mains de l'étrangleur.

— « Tue, tue ! » hurle Sylvie.

Les mains flottent un instant, indécises.

Je pointe la canne vers Salvador.

— « Tue, tue ! »

Les mains glissent d'un mouvement mortel vers la gorge du voleur de rêves qui reste pétrifié sur place.

— « Venez, Sylvie... »

Je l'entraîne et nous fuyons. Au passage, je brise les cloches de verre et les mains se précipitent à la curée.

Nous courons, en bonds énormes, vers l'une des fenêtres en ogive. Je brise la vitre. L'air frais nous frappe au visage. Derrière, j'entends les hurlements de Salvador.

Déjà, je me suis glissé dehors. Sylvie s'est accrochée à mon cou et je commence la descente à flanc de mur, vers la rue noire.

Mais l'araignée a tendu sa toile entre les maisons, une immense toile visqueuse qui retarde notre marche.

Sylvie a poussé un grand cri sur ma nuque, et je n'ai eu que le temps de me retourner pour enfoncer la canne du voleur dans l'un des yeux rouges du monstre qui lançait une patte velue vers nous. La bête hurle de façon déchirante et je me sens tomber, tomber, tomber, tandis que Sylvie se serre contre moi.

. . . .

— « *Sa température redevient normale,* » *dit l'infirmière.*

Dans la petite pièce claire, le soleil entre à flots.

Jean-Jacques repose, le visage plus blanc que les draps de son lit et que les pansements qui lui entourent la tête.

— « *Il s'en sortira,* » *dit l'interne.* « *Il a de la veine d'avoir été opéré par le grand patron. C'est une chance qu'il ait été là quand on l'a amené.* »

Ils sont sortis dans le couloir.

— « *Et la pin-up ?* » *demande l'interne en montrant la porte de la chambre onze.*

— « *Elle est sortie hier,* » *répond l'infirmière.*

— « *C'est bizarre,* » *reprend-elle après un silence,* « *cette histoire de crime...* »

— « *Quoi donc ?* » *interroge l'interne.*

— « *Mais oui, vous savez bien, son impresario, Salvador, qu'on a trouvé chez lui assassiné, étranglé ; et tout était fermé de l'intérieur...* »

— « *Bah !* » *commente l'autre,* « *tout cela, c'est des histoires ; ils ont dû mal regarder. Un jour on trouvera l'assassin.* »

. . . .

Depuis que je suis sorti de l'hôpital, je ne rêve plus, mais je ne me sens jamais à mon aise. Il paraît que l'on a retrouvé l'actrice, Sylvie Dream. Mais je ne sais ce que je dois faire. Puis-je me présenter à elle comme l'homme de ses rêves?...

J'ai développé une curieuse phobie des téléphones. Leur sonnerie me rend malade. Mais peut-être que si j'appelais cette femme au téléphone?... J'ai trouvé son numéro dans l'annuaire. Je n'ai plus qu'à composer sur l'écran un petit symbole... Comprendra-t-elle? Et pourrais-je supporter que le téléphone sonnât sans qu'elle me répondît? Ou qu'une voix étrangère me demandât : « De la part de qui?... »

Je regarde le téléphone. Le soir tombe, le mystère tisse une toile sombre. Et, brusquement, il sonne, il grelotte joyeusement, le miracle s'est accompli... Qui saura la force des rêves sur la réalité?

Ma main s'approche en tremblant, je décroche le récepteur et le porte à mon oreille, un peu brusquement.

Mon geste m'a réveillé. Je m'étais endormi dans le fauteuil, devant le téléphone.

Ai-je rêvé? Est-ce que ce n'est pas comme un écho de sonnerie qui traînerait dans la pièce? Le saurai-je jamais?

Les coïncidences ne relèvent pas seulement du domaine de la fiction. Un sort bizarre a voulu que nous recevions, à quelques semaines *d'intervalle, de deux jeunes auteurs français* du même âge (*tous deux* grands voyageurs *et tous deux* débutants), *deux histoires portant* le même titre... *celui-ci étant* « Le voleur de rêves » ! *Ce sont là des choses qui ne s'inventent pas.*

Comme en outre l'une et l'autre de ces histoires nous plaisaient, et que malgré la similitude de titres leurs trames respectives se ressemblaient aussi peu que possible, il ne nous restait plus qu'à les publier réunies. Vous venez de lire la première, celle de Jean-Jacques Olivier. La seconde vient à la suite.



Le voleur de rêves

par PIERRE LAUER

Au moment où nous publions le récit que vous avez lu précédemment, Jean-Jacques Olivier revient d'un voyage en Inde dont il nous dit avoir rapporté une moisson d'impressions. Nous signalions qu'il n'était pas seul à être un « voyageur » : vous en jugerez par la notice biographique suivante, faite sur notre demande par Pierre Lauer, l'auteur de l'autre « Voleur de rêves ».

« *Dès ma plus petite enfance, j'éprouvais une aversion marquée pour le normal et pour la réalité. Ce en quoi je ne m'estime pas être original. Car, à mon avis, il y a bien peu de gens qui se sentent à l'aise ou attirés par les contraintes de la norme du réel. J'ose tout au moins l'espérer... Je suis né en 1931 en Orient, où j'ai passé mon enfance et mon adolescence à trente-cinq kilomètres du Caire, à la limite du désert de Libye et de la vallée du Nil. Le désert est vraisemblablement un des lieux les mieux appropriés au développement imaginatif d'un rêveur. Lorsque j'atteignis l'âge où il est bienséant d'avoir au moins une idée presque précise de ses aspirations, d'une ligne de vie à suivre, je fus incapable de me décider. Ne pouvant choisir, je m'en allai donc à la recherche de n'importe quoi et même de rien du tout, traînant mes bottes autour de la planète. Ne suivant aucune direction précise, ma promenade sans boussole me conduisit d'abord au Maroc. J'y passai quelque temps dans le Sud, à acheter des poteries et autres objets typiques, que je rapportais à Casablanca, où je les vendais à des exportateurs. Puis je quittai le Maroc pour Aden, où je m'adonnai, entre autres choses, à la pêche au trocas et à la chasse au requin. D'Aden je passai sur l'autre rive du golfe : Djibouti. Délaissant la mer pour le désert des Somalis, je traçai des pistes, destinées peut-être un jour à devenir des routes. Faiseur de pistes un jour, marchand de montres au kilo le lendemain, je parcourus ainsi l'Ethiopie, l'Erythrée, les Somalis britanniques et italiennes et passai quelque temps en compagnie de chasseurs ou autres promeneurs au Kenya. Durant ces voyages en spirale à travers l'Afrique, je ressentis le besoin de noter mes observations et impressions sous forme de poèmes en vers libres ou plus simplement en prose. Je collectionnai ainsi quelques histoires et faits divers qui me firent éprouver un jour le besoin et la manie d'écrire. Ce que je recherche dans le fantastique est une atmosphère d'inexplicable et d'irréel. Un domaine d'incohérence et de fictif, au sein duquel le plausible aurait une petite place, suffisamment explicable pour provoquer chez moi du désarroi — cette sorte de désarroi qu'on peut parfois trouver après avoir lu une légende racontée à partir d'une origine vérifiable comme appartenant au réel. Il me semble toutefois*

que ce côté vrai de l'histoire doit être perpétuellement estompé derrière un écran d'irréel fantastique. »

Comme on peut s'en rendre compte à la lecture des quelques renseignements ci-dessus, Pierre Lauer n'est pas exactement un garçon « comme tout le monde ». Ce qu'il écrit n'est pas non plus « comme tout le reste ». La fantaisie poétique que vous allez lire peut faire penser un peu au Saint-Exupéry du « Petit prince », *au Guy de Pourtalès des* « Contes du milieu du monde » ; *mais il n'y a là qu'une parenté d'esprit superficielle. Remarquablement personnelle de ton, cette histoire est aussi, surtout pour un auteur débutant, remarquablement écrite. Après Julia Verlanger* (« Les bulles », *n°* 35) *et Jean-Jacques Olivier, Pierre Lauer est une découverte dont nous nous félicitons.*



Soit dit en passant.

On m'a conté un soir, sur le bord d'un rivage, quelque part, très loin par là-bas, l'histoire d'un voleur de rêves.

Je dois vous dire tout d'abord que cette histoire m'a été rapportée, non pas par un homme mais par une étoile.

Voilà sans doute pourquoi il me plaît d'y croire. Car, à mon humble avis, une seule étoile est beaucoup plus digne de confiance que tous les hommes qui peuplent la terre.

Je me suis laissé dire que les hommes mentent avec une aisance stupéfiante et que, par surcroît, ils sont dotés d'une incrédulité presque maladive, particulièrement quand on leur parle de rêve.

C'est pourquoi l'Etoile m'a conseillé d'en parler seulement à ceux qui n'ont pas la malchance d'être homme ou même l'envie regrettable de le devenir.

Aussi mon histoire aura pour seuls auditeurs ceux qui savent que les rêves sont toujours très sérieux et importants, beaucoup plus dignes d'intérêt que la soi-disant réalité de certains.

J'ajouterai enfin, et ceci pour moi-même, que dans ces conditions j'aurai sans doute comme uniques auditeurs : une quelconque étoile et moi-même.

I

Il y a suspendu quelque part, je ne sais où dans le monde, une planète couleur d'émeraude, pas plus grande que ça, qui est habitée par des gens un peu comme nous.

A ce qu'il paraît cette planète ne tourne pas. Ni autour d'une autre planète ni autour d'elle-même. Ni dans un sens ni dans un autre. Ce qui

est assurément une grande supériorité sur les autres planètes que les savants barbus et chauves soutiennent être continuellement virevoltantes.

Cette planète ne tournant pas, personne n'a pu y inventer les années et les heures. Personne ne s'intéresse aux calendriers ou aux pendules, parce que personne n'a inventé le temps.

Vous comprendrez certainement qu'une planète où il n'y a pas de temps à perdre ou à gagner est une planète vraiment fort bien réussie. Pas plus que de temps il n'est de saison : les arbres, les fleurs et les herbes ne meurent jamais. Il y a tout ensemble un peu de neige par-ci par-là et un petit peu de soleil qui chauffe le sable au milieu de la neige, ce qui permet de faire tout à la fois des bonshommes de neige et des châteaux de sable.

Il ne pleut que très rarement, seulement quand cela plaît aux escargots. Mais il ne pleut pas partout parce qu'il n'y a que trois nuages : un gris, un rose et un blanc. Trois nuages qui ne bougent jamais afin de ne pas gêner l'Arc-en-Ciel, le plus vieux du monde, pour lequel les habitants ont beaucoup de respect.

Il y a aussi de temps à autre un jour et une nuit, pour permettre au Rayon de Soleil et au Croissant de Lune qui s'occupent de cette planète de se reposer un peu.

Il n'y a pas de ville : quelques maisons assises un peu partout, au milieu des fleurs, sur le bord d'un ruisseau, au sommet d'une montagne, parfois aussi dans les arbres. Il n'y a pas de ville parce qu'il n'y a pas de magasin : personne n'ayant eu la mauvaise idée d'inventer l'argent. C'est pourquoi tout le monde est très heureux. Il ne se trouve ni pauvre ni riche, sauf un milliardaire au Musée Royal. Il est parvenu sur la planète par erreur, en croyant atterrir — si l'on peut dire — dans la Lune. Les gens vont le voir le dimanche quand il y en a un et s'ils n'ont rien de mieux à faire. Le milliardaire est dans une cage bourrée de billets de banque, dont il fait des petits bateaux sur lesquels il souffle pour les regarder naviguer dans une grande bassine d'eau.

Face au millliardaire se trouve un pauvre, venu là on ne sait comment, à force d'errer sans doute. Le pauvre n'a rien, à part quelques puces et l'envie continuelle de faire voguer les petits bateaux en billets de banque.

En dehors de ces deux-là, les habitants de la planète donnent n'importe quoi à n'importe qui sans qu'on le leur demande.

Tous les animaux imaginables, depuis les éléphants blancs jusqu'aux abeilles qui ne piquent jamais, vivent sur cette planète. Si, par hasard, il y a une décision à prendre, tous ces animaux ont voix au chapitre, sauf les mouches et les moustiques qui, avec les rats, sont un agrément exclusivement réservé à la Terre.

Les plantes aussi ont voix au chapitre, excepté les orties, bien entendu. Enfin, il y a tout ce qu'il faudrait et rien de ce qu'il ne faudrait pas.

Il y a bien aussi un roi régnant sur la planète, mais il n'est pas

gênant : son règne consiste à ne jamais commander. Tout le monde fait comme bon lui semble.

Il apparaît donc que cette planète est très peu ordinaire et de qualité très supérieure aux autres. Il faut dire qu'elle est la première qui ait été créée. A l'époque il n'existait ni Dieu, ni Diable, ni Expérience. Plus tard quand la Terre fut créée, elle le fut avec Dieu, Diable et Expérience (1) : c'est pourquoi elle tourne si mal.

La planète dont je vous parle fut seulement suspendue dans le ciel au moyen d'un vieux bout de ficelle et d'un nœud assez mal fait. J'entends d'ici (2) les rires étouffés des hommes sensés. Je vois se dessiner aux coins de leurs lèvres, ces pessimistes ! un sourire sceptique pour me dire tous ensemble en branlant du chef d'un geste protecteur et assez agaçant :

— « Voyons, jeune ami, permettez-nous de vous rappeler qu'ici-bas rien n'est parfait et qu'il vaut mieux se munir d'expérience que de vieille ficelle. »

Je ne suis pas de leur avis, cette règle étant valable ici-bas, mais nullement dans ma planète. Aussi je me contenterai de leur répondre, afin de clore cette discussion fastidieuse autant que stupide :

— « Sachez, Messieurs Untels, que ma planète est une étoile et, comme chacun sait ou devrait le savoir, une étoile ne se trouve pas du tout ici-bas, mais très haut placée au-dessus de vos crânes clairsemés et incrédules. Ce qui suffit à changer toutes les règles, peu importe lesquelles d'ailleurs. »

Je répéterai, à qui veut l'entendre ou non, que cette planète ne comportait ni mouches, ni moustiques, ni rats, ni Dieu, ni Diable, ni Expérience et encore moins d'hommes sensés. Ce qui est amplement suffisant pour justifier sa perfection.

II

Je dois tout de même avouer qu'il s'en fallut de peu que cette perfection ne fût compromise à tout jamais. Et, pourtant, rassurez-vous, il n'en fut rien.

La principale occupation des habitants de ma planète était de rêver. En effet, chacun avait son rêve qu'il poursuivait quand bon lui semblait, et qu'il laissait en toute liberté quand il le jugeait opportun.

Tout le monde, y compris le Roi et sa fille, était muni de quelques bons rêves, auxquels chacun prêtait autant d'importance, d'attention et de vénération qu'au vieil Arc-en-Ciel et aux trois nuages immobiles.

Les rêves étaient à ce point importants, que quiconque désirait faire

(1) Dieu, Diable, Expérience : maladies très dangereuses, pour le moins mortelles, qu'il vaut mieux éviter de contracter. Les gens qui en sont atteints deviennent très malheureux, ont beaucoup d'ennuis, et ceux qui les approchent de trop près aussi. (Note de l'Etoile.)

(2) Pour relater les faits qui vont suivre, je m'étais assis sur une pierre au milieu d'un désert, assez quelconque d'ailleurs en ce qui concernait la qualité de son ombre, mais très au point pour ce qui était de l'ardeur de son soleil et la rareté des voisins. (Note de l'auteur.)

partie de la population de la planète se devait de jurer, sur cinq pétales de rose jaune, qu'il s'engageait à respecter le rêve d'autrui comme le sien propre. Et que si le postulant enfreignait cette unique règle, il acceptait comme juste et de tout cœur d'être précipité cul par-dessus tête sur la Terre (1).

Or, il advint qu'une fois, le Croissant de Lune alla se coucher, las d'attendre le Rayon de Soleil qui éprouvait toujours quelque difficulté à se lever matin. Et avant que le Rayon de Soleil eût fini de bâiller et de s'étirer, un petit garçon ni blond, ni brun, ni roux, ni châtain, naquit sans aucun bruit derrière un cactus. Ce jour-là, tout le monde fut rempli de joie. Depuis le Cactus, le père et la mère, le Roi et sa fille jusqu'au vieil Arc-enCiel, tout le monde souhaitait un tas de bonnes choses au petit garçon sans cheveux, et parmi ces bonnes choses, surtout beaucoup de rêves. Les trois nuages étaient si contents qu'ils se mirent à pleuvoir de joie. Oh ! juste un tout petit peu, quoique suffisamment pour enrhumer un escargot.

Cet Escargot détestait la camomille et les cataplasmes, c'est de là que vint tout le malheur.

L'Escargot n'avait pas bon caractère et passait la plus grande partie de sa vie au fond de sa coquille, à baver des menaces à l'adresse de tout-venant. Le monde entier le craignait sans trop vouloir se l'avouer à haute voix. On disait même qu'il était un peu sorcier. Cet Escargot, qui était le plus lent de tous les escargots créés jusqu'à ce jour, mit un temps infini à guérir son rhume. Il faisait exprès d'oublier de boire sa camomille et omettait régulièrement de s'appliquer ses cataplasmes. Si parfois il s'y décidait, c'était pour recracher la moitié de la tasse ou laisser sur le sol le cataplasme alors inutilisable. Durant toute sa maladie il voua une haine terrible au petit garçon et jura même de se venger.

Un soir avant que le Croissant de Lune se fût levé, et il était lui aussi toujours un peu en retard, l'Escargot se mit en voyage pour là où dormait le petit garçon.

III

L'Escargot voyagea très longtemps, sans dire bonjour ni répondre au salut de qui que ce fût. Il croisa en chemin des limaces et se fit même dépasser par la plupart d'entre elles. Il ne prêtait attention à personne, sauf, évidemment, lorsqu'il longeait un océan et qu'il y rencontrait des crabes.

Les crabes, quelle que soit leur couleur, sont terriblement curieux et fort bavards. Ils veulent tout savoir. De plus, ils sont excessivement bien élevés, susceptibles et méfiants. Personne ne raconte d'histoires aux crabes, même si l'on est un escargot sorcier. On risquerait de les fâcher. Et un crabe vexé ou berné est ce qu'il y a de plus dangereux sur une planète. L'Escargot pouvait sans danger ne pas répondre ou raconter

(1) Il était stipulé que si quelqu'un ne respectait pas son rêve, cela le regardait. Mais qu'en tous les cas il devait respecter le rêve d'autrui, comme ce dernier l'entendait.

des mensonges aux libellules qui le survolaient, aux hannetons qui apprenaient à voler, aux coccinelles qui se balançaient au faîte d'une pâquerette, mais il était obligé de répondre aux crabes et de leur répondre la vérité.

— « Bonjour, Monsieur l'Escargot ! » cria un crabe vert vautré dans l'écume.

— « Bonjour, Monsieur le Crabe Vert ! Comment allez-vous? » répondit l'Escargot en ralentissant. (Autant dire qu'il s'arrêta.)

Généralement un crabe ne juge pas utile, contrairement aux hommes, de donner des précisions sur sa santé et se presse de poser quelques questions qui ne le regardent en rien.

— « D'où venez-vous et où allez-vous à cette allure de limace rouge? » continua le Crabe sans vergogne avec un sourire en coin.

Il n'est pas de pire insulte pour un escargot, même très lent, que de se faire traiter de limace rouge. Mais quand l'insulte vient d'un crabe, on est obligé de rire et de considérer l'injure comme une excellente plaisanterie.

Aussi après avoir ri à s'en craqueler la coquille l'Escargot répondit :

— « Je viens de là-bas où il y a la seule ornière habitable dans le Nord. »

— « Ah ! Ah ! Je vois ! » dit le Crabe Vert en tripotant un grain de sable avec ses terribles pinces. « Et où allez-vous donc? »

— « Oh ! par là-bas au Sud, » répondit évasivement l'Escargot, espérant que cette réponse serait satisfaisante.

Mais le Crabe ne fut pas du tout satisfait. Celui-ci en particulier avait la manie de la précision. Il connaissait, à un grain près, le nombre de grains de sable qui recouvraient sa plage et il pouvait calculer de tête et à vue, la quantité de gouttes d'écume qui frangeaient n'importe quelle vague venant lécher la grève. Si bien que l'Escargot n'avait pas la moindre chance de s'en tirer à si bon compte.

— « Allons, ne me racontez pas de balivernes, l'Escargot, vous n'allez pas vers le Sud, mais bien plutôt vers l'Ouest. »

— « Oh ! Je me trompais, veuillez excuser ma très faible connaissance des points cardinaux, Monsieur le Crabe Vert, » dit l'Escargot d'une voix tremblante en rougissant comme une limace.

— « Stupide et menteur par-dessus le marché... » grommela le Crabe.

Et il cracha quelques bulles d'air avec mépris.

— « Qu'est-ce que vous allez faire à l'Ouest? »

— « Je vais rendre visite au Cactus sous lequel est né le petit garçon, » expliqua l'Escargot ses cornes claquant de peur.

— « Louable intention, » pérora le Crabe Vert et il fixa sévèrement l'Escargot de son œil unique. (Le Crabe était borgne.) « Bon voyage, l'Escargot ! »

— « Merci et au revoir, Monsieur le Crabe Vert ! » s'empressa de bredouiller l'Escargot qui, très lentement, se remit en route.

Le Crabe borgne le suivit de son demi-regard, en faisant d'un air pensif d'autres bulles. Ce crabe vert et borgne était un vieux colonel en retraite, à la carapace constellée de cicatrices et de décorations. Il était très considéré, ayant pris part à de nombreuses campagnes, sur toutes les plages et au fond de toutes les mers. Ses campagnes, il faut bien le dire, se comptaient surtout par un nombre impressionnant de défaites glorieuses et par une seule victoire remportée d'une façon très hasardeuse. Lors de cette seule victoire, il avait été lui le Colonel Borgne, à la tête de trois mille huit cent onze crabes verts contre trois crabes bleus, qu'ils attaquèrent par surprise pendant une partie de la pêche à la ligne. Les Verts avaient bien failli perdre, car deux Bleus en bas âge survenus à l'improviste, leur avaient étripé sept cent quinze des leurs, histoire de se faire les pinces.

Dès lors le Colonel Borgne devint un héros qui pouvait se payer le luxe de toutes les défaites possibles. Tout étant permis aux héros. Le Crabe-Vert-Colonel-Borgne avait coutume de lancer à la cantonade :

« Dans la guerre il n'est pas question de gagner ou de perdre, il est surtout question de se battre ! »

Il avait ramené de ses campagnes beaucoup de souvenirs, un nombre impressionnant de rêves étrangers et lointains dont il faisait collection. Par contre, il avait perdu au cours de ses diverses pérégrinations guerrières, un œil qu'il remplaçait par un bandeau noir, deux pattes gauches et une patte et demie droite, ce qui lui donnait une manière de boitillement fort digne et distinguée. Une de ses pinces, je ne sais plus laquelle, le faisait souffrir de rhumatismes quand il restait trop longtemps dans l'eau.

Hormis ces quelques accidents qu'il se plaisait à appeler « la rançon de ma gloire », le CRABE-VERT-COLONEL-BORGNE-EN-RETRAITE, tel était le titre qu'on pouvait lire sur sa carte de visite, se portait à merveille. Il n'était pas le moins du monde gâteux, en remontrait en bon nombre de choses à la plupart des jeunes crabes vaniteux, prétentieux et avides de gloire, qui se pavanaient les pinces brillantes au soleil sur la plage.

IV

L'Escargot arriva un soir en vue du Cactus. Celui-ci était planté presque en haut d'une montagne de taille moyenne, au bord d'un petit lac vert émeraude dans lequel nageaient quatre poissons rouges, un cygne noir et deux canards de Barbarie.

Pour atteindre le Cactus, il lui fallut grimper pendant trois jours et sept nuits. (A cette époque le Rayon de Soleil était en vacances.) Lorsque l'Escargot parvint enfin au pied du Cactus il le salua en ces termes :

— « Mes respects, Monsieur le Cactus aux innombrables piquants. Comment vous portez-vous? »

Les cactus, en général, et celui-ci en particulier, aiment énormément

qu'on se préoccupe de leur état de santé. Aussi fut-il bien impressionné par cette entrée en matière. Il se redressa, faisant toutefois attention de ne pas se blesser avec ses propres piquants et répondit fort poliment à l'Escargot :

— « Je vais très bien, cher Escargot. Oh ! évidemment, vous dirais-je que cette minuscule raquette de sagesse qui me pousse sur le dessus me fait bien un peu souffrir. Mais que voulez-vous à mon âge... »

L'Escargot abonda dans son sens, le plaignit juste ce qu'il fallait, puis lui dit sur un ton assez distrait :

— « Oui, je passais dans les environs pour un voyage d'affaires, aussi suis-je venu vous saluer... A propos, j'ai entendu dire que vous aviez eu la chance d'être promu à la garde d'un petit garçon. Je vous en félicite. Me permettrai-je d'ajouter que je ne vois personne plus digne de confiance pour occuper un tel poste. »

Le Cactus se redressa un peu plus, juste ce qu'il fallait pour qu'il se piquât très légèrement dans le dos. Il étouffa un gros mot, toussa un peu et sourit à l'Escargot :

— « Je vous remercie. Mais vous aimeriez sans doute le voir cet enfant. Contournez-moi donc sur la gauche, sans faire trop de bruit, je vous en prie, et vous le verrez tout à votre aise. »

L'Escargot qui n'en escomptait pas tant se confondit en remerciements, assurant que c'était trop de bonté de la part d'un si honorable Cactus, qu'il n'oserait jamais, mais qu'il serait toutefois très heureux de pouvoir souhaiter quelques bons vœux à l'enfant, et qu'il se voyait ravi d'accepter une telle invitation.

Tout en parlant, l'Escargot se dirigea vers le petit garçon endormi paisiblement sur des feuilles de nénuphars, au bord du lac. Il contempla un moment le nouveau-né, puis se retourna pour voir si le Cactus ne le surveillait pas. Ce dernier, trop occupé à savourer les compliments qu'il venait de recevoir, ne s'occupait de rien d'autre que de lui-même. Alors, l'Escargot jugea que c'était le moment d'agir et, tirant de sa coquille une aile de libellule humectée de bave de crapaud, il grimpa le plus vite qu'il put sur le front du petit garçon endormi : une fois bien installé, il guetta ses rêves tenant fortement l'aile de libellule entre ses deux cornes.

Chaque fois que venait à passer un rêve, il mettait devant son aile de libellule, contre laquelle le rêve se trouvait collé et capturé comme un papillon. Lorsqu'il fut certain d'avoir ainsi attrapé tous les rêves de l'enfant (il n'y en avait que trois grands et un petit), l'Escargot plongea son aile de libellule dans le lac où les quatre rêves se noyèrent sans bruit et furent avalés par les quatre poissons rouges qui ne le firent pas exprès. Personne ne vit rien. Pas plus le Cactus que le cygne noir qui profitait d'un rayon du Croissant de Lune pour lisser ses plumes et se mirer dans l'eau. Pas plus que le cygne noir, les canards de Barbarie ne s'étaient aperçus de quoi que ce fût : ils discutaient sur l'autre rive du lac.

Alors, l'Escargot, satisfait, s'en retourna à son ornière, là-bas dans le

Nord, saluant au passage le Cactus, les hannetons, les coccinelles, les fourmis, les libellules et, à plus forte raison, les crabes sans en omettre un seul.

V

Ce que, sur Terre, nous appelons des années, passèrent. Le petit garçon grandit et devint un garçon ni grand ni petit, mais triste. Il ne parlait presque jamais, riait encore moins. Pourtant, il était aimé de tous, tant son cœur était bon et désintéressé. Il aurait donné tout ce qu'il possédait à qui en aurait eu besoin, mais il ne possédait rien.

Il avait pour habitude de se tenir debout sans bouger, contre le tronc rouge d'un pin, d'où il regardait le vieil Arc-en-Ciel. Parfois, le Rayon de Soleil, qui était son meilleur ami, venait sécher une larme qui tremblait au bord de ses cils. Mais le Rayon de Soleil comme les autres ignorait la cause de la tristesse du garçon : le jeune homme n'avait pas de rêves.

Il aurait tant voulu avoir des rêves comme tout le monde. N'aurait-ce été qu'un tout petit bout de rêve, pour lui tout seul, qu'il regarderait passer des milliers de fois. Mais il n'en possédait aucun, pas même le plus minuscule des plus petits rêves. Pourtant, ce n'était pas faute d'en avoir cherché ! Car il avait soulevé les rochers des montagnes, creusé toutes les dunes des plages et des déserts, fouillé tous les buissons des forêts, plongé sous tous les arbres de coraux roses et blancs de l'océan. Mais en vain. Pas la moindre trace d'un rêve, aussi petit, aussi usé, aussi dédaigné fût-il.

Il avait bien pensé en emprunter de temps en temps, mais il n'osait pas demander. Les habitants de la planète n'auraient jamais pu croire, ni même imaginer, qu'un des leurs puisse être démuni de rêves à ce point.

Un jour donc que le garçon était plus triste que jamais, il décida qu'il lui fallait un rêve à tout prix, quitte à le voler. Il laissa là le Cactus, le lac vert émeraude, les quatre poissons rouges, le cygne noir, les deux canards de Barbarie, et s'en fut les mains dans les poches à la recherche d'un rêve à voler.

Du jour où le garçon partit, il ne s'arrêta jamais de marcher, par-delà les montagnes neigeuses, les prairies vertes et jaunes, les forêts sombres et mystérieuses, les mers bleues, les déserts immenses et brûlants dans leur silence, volant un rêve par-ci par-là.

C'est une chose très difficile que de voler un rêve. Il faut vraiment en avoir un terrible besoin pour se livrer à une opération aussi dangereuse.

Le garçon faisait très attention. Et, à force de pratique, il devint expert en la matière. Il attrapait les rêves avec ses deux mains nues, comme certains font pour capturer les truites sous les pierres, dans les rivières des Cévennes.

Si d'aventure il rencontrait un vagabond dormant dans une flaque d'eau, il s'approchait tout doucement par-derrière, épiait le rêve et très

vite s'en saisissait de la main. Alors, serrant très fort le rêve volé, il le mettait sous sa chemise et s'enfuyait.

Si par hasard il apercevait une jeune fille assise au milieu des coquelicots, gardant quelques moutons invisibles, il lui souriait, et l'instant de ce sourire lui suffisait à ravir le rêve de la jeune fille.

Lorsque l'infortune le poussait vers un pays dévasté par une quelconque guerre, il se mêlait aux détrousseurs de cadavres et aux corbeaux, afin de trouver un soldat pas encore mort. Quand il découvrait un agonisant, il lui versait un peu d'eau sur les lèvres et avant que le rêve du soldat s'échappât d'une blessure, il l'enfermait au creux de ses mains.

Parfois aussi il volait les rêves des marins qui, assis sur un rivage, songent à la mer, ainsi que ceux des matelots qui, à la proue de leur navire, songent au rivage.

Mais il ne dérobait jamais de rêves d'enfant.

Quand il avait volé un rêve, il s'enfuyait dans un coin tranquille où il pouvait en toute quiétude le regarder et l'écouter. Mais très vite il s'en lassait. Il n'était jamais satisfait, seulement toujours un peu plus triste, un peu plus vide. Alors, il creusait un trou, y enfouissait le rêve et repartait en quête de nouveaux songes.

Combien longs et nombreux furent les chemins qu'il parcourut ainsi, je ne saurais vous le dire. Mais ce que je peux vous affirmer c'est qu'il marcha et vola beaucoup, beaucoup et encore beaucoup. Les hommes ne s'intéressent qu'à leurs propres rêves, jamais à ceux des autres.

VI

Par une belle soirée où tout chantait dans le ciel, le voleur de rêves aperçut la fille du Roi de la planète suspendue qui rêvait devant un iris bleu de son jardin. C'était une Princesse fort occupée, car elle possédait d'innombrables rêves comme toutes les jeunes filles. Elle en avait de simples et de très compliqués, de couleurs et de formes différentes, parmi lesquels un très vieux qui, bien que n'ayant l'air de rien, était le plus important de tous. C'était le favori. Il venait chaque fois que la Princesse le désirait et ne rechignait jamais à se faire caresser très longuement.

Le voleur n'ayant pas eu de rêves depuis longtemps était prêt à s'emparer de n'importe lequel, bon ou mauvais. Il se cacha derrière une haie de bougainvillées violets et observa sans être vu la jeune fille qui jouait avec son vieux rêve et parlait à l'iris bleu.

Le voleur épiait chaque geste de la jeune fille et supputait ses chances. Il n'avait encore jamais volé un rêve de princesse. Mais sa grande connaissance en la matière lui disait que c'était là un rêve très précieux. Le voleur se disait que, d'autre part, il avait peut-être ici la seule chance de sa vie et qu'il ne pouvait pour rien au monde se permettre de la laisser échapper. Un rêve semblable devait suffire pour toute une

existence. Il pourrait enfin s'asseoir en paix quelque part pour jouir de son rapt tout le temps qu'il voudrait.

Après avoir soupesé le pour et le contre dans les deux millions cinq cent soixante-dix-sept façons de s'y prendre pour voler un rêve, le voleur décida d'attendre que la Princesse aille se coucher. Car il savait que toutes les jeunes filles s'endorment avec leur rêve préféré.

Au bout d'un long moment, la Princesse laissa là l'iris et emporta son rêve pour aller dormir. Le voleur la suivit de loin et sans bruit. Ils parcoururent beaucoup d'allées se croisant et se recroisant sans cesse, bordées de fleurs extraordinaires et d'arbres si hauts que, du seul fait d'en regarder les cimes, on en ressentait du vertige. Des oiseaux de toutes les espèces, de tous coloris lançaient leurs trilles pour souhaiter bonne nuit à la Princesse qui les saluait de la main. Aucun d'entre eux cependant ne prêtait attention au voleur qui suivait à quelque distance.

Une fois sortis du jardin, ils aboutirent à un grand escalier aux marches si basses qu'on n'était presque pas obligé de lever les pieds. La Princesse monta l'escalier que le voleur gravit derrière elle, après s'être assuré qu'il n'y avait personne. D'ailleurs il ne risquait rien : le Roi n'avait aucune garde d'aucune sorte, personnelle ou non. A l'intérieur du palais il ne fit aucune mauvaise rencontre. Là non plus il ne risquait rien, car le Roi et sa fille n'aimaient que les sandwiches et n'avaient donc pas de cuisinier. Pour le reste ils se débrouillaient fort bien tout seuls.

Au bout d'un long corridor, balisé de temps à autre par un Ancêtre-qui-s'ennuyait-mortellement, ils parvinrent à la porte de la chambre à coucher de la Princesse.

Je ne peux vous décrire la chambre à coucher de la Princesse et c'est infiniment regrettable, je l'admets. Mais que voulez-vous ? Je ne suis pas voleur de rêves. C'est pourquoi je n'ai jamais pénétré dans la chambre à coucher d'une jeune fille et à plus forte raison d'une Princesse.

Tout ce que je peux vous dire est que le voleur attendit un long moment dans le corridor jusqu'à ce qu'il entendît la jeune fille respirer régulièrement. Le voleur, alors, poussa très silencieusement la porte et entra sur la pointe des pieds dans la chambre à coucher.

Quelques instants plus tard il ressortait en courant, tenant serré sous sa chemise le rêve de la Princesse. Malheureusement, en sortant du corridor, il bouscula sur son passage un Ancêtre-qui-s'ennuyait-mortellement, lequel s'écroula dans un fracas épouvantable, comme seul un ancêtre peut le faire quand il est bousculé dans un couloir.

Ce bruit éveilla la Princesse, qui s'apercevant de la disparition de son rêve préféré se précipita chez son père. Dans sa course elle ne renversa pas moins de quarante-trois Ancêtres-qui-s'ennuyaient-mortellement. Cela fit un vacarme effrayant mais pas suffisant toutefois pour réveiller le Roi. A force de cris et de coups de pieds frénétiquement donnés contre la porte, la Princesse réussit enfin à réveiller son père presque en sursaut. Le Roi demanda à sa fille, tout en bâillant, la raison de ce tintamarre. Elle ne put que lui répondre :

— « Père ! Père ! On m'a volé mon rêve préféré ! »

Et elle s'évanouit sur le pas de la porte.

Le Roi demeura un instant stupéfait. Mais quand il vit sa fille évanouie, démunie de son rêve préféré et, brochant sur le tout, un gâchis innommable de quarante-quatre Ancêtres-qui-s'ennuyaient-mortellement répandus sur le sol, il fut pris tout d'abord d'un grand désespoir, puis d'une colère réellement royale. Il se rua dans le corridor, tel une étoile filante et, renversant le quarante-cinquième Ancêtre qui pour une fois ne s'ennuyait pas mortellement du tout, le Roi hurla à travers le palais :

— « La garde à moi ! »

VII

Le Roi donc, s'enfonça dans la campagne hurlant :

— « La garde à moi ! ! ! »

La garde ne vint pas. Même si elle existe, une garde ne vient jamais quand on l'appelle. Le Roi sans garde poursuivit sa course, jusqu'à ce que ses vociférations jetassent hors du lit tous les habitants de la Planète, sauf un sourd et un ivrogne. Enfin, à bout de souffle, le Roi s'arrêta sur une Place Royale quelconque, coiffé de son bonnet de nuit et somme toute dans une tenue assez incorrecte pour un chef d'État. La foule déjà l'entourait dans une tenue tout aussi incorrecte. Alors, à ses sujets qui le dévisageaient en se frottant les yeux, les uns sans veste, les autres sans pantalon, et bon nombre d'entre eux sans rien du tout, le Roi dit :

— « Pardonnez-moi, chers sujets et amis, de vous avoir dérangés ainsi. Mais il vient de se passer quelque chose de terrible au palais. Vous savez aussi bien que moi, combien nous attachons d'importance à nos rêves et à ceux d'autrui. Vous savez ce qu'il en coûte à toute personne enfreignant cette seule et unique loi de notre Planète? »

— « Nous savons ! »

— « Eh bien, ce que vous ne savez pas, chers sujets et amis, c'est que l'un d'entre nous vient de dérober le rêve préféré de ma fille, votre Princesse ! »

La foule un moment durant fut stupéfaite. Elle en eut le souffle coupé. Elle ne sut que dire. Et comme c'était une foule bien élevée qui répondait toujours à son Roi, elle dit :

— « Oh ! Oh ! »

D'autant plus qu'il n'y avait rien d'autre à répondre. Le Roi, qui avait couru pieds nus, éternua. La foule dit encore :

— « A vos souhaits, Majesté ! »

— « Mon souhait le plus cher, mes amis, est que vous m'aidiez à retrouver ce rêve et son voleur, car ma pauvre petite fille se meurt de chagrin. »

La foule, qui adorait la Princesse, essuya quelques larmes, renifla en branlant du chef, cependant que le Roi retournait chez lui profondément accablé.

En arrivant au palais, il découvrit sa fille toujours évanouie, gisant là parmi les débris d'Ancêtres. Il transporta la Princesse dans sa chambre et l'embrassa sur le front. Après quoi il balaya quelques débris d'Ancêtres dans le jardin et alla se recoucher sans pouvoir ni dormir ni rêver.

VIII

Le Rayon de Soleil, que tout ce tumulte avait réveillé lui aussi, s'était joint au Croissant de Lune pour savoir de quoi il retournait. Ainsi pendant cette demi-nuit troublée le voleur s'était enfuit droit devant lui, le rêve serré contre sa poitrine.

Il s'enfonça dans sa fuite, silencieux et aussi insaisissable qu'une ombre. Il parcourut d'immenses prairies vert sombre, des déserts d'or immobiles dans leur infinitude, des forêts noires frémissantes de mille et un bruits mystérieux et des rivages roses, caressés par le même mouvement éternellement lent des lèvres bleues de l'Océan. Il escalada des montagnes qui du sol semblaient vouloir s'arracher aux vallées dans une perpétuelle douleur, pour enlacer le ciel dans je ne sais quel élan d'amour. Un soir enfin, le voleur de rêves s'étendit haletant, harassé, sur l'une de ces cimes, et très lentement il sortit de dessous sa chemise le rêve préféré de la fille d'un Roi. Il le porta à ses lèvres et le baisa très doucement. Mais le rêve était froid, très froid et mort.

Il n'avait plus rien du rêve qu'il avait aperçu un soir dans les mains d'une Princesse. Ce n'était plus qu'un tout petit bout de rêve, recroquevillé et sans couleur. Un rêve terne comme certaines de ces perles, qui par une nuit sans lune, meurent dans les doigts tremblants et crevassés d'un pêcheur couvert de sel.

C'est triste, une perle qui meurt par une nuit sans lune... C'est triste aussi, un rêve qui meurt par un jour sans soleil.

Alors le voleur sentit un vide se faire en lui. Il regarda le rêve qu'il avait laissé tomber dans la neige, sans parvenir à comprendre. Il espéra de toutes ses forces s'être trompé. Mais plus il regardait, plus il était persuadé qu'il n'était pas dupe. Lentement le désespoir l'envahit, suivi d'une pesante lassitude. Et il s'étendit dans la neige, les mains crispées sur le rêve mort, incapable de pleurer, incapable de rien.



La petite fille et la bête

(Personal monster)

par IDRIS SEABRIGHT

Le talent si personnel et suggestif d'Idris Seabright excelle à mettre en valeur les atmosphères insolites et les répercussions qu'un facteur d'étrangeté peut entraîner sur certains personnages « à part ». En voici un nouvel exemple avec ce conte inquiétant et terrible de la petite fille qui eut à faire face à un dilemme sans précédent et au plus insidieux des périls.



La bête de la fosse aux ordures était pour Babs Hoffmeier un objet de honte extrême. Plus que tout au monde, elle voulait en cacher l'existence à sa mère et à son père. Mais avec les autres enfants il n'y avait pas à en faire un mystère. Elle pouvait leur montrer la bête. Nullement honteuse, elle conduisit Neenie derrière la maison, jusqu'au milieu des buissons où se trouvait l'ancienne fosse aux ordures.

Neenie grimpa sur la clôture dont Mr. Hoffmeier avait entouré la fosse et regarda le monstre. Elle avait un peu peur, mais pas trop. Avec l'égoïsme candide des enfants, elle reconnut que la bête de la fosse aux ordures était l'affaire de Babs exclusivement. Quant à elle, à condition d'éviter tout contact physique direct avec la bête, celle-ci ne lui ferait pas de mal.

— « Comment feras-tu pour lui donner à manger pendant que tu seras au camp ? » demanda-t-elle, se dandinant en équilibre instable. « Deux semaines entières? »

Babs secoua la tête.

— « Je n'en sais rien. Et si je ne lui donne pas à manger, sûrement que maman et papa découvriront que je l'ai. Si elle a faim. Peut-être que je pourrais la gaver juste avant de partir... Mais j'ai peur. »

— « C'est une vieille bête à l'air rudement moche, en tout cas, » commenta Neenie. « On dirait la tête d'un gros bébé qui aurait été coupée. Ou comme un gros, gros œil. Comment mange-t-elle, au fait ? »

— « Tu veux voir ? » demanda Babs. « C'est plutôt drôle. »

Elle ouvrit le paquet contenant la viande à ragoût achetée avec le reste de son argent de poche et choisit un morceau rouge et flasque. Elle grimpa sur la clôture à côté de Neenie et se pencha à l'intérieur. Délicatement, elle laissa tomber le cube de viande sur le dos du monstre à la peau mince et rose.

Il est impossible de dire ce qu'il advint de la viande. La membrane rose ne parut pas se refermer par-dessus, ni s'ouvrir pour l'absorber. La viande disparut dès qu'elle eut touché la membrane et ce fut tout. Il ne subsista même pas une bosse indiquant où elle avait été.

— « Sapristi ! » s'écria Neenie. « Ç'a été aussi vite que... que de pisser au lit ! » Elle se mit à ricaner nerveusement.

— « Oui. Je parie qu'elle pourrait avaler un poulet entier — un dindon entier, même — sans en avoir l'air. Elle pourrait l'avaler tout d'un coup, comme ça, hop ! »

D'un commun accord, elles descendirent de la clôture et s'installèrent sur le sol poussiéreux, à quelques mètres de là, à l'ombre des arbustes.

— « D'où vient-elle ? » questionna Neenie.

— « De là-haut. » Babs pointa le doigt vers la partie du ciel où, s'il avait fait nuit, Arcturus eût été visible. « Elle me l'a dit. »

— « Oh ! Comme dans les illustrés. »

Neenie n'aimait pas les illustrés. Son intérêt s'émoussait sensiblement.

— « Mais comment l'as-tu eue ? » demanda-t-elle au bout d'un moment.

— « Je... je suis venue à la fosse un soir et elle était là, exactement comme maintenant. Elle m'a dit — elle peut vous dire des choses dans votre tête, sans parler — elle m'a dit qu'il faudrait que je m'occupe d'elle. Ou sans ça qu'elle le dirait à maman et à papa. Là d'où elle vient, les gens comme moi — les petites filles — sont obligés de s'occuper d'elle. Il y a des grandes personnes qui les y forcent. »

— « Oui, mais... » Quelque chose dans l'attitude de Babs éveillait la curiosité de Neenie. « Pourquoi est-elle venue vers toi ? Il y a des tas d'autres filles. »

Babs détourna la tête. Une natte brune oscilla entre elle et Neenie. Très vite, elle répondit :

— « J'ai cassé le vase en verre taillé que maman dit qu'elle a eu pour son mariage. Et j'ai jeté les morceaux ici, dans la fosse aux ordures, parce que personne n'y jette plus de cendres ni rien et ne vient plus par ici. Et quand maman m'a dit que c'était moi qui avais dû le casser, je lui ai répondu que non. Elle m'a fouettée pour me faire avouer, mais je n'ai pas voulu. Et papa m'a menacée de me gifler si je mentais. Alors j'ai dit que je ne mentais pas. Et alors ils ont dit tous les deux qu'ils ne savaient pas ce qui avait bien pu arriver à ce vase. »

Il y eut un silence. Neenie cassa une brindille de troène et se mit à la mâcher d'un air distrait. Puis elle déclara :

— « Peut-être que c'est eux qui te l'ont fait venir. Comme le père Noël, je veux dire. Seulement c'est le contraire. Parce que tu as été méchante. »

— « Non ! Non ! » Babs était formelle. « Ils ne feraient pas une chose pareille. Maman me fouetterait et papa me donnerait des gifles, mais ils ne me feraient jamais avoir une chose comme ça. »

— « Tu es une enfant adoptée, » dit Neenie d'un ton dubitatif.

— « Oh ! bien sûr que je suis adoptée, » répondit Babs avec quelque hauteur. « Mais ça ne change rien. Ils ne voudraient pas, c'est tout. »

Neenie mâchonna un peu plus sa brindille de troène.

— « Peut-être que tu devrais tout leur dire, » articula-t-elle lentement. « Leur dire comment cette affreuse vieille bête est venue et qu'il faut que tu t'en occupes. Peut-être qu'ils pourraient imaginer un moyen de t'en débarrasser. »

Le visage de Babs se fripa.

— « Je ne peux pas. Je ne peux vraiment pas. Je ne veux pas qu'ils sachent. D'avoir cette vieille bête, ça me donne l'impression d'être si méchante ! » Elle s'était mise à pleurer.

— « Ça devait être terriblement mal de mentir pour ce vase cassé, pour que tu aies une méchante grosse bête comme ça, » dit Neenie d'un ton vertueux.

Babs s'arrêta de pleurer. Elle leva la tête et regarda Neenie.

— « Grande bringue ! » s'écria-t-elle avec rancune. « Grande nigaude ! Tout le monde ne peut pas être aussi parfaite que toi, n'est-ce pas ? »

Neenie renifla avec dédain.

— « Je n'ai pas une bête dans une fosse aux ordures dont je dois m'occuper, en tout cas. »

— « Tu en auras une, » dit Babs, menaçante. Elle se pencha en avant. « Toi et toutes les autres. Toutes les autres filles en auront. Un de ces jours. »

Neenie s'immobilisa. Son petit visage hâlé se tendit, inquiet.

— « Qu'en sais-tu ? » demanda-t-elle d'une voix qui chevrotait.

— « Elle me l'a dit, » répondit Babs avec assurance. « Elle va avoir des enfants, des tas d'enfants, avant qu'il soit longtemps. Des centaines et des centaines. Et alors toutes les filles auront des bêtes à s'occuper. Des bêtes exactement comme la mienne. Toi aussi. Tout le monde. »

Un moment encore, Neenie resta assise sans bouger. Puis elle se leva et épousseta de la main le bas de sa robe de coutil d'un bleu délavé.

— « Maintenant, il faut que je rentre, » dit-elle. Elle se dirigea d'un pas rapide vers le devant de la maison des Hoffmeier. Quand elle eut presque atteint les fenêtres de la cuisine, elle se mit à courir.

Babs la regarda s'éloigner avec une satisfaction mêlée de rancune. Mais quand Neenie eut disparu, son visage prit de nouveau un air contrarié. Elle allait partir pour le camp de girls-scouts dans quatre jours. Elle avait dépensé tout son argent; il ne lui restait même pas un dollar dans sa tirelire. Que faire ?

*
* *

Albert Pike sauta du wagon sur le ballast un peu avant l'entrée en gare du train de marchandises. Il ne portait rien d'autre qu'une salopette de peintre, une veste en toile et une paire de chaussures. Dans une poche, il avait une boîte de lessive et dans l'autre un couteau. La lessive et le couteau étaient à ses yeux le symbole d'une même chose : une forme

particulière de pouvoir. L'un et l'autre étaient des objets qu'il était agréable d'avoir sur soi.

Il fit un large détour pour éviter la gare. A une distance d'un peu plus d'un pâté de maisons il y avait un restaurant, petit, mais propre. Il entra et commanda du café et de la tarte aux pommes. La serveuse le trouva très bien de sa personne.

Quand il eut fini de manger, il sortit dans la rue et se mit à marcher lentement. Bientôt, il aperçut devant lui une étendue de verdure. Son visage s'éclaira. C'était un parc, et là où il y avait un parc, il était à peu près certain de trouver un terrain de jeux. Dans un terrain de jeux il y avait obligatoirement des enfants. Et Albert Pike aimait beaucoup, beaucoup les enfants.

*
* *

Le mardi matin, Babs s'éveilla malade d'inquiétude. Elle devait partir au camp le lendemain. Elle avait fait tomber la dernière pièce de dix *cents* de sa tirelire et elle ne voyait pas comment faire pour que le monstre se tienne tranquille dans la fosse aux ordures pendant quinze jours.

Un instant, elle reprit espoir en envisageant la possibilité d'être *réellement* malade, trop malade pour aller au camp. Mais sa mère adoptive ne se laissait jamais attendrir par les défaillances physiques. Si elle pensait que Babs était malade, elle l'enverrait probablement au camp un jour plus tôt en affirmant que l'air frais et l'exercice lui feraient plus de bien que tous les médicaments. Et si elle découvrait que Babs feignait simplement la maladie, elle lui flanquerait une bonne corréction avec le martinet. Non, être malade ce n'était pas la solution.

Après le petit déjeuner, Babs alla au garage et fouilla pour découvrir quelque chose sur quoi l'épicier pût lui rembourser la consigne. Deux bouteilles poussiéreuses de Pepsi-Cola furent les seuls objets consignés sur quoi elle parvint à mettre la main. Derrière celles-ci, sous une toile goudronnée, elle trouva quelque chose qui l'intrigua énormément.

C'était un tas de pièces de métal très épaisses, rondes et argentées. On eût dit qu'elles pouvaient s'adapter les unes aux autres pour former une sorte d'œuf, mais elles étaient si lourdes que Babs ne put les assembler pour s'en assurer.

Un long moment, elle s'interrogea sur ces pièces de métal, heureuse de pouvoir penser à autre chose qu'à la bête de la fosse aux ordures. Elles avaient probablement une certaine valeur, mais elles étaient trop lourdes pour qu'elle pût les charger dans sa charrette et les transporter chez le brocanteur. D'où venaient-elles? Elle aurait juré qu'elles n'étaient pas là la dernière fois qu'elle avait regardé au garage.

Un peu avant midi, elle emporta ses deux bouteilles de Pepsi-Cola à l'épicerie. Elle en obtint quatre *cents*.

A trois heures de l'après-midi, elle était désespérée. Elle entra dans la cuisine sur la pointe des pieds, vite et sans bruit, et ouvrit le réfrigérateur, bien que cela lui fût formellement interdit.

Sur le rayon inférieur, dans le fond, il y avait un gros rôti de bœuf, roulé et attaché avec de la ficelle, que le garçon boucher avait apporté peu de temps auparavant. Mrs. Hoffmeier devait le faire pour le dîner ce soir-là. Il pouvait peser dans les six à sept livres.

Babs se tortillait les doigts tout en réfléchissant. Mais sa situation était déjà si désespérée que ce qu'elle allait faire importait peu. Et d'ailleurs il se pourrait qu'on ne la soupçonne même pas. Les adultes pouvaient penser qu'une petite fille était capable de casser un vase et de mentir à ce sujet, mais ils n'iraient pas imaginer qu'elle volerait un morceau de viande crue... Évidemment, le prendre serait mal... C'était un gros morceau ; il pourrait même suffire à la bête de la fosse aux ordures pendant les quinze jours. Babs plongea les mains dans le réfrigérateur et souleva la viande.

— « Que diable fabriques-tu là ? » dit la voix de sa mère adoptive.

Babs se retourna. Son cœur battait si fort qu'elle crut s'évanouir. Comment sa mère avait-elle su qu'elle était dans la cuisine ? Mrs. Hoffmeier portait toujours des chaussures à semelles de crêpe, aussi n'était-il pas surprenant que Babs ne l'eût pas entendue arriver. Mais comment avait-elle su où était Babs ?

— « Remets-le immédiatement à sa place, » poursuivit sa mère d'un ton sévère. Elle regarda Babs, les sourcils froncés. C'était une grande femme aux chairs bouffies et aux yeux d'un marron très clair. « Je ne sais pas ce qui te passe par la tête, de vouloir de la viande crue. Il te faudra attendre l'heure du dîner, ma petite. »

Elle regarda Babs encore un moment sans cesser de froncer les sourcils. Puis elle lui prit le rôti des mains et le replaça dans le réfrigérateur dont elle referma la porte.

Babs regardait fixement l'émail blanc. Soudain, elle ne put plus y tenir. Neenie lui avait dit qu'elle devrait peut-être se confier à ses parents ; elle allait le dire à sa mère. Elle courait le risque d'être punie, mais une mère doit vous aider, si méchante qu'on ait été. Elle ne pouvait plus supporter d'avoir une bête dans la fosse aux ordures.

— « M'man, » dit-elle, « s'il te plaît, m'man, je... aide-moi, je... »

— « Barbara, il y a quelque chose contre quoi je veux te mettre en garde, » coupa sa mère d'une voix forte et rapide. Pour Babs, ce fut presque comme si sa mère voulait l'empêcher de dire ce qu'elle avait sur le cœur. « Je veux que tu prennes cela sérieusement, comprends-moi bien. »

Babs resta la bouche ouverte. Sa mère se pencha jusqu'à ce que leurs deux visages fussent près de se toucher. Son haleine avait l'odeur métallique qui lui était habituelle.

— « Je ne veux pas t'effrayer, » reprit-elle, « mais j'ai entendu parler à la radio d'un petit garçon qui... C'est terrible, mais il a été brûlé avec... Enfin, peu importe, mais je veux que tu me promettes que si quelqu'un t'offre des bonbons, ou un soda, ou un ice-cream si tu l'accompagnes, tu diras non. Tu me comprends, n'est-ce pas? Des bon-

bons, ou un soda ou quoi que ce soit. Tu dois dire non et t'enfuir. Tu ne dois pas aller avec cet homme. »

Babs était épouvantée. Ces mots énigmatiques, le ton sur lequel ils étaient dits, et surtout la lueur jaunâtre dans les yeux clairs de sa mère, lui semblaient mystérieux et horribles.

— « Oui, m'man, » murmura-t-elle. « Je n'irai pas. »

— « Parfait. » Mrs. Hoffmeier se redressa. « Grâce à Dieu, tu t'en vas au camp demain, » dit-elle avec un soupir. « Je n'aurai pas à me tourmenter à ton sujet là-bas. Tu avais quelque chose à me demander? »

Babs secoua énergiquement la tête.

— « Euh... non. »

— « Alors, ça va. Cours t'amuser. Et n'oublie pas mes recommandations. »

Babs fit un signe d'acquiescement. Elle voulait s'échapper. Elle ouvrit le loquet de la porte grillagée et sortit précipitamment dans la cour de derrière.

Elle s'arrêta soudain dans son élan et continua d'un pas hésitant. Il était inutile d'aller à la fosse aux ordures pour voir si le monstre y était encore, ainsi qu'elle l'avait fait si souvent les premiers jours. Il n'était pas encore affamé à ce point — elle l'avait copieusement nourri la veille au soir. Mais il avait de plus en plus faim.

Elle se sentait très malheureuse. Elle s'enfonça en se courbant dans l'épaisseur des buissons où régnait une obscurité chaude, mouchetée de taches de soleil, et elle resta longtemps assise à pleurer. Elle pleura tellement que ses cheveux en étaient mouillés et que ses oreilles la chatouillaient. Finalement, il ne lui resta plus de larmes à verser.

Le soleil était encore haut quand elle sortit de sa cachette, mais l'heure du dîner approchait. Elle contourna de loin la fosse aux ordures, ouvrit la porte de derrière de la cour et entra dans l'allée — pas tout à fait une allée, pas non plus une rue — sur laquelle donnait l'arrière de la propriété des Hoffmeier. Elle allait voir ce que faisait Neenie. Elle ne l'avait pas vue de la journée.

La maison de Neenie était presque au prochain carrefour. Babs n'avait pas parcouru la moitié de la distance quand elle vit venir à elle un vieil homme avec de la peinture sur ses vêtements.

— « Hello, » fit-il quand il arriva près d'elle. Sa voix était douce et pressante. « Qu'est-ce qu'une petite fille comme toi fait dehors toute seule quand il va bientôt faire nuit? C'est-y pas bientôt l'heure de dîner? »

La forme vulgaire de cette dernière question ne plut pas à Babs, mais elle n'en pensa pas moins que cet homme était très gentil.

— « Je vais chez mon amie Neenie, » dit-elle.

— « Et ta figure est toute sale, » dit le vieil homme.

Il lui frotta la joue avec le bas de sa veste. La toile était rugueuse et il frottait trop fort. Babs pleurnicha.

— « Est-ce que je t'ai fait mal? » demanda-t-il. Il avait l'air surpris.

« Voyons... maintenant, écoute-moi. Je te donne un dollar si tu veux bien m'accompagner un peu au lieu d'aller chez Neenie. »

Elle se remémora un court instant les recommandations de sa mère. Mais ce n'était pas cela que sa mère avait voulu dire exactement. De l'argent, ce n'était pas des bonbons, ni un soda ni un ice-cream. Et un dollar lui permettrait d'acheter un fameux morceau de viande.

— « Je veux bien, » dit-elle.

Il lui prit la main. Sa main à lui était chaude et moite de sueur.

— « Viens, » dit-il. Il se mit en route d'un pas assez rapide dans la direction d'où Babs était venue.

— « Quand est-ce que vous me donnerez le dollar? » s'enquit Babs quand ils eurent fait quelques mètres.

— « Quand nous serons arrivés. »

— « Où ça? C'est loin? »

— « Au parc. Je te montrerai quelque chose de beau. »

Il commença à la tirer par le bras pour la faire avancer plus vite. Babs connaissait le parc, mais la façon dont il la tirait lui déplaisait.

— « Je veux le dollar maintenant, » dit-elle.

— « Non, pas encore. » Il avait l'air en colère. « Dès que nous serons arrivés au parc. »

Il lui serra la main plus fort dans la sienne.

Il n'était pas son père ni sa mère ; elle n'avait pas à l'écouter. Ils étaient presque devant la grille des Hoffmeier. Babs n'aimait pas beaucoup ses manières ; peut-être qu'il ne lui donnerait jamais le dollar.

— « Je ne veux pas y aller, » déclara-t-elle.

— « Tu vas venir ! »

Pendant un moment, Babs n'insista pas. Puis, brusquement, elle tira de toute sa force pour lui faire lâcher prise. Elle n'y serait peut-être pas parvenue si la main de l'homme n'avait été si moite et si glissante. Elle se dégagea d'une dernière secousse. La grille était entrouverte. Elle se précipita dans la cour des Hoffmeier.

Il lui cria quelque chose — des mots brefs qu'elle n'avait encore jamais entendus et qu'elle ne comprenait pas — et s'élança après elle. Jusque-là elle n'avait pas eu réellement peur. Elle lui avait faussé compagnie, mais pas uniquement parce qu'elle avait peur. Mais de le sentir lancé à sa poursuite dans la cour l'emplissait d'une terreur intense et paralysante. Ses jambes se dérobaient sous elle.

Elle fit encore quelques mètres en sanglotant. Elle essaya de crier : « M'man ! Au secours ! » mais les mots restaient prisonniers dans sa gorge. Elle ne pouvait pas courir plus loin. Ses jambes se refuseraient à la porter.

Elle s'effondra sur les genoux près des buissons où elle avait pleuré si longtemps plus tôt dans la journée. Au prix d'un dernier effort, elle s'y enfonça en roulant sur elle-même.

Elle entendait le bruit mat des pas de l'homme. Il ne courait pas très vite. Il se parlait à lui-même d'une voix faible, mais irritée, avec des mots qui semblaient tirés de la Bible. Ses pas se rapprochèrent. Puis ils s'éloignèrent un peu. Il avait fait le tour du fourré et se trouvait de l'autre côté de la fosse aux ordures.

Il ne vint même pas à l'esprit de Babs que c'était le moment de courir à la maison de toute la vitesse de ses jambes. Elle en eût été bien en peine de toute façon. Elle restait figée de peur dans les buissons tandis qu'il remuait les branches et les brindilles à grand bruit, tout en continuant de soliloquer de la même voix basse et irritée.

Il se rapprochait ; il était tout près maintenant. Oh ! si seulement elle pouvait mourir ! Si son cœur pouvait s'arrêter de battre ! Puis il y eut un craquement. Au bout d'un moment, Babs comprit que le vieil homme avait dû grimper sur la clôture de la fosse. Il devait la chercher dans la fosse aux ordures.

Un autre craquement. Elle fermait les yeux si fort que les paupières lui faisaient mal, mais elle savait qu'il était en train de se pencher loin en avant au-dessus de la fosse pour regarder la bête. Le silence... Puis, de la voix la plus forte qu'elle lui eût entendue jusque-là, il cria : « Perversité ! »

Sa voix augmenta encore de volume.

— « La perversité du monstre de l'abîme, » dit-il. « Vautré dans le péché. Il se complaît en prison, oui, il se complaît dans l'abîme. Celui qu'il aime, il le tourmente et grand sera son châtiment. Châtiment. Amour. La peine des anges glorifie le Seigneur. »

Les mots étaient horrifiants, et pourtant, Babs avait en somme moins peur, comme si, par leur contact, ses deux terreurs s'étaient réciproquement neutralisées. Elle fit sur place une prudente torsion de tout son corps pour faire face à la fosse aux ordures et regarda.

Hum ! Oui. C'était bien ce qu'elle pensait. La nuit tombait, mais il ne faisait pas encore assez noir pour qu'elle ne pût voir le vieil homme penché sur la fosse. Il faisait quelque chose à sa main. Il la coupait? Avec un couteau.

— « Si ta main te fait tomber dans le péché, coupe-la, » dit-il, toujours de la même voix forte. Il laissa échapper une sorte de plainte. « Que la pierre soit humide de sang. »

Il se pencha un peu plus, encore plus, et secoua sa main. La clôture gémit. Babs crut voir tomber des gouttes sombres.

Il était fou, complètement fou. A cette pensée, la terreur sembla se retirer des membres de Babs, les laissant libres, pour se concentrer en une zone glacée autour de son cœur. Elle se rongea le poignet un moment. Puis elle bondit hors du buisson et, réunissant toutes ses forces, elle saisit les jambes d'Albert Pike et le poussa en avant.

Babs ne sut pas ce qui se passa ensuite. Elle avait fermé les yeux

quand elle avait pris son élan et lorsqu'elle les rouvrit tout était fini. Il faisait d'ailleurs trop nuit pour voir quoi que ce fût.

Elle s'éloigna de quelques pas de la fosse aux ordures et s'affaissa sur le sol. Elle était encore couchée là au moment où la porte de derrière de la maison s'ouvrit et où la voix de sa mère cria : « Barbara ! Le dîner est prêt ! »

*
* *

Au bout de quelques jours, Babs se plut assez au camp de girls-scouts. Les événements du mardi soir s'estompèrent et même l'angoissante responsabilité qu'elle s'était reconnue envers son monstre personnel semblait déjà lointaine. S'il lui advenait de penser à la bête de la fosse aux ordures, c'était avec la conviction rassurante qu'elle avait eu assez à manger pour lui durer très longtemps. Les monitrices du camp étaient très calmes, très patientes. Elle préférait Miss Ash qui enseignait la manière de faire des corbeilles et des colliers de verroterie. Mais elles étaient toutes charmantes.

Elle n'éprouvait pas le moindre sentiment de culpabilité pour s'être débarrassée d'Albert Pike comme elle l'avait fait.

Elle rentra à la maison le mercredi. Mrs. Hoffmeier vint la chercher à la gare. Babs aurait aimé lui passer les bras autour du cou, car elle était heureuse de la retrouver, mais sa mère adoptive n'aimait pas cela. Après avoir effleuré d'un baiser la joue de Babs, elle la conduisit à la voiture.

Babs était habituée à parler sans que sa mère lui répondît, aussi bavarda-t-elle sans arrêt pendant la plus grande partie du trajet, bien que Mrs. Hoffmeier ne desserrât pas les dents. Quand, enfin, elle ne trouva plus rien à dire, elle resta assise, les mains sur ses genoux, mais sans éprouver encore d'inquiétude. La bête de la fosse aux ordures était encore loin d'elle.

Les arbres s'étaient couverts de bourgeons pendant son absence.

Sa mère fit entrer la voiture dans le garage des Hoffmeier avec une aisance experte. C'était une grosse voiture. Le père de Babs se plaisait à dire qu'elle était trop puissante, que c'était un gouffre à essence et qu'il eût souhaité ne jamais se la mettre sur les bras. Une nuit, Babs s'était réveillée pour aller aux cabinets. En regagnant sa chambre, elle s'était approchée de la fenêtre et avait regardé dehors. C'était une belle nuit claire. Elle avait vu la voiture planant dans les airs au-dessus du garage et Mrs. Hoffmeier, qui était au volant, se penchant pour dire quelque chose à Mr. Hoffmeier resté à terre en bas. Ç'avait dû être un rêve, quoique Babs n'ait pas eu l'impression de rêver. Mais c'était une voiture joliment grosse.

Mrs. Hoffmeier prit la valise de Babs dans le coffre arrière.

— « Je vais déballer tes affaires, Barbara, » dit-elle. « Va-t'en jouer. Mais ne va pas trop loin. Ton père et moi voulons te parler sérieusement dès qu'il sera rentré. »

Le cœur de Babs fit un bond terrible dans sa poitrine. Sa peur latente venait d'être subitement réveillée. Ils voulaient lui parler sérieusement, cela signifiait qu'elle avait fait quelque chose de mal. Avaient-ils découvert la bête dans la fosse aux ordures pendant qu'elle était au camp?

Elle leva des yeux inquiets sur sa mère, mais le visage de Mrs. Hoffmeier était aussi impénétrable et impersonnel qu'un masque. Seul l'éclat de ses yeux très clairs montrait qu'elle pouvait être en colère. Mais Babs n'aurait pu l'affirmer.

— « Va-t'en jouer, » répéta Mrs. Hoffmeier. Elle ramassa la valise à terre et se dirigea vers la porte du devant. « Mais ne sois pas longtemps. »

Babs put à peine attendre d'être entrée à la maison avant de courir voir à la fosse aux ordures. Elle grimpa sur la clôture et plongea ses regards dans la fosse.

Il n'y avait rien à l'intérieur.

Babs en fut si surprise qu'elle faillit tomber de la clôture. Elle se cramponna aux piquets et regarda encore une fois. Non. Rien. Il n'y avait rien là-dedans.

Ce n'était pas tout à fait exact. Les morceaux du vase en verre taillé que Babs avait jetés dans la fosse deux mois avant y étaient encore et on voyait, dans le fond, une partie d'une boîte métallique et enfin, sur les côtés, quelques traces luisantes, comme des bavures d'escargots. Mais rien d'autre. La grosse bête pareille à la tête d'un énorme bébé, la grosse bête rose pareille à un œil de deux mètres avait disparu.

Babs s'assit à l'ombre d'un buisson de troènes. Elle cassa une brindille et l'introduisit dans la place vacante à l'endroit où il lui manquait une dent sur le devant. La bête de la fosse aux ordures avait semblé aussi permanente et consistante que son propre corps ; elle ne pouvait se faire aucune idée de ce qui avait pu lui arriver.

Finalement, elle en conclut qu'elle avait dû mourir d'indigestion. Ce vieil homme était pas mal gros ; la bête de la fosse avait eu tellement à manger d'un seul coup qu'elle en avait éclaté. (Babs, naturellement, ignorait la boîte de lessive qu'Albert Pike portait dans une poche de sa veste.) Oui, ce devait être cela.

Elle respira profondément. Maintenant qu'elle savait ce qui s'était passé, elle se sentait beaucoup mieux. Elle resta un moment les bras passés autour de ses jambes, les genoux serrés contre sa poitrine. Puis elle se leva.

C'était fini. Elle n'aurait plus jamais à penser à la bête de la fosse aux ordures. La bête s'était tuée toute seule ; elle avait tellement empli son monstrueux estomac qu'elle en avait éclaté. D'ailleurs, ce n'avait jamais été rien d'autre qu'un gros vieux sac digestif.

Babs se mit à sourire. Elle regarda successivement en souriant la maison, les buissons, la fosse aux ordures, les arbres. C'était comme si elle ne les avait jamais vus auparavant. Elle ouvrit la porte de derrière et enfila en courant l'allée qui menait à la maison de Neenie. Elle voulait

raconter à Neenie tout ce qu'elle avait fait au camp. Elle courait en criant : « Neenie ! Neenie ! Je suis rentrée ! » tout le long du chemin.

*
* *

Ses parents adoptifs l'attendaient dans le living-room. Ils étaient debout l'un à côté de l'autre. Ils avaient dû parler ; Mrs. Hoffmeier avait l'air vivement contrariée.

Mr. Hoffmeier ressemblait beaucoup à sa femme. Il avait comme elle la peau blanche comme du lait et les yeux d'un marron très très clair. Jusqu'à son haleine qui avait la même odeur « métallique ». Mais il était plus grand qu'elle et beaucoup plus mince. Babs avait toujours craint Mr. Hoffmeier plus que sa femme.

— « Assieds-toi, » dit-il. Son visage était vide d'expression. Il s'éclaircit la gorge. « Barbara, tu as été très méchante. »

Babs passa sa langue sur ses lèvres sèches. Ses genoux étaient si faibles qu'elle était heureuse de s'asseoir. Elle ignorait ce qu'elle avait fait, mais elle avait peur.

— « Papa, je... »

— « Très méchante, » répéta-t-il. Ses yeux paraissaient presque blancs. « Je n'ai jamais entendu dire qu'une petite fille ait fait ce que tu as fait. Je ne comprends pas comment tu l'as fait. Comment as-tu tué ton glannanth ? »

Un trait fulgurant de perplexité traversa le cerveau embrumé de Babs, ainsi qu'un sentiment encore vague de culpabilité. De quoi parlait-il ? Elle n'avait rien tué. Il ne pouvait pas s'agir de la bête de la fosse — celle-ci n'était plus là, bien sûr, mais Babs n'y était pour rien.

— « Je ne sais pas ce que tu veux dire, » fit-elle faiblement. « Qu'est-ce que c'est, un glannanth ? » Elle s'agita sur sa chaise.

Mr. Hoffmeier se pencha vers elle.

— « Tu sais parfaitement ce que je veux dire, » dit-il avec insistance. « Qu'as-tu fait au glannanth qui était dans la fosse aux ordures ? »

— « Je n'ai rien fait du tout. »

— « Quelle différence cela fait-il ? » interrompit Mrs. Hoffmeier, d'où elle était restée, près de la fenêtre. Elle éclata d'un rire amer. « Après en être venus si loin ! Tous nos efforts anéantis ! Rien que des mauvaises nouvelles ! Il nous faudra des années... » Elle se contint. « Sois prudent avec elle, Rysan, » dit-elle d'un ton dramatique. « Je ne crois pas qu'elle sache comment elle a fait. Mais elle peut être dangereuse. »

— « Oui, mais je voudrais... »

— « Voilà le signal maintenant, » dit vivement Mrs. Hoffmeier. « Tu ne l'entends pas ? »

Babs n'avait rien entendu. Les Hoffmeier échangèrent un regard. Ils avaient cessé de s'occuper de Babs au point que celle-ci eut l'impression qu'ils n'avaient même plus conscience de sa présence. Mrs. Hoffmeier

dit quelque chose dans une langue bizarre que Babs ne comprit pas. Puis, côte à côte, courant presque, ils se dirigèrent vers le derrière de la maison.

Babs entendit la porte de derrière qui se refermait en claquant. Elle bougea sur sa chaise. Elle avait tellement transpiré que, sous elle, le siège était poisseux et humide.

Un instant, elle se sentit si mal à l'aise qu'elle pensa vomir. Ce n'était pourtant pas l'effet de la peur, c'était comme la fois où elle était montée dans un ascenseur express. Il lui semblait que son estomac eût soudain perdu du poids.

La nausée passa, mais ce ne fut qu'un quart d'heure plus tard que Babs rassembla assez de courage pour quitter sa chaise et chercher ses parents adoptifs dans la maison. Ils n'étaient dans aucune des pièces et quand elle alla au garage ils n'y étaient pas non plus et la voiture était partie.

Babs revint à la maison. Elle se mordit la lèvre inférieure un moment, puis entra dans sa chambre. Sa valise était sur le lit, ouverte, mais Mrs. Hoffmeier ne l'avait pas déballée.

Babs prit sa poupée dans le tiroir inférieur de sa commode et la mit dans la valise. Cela gonflait un peu la valise, mais elle parvint à boucler les serrures. Elle tira la valise de sur le lit et la traîna à travers la maison jusqu'à la cour de derrière où était sa charrette. Elle chargea la valise sur la charrette.

Elle allait coucher chez Neenie cette nuit. Peut-être même y resterait-elle toujours. La maman de Neenie serait heureuse de l'avoir, pensait-elle ; elle disait toujours qu'elle voudrait bien avoir une autre petite fille — alors...

Et il ne semblait pas que Mr. et Mrs. Hoffmeier dussent jamais revenir...

(Traduit par Roger Durand.)



AU DELÀ DES PLANÈTES

par ARTHUR C. CLARKE

L'événement de la fin de l'année a été la publication — très attendue — en français du plus beau roman d'Arthur Clarke : « Childhood's end », *qui vient de paraître au « Rayon Fantastique »* sous le titre « Les enfants d'Icare ». *Rappelons que Clarke est à l'heure actuelle le meilleur auteur de science-fiction britannique, et que de ses autres ouvrages, malheureusement non traduits dans notre pays, plusieurs sont disponibles à notre Service Bibliographique Etranger :* « Prelude to space », « Earthlight », « Expédition to Earth » *et* « Reach for to-morrow ».

Avant d'être écrivain, Arthur Clarke est également spécialiste des questions interplanétaires. A ce titre, il a consacré à la navigation dans l'espace plusieurs remarquables ouvrages de vulgarisation scientifique. Ceux-ci avaient trait à un futur relativement proche et probable. Mais, dans le lumineux article qui suit, et que nous sommes heureux de mettre sous les yeux du public, Arthur Clarke va plus loin que le monde des planètes : *il envisage, avec autant de réalisme que de richesse imaginative, les possibilités d'une navigation interstellaire « sans limites ». En s'en tenant strictement à des faits scientifiques et des hypothèses véridiques, il parvient à dépasser en envergure les récits de science-fiction les plus audacieux.*

L'exploration des planètes est plus proche de nous que celle de l'Afrique par Stanley et Livingstone. Avant même que le Président Eisenhower nous eût annoncé que les Etats-Unis allaient faire les premiers pas dans l'espace, aucune des personnes qualifiées pour émettre une opinion sur la question ne doutait réellement que des vols interplanétaires fussent techniquement réalisables. Les seuls points de controverse concernaient la date à laquelle ils auraient lieu (1980, à dix ans près, est la réponse qui résumerait probablement les opinions des personnes compétentes quant à la date du premier débarquement sur la Lune), la question de savoir si l'on utiliserait pour ces vols l'énergie chimique ou atomique, et de deviner quelles conséquences révolutionnaires nous devons en attendre.

Indépendamment de toutes les raisons scientifiques qui ont été exposées en détail dans d'innombrables livres et articles, il existe aux voyages dans l'espace une justification qui l'emporte sur toutes les autres. C'est probablement le seul moyen grâce auquel nous puissions espérer répondre à l'une des questions suprêmes de la philosophie : L'Homme est-il seul dans l'Univers ? Il semble incroyable que notre planète soit la seule habitée parmi des millions de mondes qui doivent graviter autour des étoiles, mais aucun raisonnement ne peut nous permettre de résoudre ce problème. Si nous devons le résoudre un jour, ce sera en allant y voir nous-mêmes (1).

Le système solaire, comprenant les neuf mondes connus de notre soleil et leurs nombreux satellites, est une organisation relativement peu étendue, infime oasis céleste au sein d'un désert sans bornes. S'il est vrai que des millions de kilomètres séparent la Terre de ses voisines, ces distances sont cosmiquement insignifiantes. Elles le seront même considérées sous l'angle des possibilités techniques de l'humanité, avant qu'un autre siècle — une misérable seconde dans l'infini du temps — se soit écoulé. Cependant, les distances qui nous séparent des mondes possibles d'autres étoiles sont d'un ordre de grandeur totalement différent, et il existe des raisons fondamentales de croire que rien — ni découverte scientifique ni réalisation technique — ne les rendra jamais insignifiantes.

De nos jours, les techniciens des fusées calculent en vitesses de kilo-

---

(1) N. D. L. R. Ou, comme l'ont déjà fait remarquer de nombreux auteurs d'anticipation (y compris Clarke lui-même, dans « *Childhood's end* » et dans le titre même d' « *Expedition to Earth* »), en recevant nous-mêmes des visites.

mètres à la seconde. Bien que le record actuel ne soit que d'environ 2,4 kilomètres/seconde, les satellites artificiels en projet atteindront des vitesses de 8 kilomètres/seconde. Quand les combustibles chimiques dont nous disposons auront été perfectionnés jusqu'à l'extrême limite, et quand des moyens tels que le rechargement en combustible dans l'espace auront été pleinement exploités, nous aurons des astronefs qui pourront atteindre des vitesses d'environ 16 kilomètres/seconde. Il s'ensuit que la Lune sera atteinte en moins de cinq jours et les planètes les plus proches en six mois environ. (J'arrondis ces nombres à dessein et prie le lecteur qui tient à vérifier mes calculs de ne pas perdre de vue que les astronefs ne navigueront jamais en ligne droite ni à des vitesses uniformes.) Les planètes plus lointaines, telles que Jupiter et Saturne, ne pourraient être atteintes qu'après de nombreuses années de voyage, et c'est ainsi que le trio Lune-Mars-Vénus marque la limite pratique d'exploration pour des engins propulsés chimiquement. Même dans leur cas, il est aisé de démontrer que des centaines de tonnes de combustible seraient nécessaires pour chaque tonne de charge marchande faisant le voyage aller et retour.

Cette situation, qui décourageait les spécialistes de l'astronautique de l'époque pré-atomique, ne durera plus longtemps. Nous ne nous occupons pas ici des détails techniques, mais nous pouvons tenir pour certain que l'énergie nucléaire, sous une forme ou sous une autre, finira par être mise au service des vols dans l'espace. L'ère de l'uranium, d'une durée éphémère, verra l'aube des vols interplanétaires ; celle de l'énergie nucléaire contrôlée qui lui succédera en verra le développement.

Mais même quand nous pourrons voyager parmi les planètes aussi facilement que nous voyageons maintenant sur cette Terre, nous ne serons pas plus près de résoudre le problème des compagnons de l'homme dans l'Univers. C'est là un secret qui sera encore caché parmi les étoiles. Car tout indique que nous sommes les seuls êtres pensants habitant le système solaire. Nous sommes les seuls naufragés conscients sur le petit radeau du système solaire éternellement entraîné au gré des courants de la Galaxie.

Comment passer au-delà du système solaire ? L'étoile la plus proche est un million de fois plus éloignée que la plus proche des planètes. Les vaisseaux de l'espace que nous pouvons espérer voir d'ici une génération mettraient environ 100.000 ans pour atteindre Alpha du Centaure, notre plus proche voisine stellaire. Même les hypothétiques cosmonefs propulsés par l'énergie nucléaire qu'un siècle entier de recherches atomiques pourrait permettre de produire ne seraient guère capables de faire le voyage en moins de mille ans.

Dans un de ses romans, C. S. Lewis a parlé des « règlements de quarantaine édictés par Dieu ». Il est possible qu'il existe des millions de mondes habités roulant autour d'autres soleils, abritant des êtres qui, à nos yeux, sembleraient d'essence divine et qui dépassent par leurs civilisations et leurs cultures nos rêves les plus extravagants. Mais nous ne ferons jamais leur connaissance, et eux, pour leur part, ne sauront jamais que nous existons. Telles sont les conclusions de la plupart des astronomes, même de ceux qui sont sûrs que la « simple » conquête des espaces interplanétaires est maintenant toute proche. Cependant il est toujours dangereux de faire des prédictions négatives. Bien que les difficultés des voyages *interstellaires* soient inouïes, elles ne sont pas insurmontables. Il n'est nullement certain que l'homme doive rester prisonnier du système solaire pour l'éternité, qu'il ne sache jamais s'il est un phénomène solitaire sans frères ni concurrents dans l'Univers.

Il y a deux moyens par lesquels il pourrait obtenir directement des renseignements sur les autres systèmes stellaires sans jamais quitter le nôtre. On peut démontrer que des radiocommunications seraient parfaitement réalisables à travers l'espace interstellaire si l'on employait un système télégraphique à vitesse très lente. Mais nous ne pouvons guère compter que quelqu'un écouterait sur la fréquence précise avec un récepteur accordé sur la bande extrêmement étroite (quelques cycles par seconde de largeur !) qu'il faudrait employer.

Une solution plus pratique, encore que plus sensationnelle à première vue, consisterait à envoyer dans l'espace un astronef d'observation, sans équipage. Ce serait une gigantesque extrapolation des techniques existantes, mais elle ne comporterait rien de fondamentalement nouveau. Imaginez un vaisseau automatique, bourré d'appareils enregistreurs de toute nature et commandé par un cerveau électronique pourvu d'instructions préétablies. On le lancerait à travers l'espace, en direction d'une cible qu'il pourrait n'atteindre que dans un millier d'années. Finalement une des étoiles vers lesquelles il se dirigerait commencerait à dominer le ciel pour, un siècle plus tard, se transformer en un soleil, peut-être avec des planètes tournant autour. Les instruments endormis s'éveilleraient, le petit vaisseau réduirait sa vitesse, ses organes sensoriels commenceraient à enregistrer leurs impressions. Il ferait le tour d'un monde après l'autre, suivant un programme établi pour parer à toutes les éventualités par des hommes morts mille ans auparavant sur la Terre. Puis, pourvu de ces précieux renseignements, il entreprendrait son long voyage de retour.

Ce type d'exploration de l'Univers par procuration serait lent et incertain, et il demanderait l'établissement de projets d'une portée dépassant les possibilités de notre époque. Cependant, s'il n'y a pas d'autre moyen d'entrer en contact avec les étoiles, c'est ainsi qu'on pourrait le faire. Un millénaire ferait un investissement en habileté technique, le suivant en recueillerait le bénéfice. Ce serait comme si Archimède avait lancé un programme de recherches pouvant porter ses fruits avant l'époque d'Einstein. (Notez bien que si l'on considère la « science » dans son ensemble comme le programme de recherches, c'est exactement ce qui s'est passé.)

⁂

Si les hommes, et non pas seulement leurs machines, doivent atteindre un jour les planètes d'autres soleils, des problèmes d'une difficulté bien plus considérable devront être résolus. Posée sous sa forme la plus simple, la question est celle-ci : comment des hommes peuvent-ils survivre à un voyage susceptible de durer plusieurs milliers d'années ? Il y a à cette question au moins cinq réponses différentes qui doivent être considérées comme des possibilités théoriques.

La médecine peut fournir deux solutions assez évidentes. Il n'y a pas apparemment de raison fondamentale pour que les hommes meurent quand ils le font. Ce n'est certainement pas une question d'« usure » du corps au sens où l'on entend l'usure quand il s'agit d'une pièce mécanique, car au cours d'une seule année presque tous les tissus de notre corps sont remplacés par de nouveaux éléments. Quand nous aurons découvert les détails de ce processus physiologique, il pourra être possible de prolonger indéfiniment la durée de la vie. Quant à savoir si les individus immortels constituant l'équipage d'un engin pourraient, quelle que soit leur adaptation psychologique, se supporter pendant plusieurs années dans leur habitat plus qu'exigu, c'est là une autre question.

Une meilleure solution pourrait être celle suggérée par l'histoire de Rip Van Winkle. L'arrêt des fonctions vitales (ou, plus exactement, le ralentissement extrême du métabolisme du corps humain) pendant des périodes de quelques heures est maintenant, on le sait, courant en médecine. Point n'est besoin de beaucoup d'imagination pour supposer que, avec l'aide de basses températures et de drogues, des hommes puissent supporter une hibernation pratiquement illimitée. Nous pouvons nous représenter un vaisseau automatique avec son équipage inanimé accomplissant son long voyage à travers la nuit interstellaire jusqu'au moment où, un nouveau soleil apparaissant au loin, le signal serait donné pour faire déclencher les mécanismes qui ranimeraient les dormeurs. Leur exploration terminée, ceux-ci reprendraient le chemin de la Terre et s'endormiraient de nouveau, ne s'éveillant qu'en temps voulu pour saluer un monde qui les considérerait comme des survivants d'un lointain passé.

La troisième solution a été, autant que je m'en souvienne, suggérée pour la première fois il y a environ trente ans par le professeur J. D. Bernal dans un essai depuis longtemps épuisé, intitulé *« Le monde, la chair et le*

diable », qui doit prendre rang comme l'une des manifestations les plus remarquables de l'imagination scientifique en littérature. Bernal imaginait des sociétés entières lancées à travers l'espace dans des arches gigantesques qui seraient des systèmes clos et écologiquement équilibrés. Ce seraient en réalité des planètes miniatures sur lesquelles des générations d'hommes vivraient et mourraient de façon qu'un jour leurs lointains descendants reviennent sur la Terre avec le récit écrit de leur odyssée céleste. Les problèmes techniques, biologiques et sociologiques que comporterait une telle entreprise seraient d'une fascinante complexité. Ces planètes artificielles (de plusieurs kilomètres au moins de diamètre) devraient pouvoir se suffire entièrement à elles-mêmes et aucun matériel d'aucune sorte ne devrait être gaspillé. Commentant les conséquences de telles organisations en vase clos, Jonathan Leonard, spécialiste des questions scientifiques du magazine « *Time* », a laissé entendre que le cannibalisme serait obligatoire parmi les voyageurs interstellaires. Ce n'est là qu'une question de définition ; nous autres, membres de l'équipage de deux milliards d'individus du vaisseau de l'espace qui a nom la Terre, nous ne nous considérons pas comme des cannibales, bien que chacun d'entre nous ait dû absorber des atomes qui, dans le passé, ont pu être constitutifs de César, de Socrate, de Shakespeare ou de Salomon.

On ne peut s'empêcher de penser que l'arche interstellaire lancée dans son voyage de mille ans serait un moyen encombrant de résoudre le problème, même si toutes les difficultés psychologiques et sociales pouvaient être surmontées. (La cinquantième génération partagerait-elle les aspirations des pèlerins partis de la Terre si longtemps auparavant ?) On peut toutefois envisager, pour envoyer des hommes dans d'autres systèmes solaires, des moyens différents de ceux mettant uniquement en jeu la force brutale dont nous avons donné un aperçu ci-dessus. Après les considérations purement techniques des derniers paragraphes, la méthode apparaîtra peut-être comme touchant à la fantaisie. Elle comporte, au sens le plus étroit du mot, l'emmagasinage des êtres humains. Il y a quelques mois, dans un laboratoire australien, j'observais ce qui apparaissait comme des spermatozoaires parfaitement normaux s'agitant dans un champ microscopique. Ils étaient parfaitement normaux quant à leur constitution, mais c'était leur *âge* qui ne l'était pas. Pendant trois ans, ils étaient restés immobiles, congelés sous l'effet d'une température très basse, et il ne semblait guère douteux qu'ils puissent être maintenus fertiles pendant des siècles par le même procédé. Chose plus surprenante encore, on avait enregistré avec les ovules, beaucoup plus gros et plus délicats, des succès suffisamment probants pour indiquer que ceux-ci pouvaient aussi survivre au même traitement. Si le fait se confirme, la reproduction finira par devenir indépendante du temps.

Les conséquences sociales de ces expériences ramènent à la proportion de simples jeux d'enfants tout ce que nous avons lu dans « *Le meilleur des mondes* » d'Huxley, mais je ne m'occuperai pas ici des intéressants résultats qui auraient pu être obtenus en unissant, par exemple, les gènes de Cléopâtre à ceux de Newton. L'encombrante arche interstellaire, avec ses générations de voyageurs condamnés à passer leur vie entière dans le vide de l'espace, n'était qu'un expédient pour transporter des cellules animales, des connaissances et de la culture d'un soleil à un autre. Combien plus efficace il serait d'envoyer seulement les cellules, de les fertiliser automatiquement environ vingt ans avant le terme du voyage, de faire progresser les embryons jusqu'à la naissance par des techniques déjà préfigurées dans les laboratoires de biologie d'aujourd'hui, et d'élever les enfants sous la tutelle de nourrices cybernétiques qui leur enseigneraient leur héritage et leur destinée quand ils seraient en âge de comprendre.

Ne connaissant pas de parents ni même de personnes d'un âge différent du leur, ces enfants grandiraient dans l'étrange monde artificiel de leur vaisseau spatial, atteindraient leur maturité en temps utile pour explorer les planètes vers lesquelles ils vogueraient, pour être, qui sait ? les ambassadeurs de l'humanité parmi des races étrangères, à moins que ce ne soit

pour découvrir, trop tard, qu'il n'y avait pas place pour eux là-bas. Si leur mission réussissait, il serait de leur devoir (ou de celui de leurs descendants si la première génération ne pouvait terminer la tâche) de s'assurer que les connaissances qu'ils auraient acquises soient un jour emportées sur la Terre.

Une société serait-elle moralement justifiée à préparer un avenir si onéreux et si incertain pour ses enfants non encore nés — et à vrai dire non encore conçus ? C'est là une question à laquelle différentes époques pourront répondre de façon différente. Ce qui, pour une époque, semble un sacrifice inhumain peut sembler à une autre une grande et glorieuse aventure.

***

Nous avons jusqu'ici posé en fait que les voyages interstellaires doivent nécessairement durer plusieurs centaines, voire plusieurs milliers d'années. L'étoile la plus proche de nous est à plus de quatre années-lumière ; la Galaxie elle-même — l'Univers dont notre soleil n'est qu'un membre insignifiant — s'étend sur des centaines de milliers d'années-lumière, et les distances *entre* les Galaxies sont de l'ordre d'un million d'années-lumière. La vitesse de la lumière apparaît comme une limite fondamentale à la vitesse; en ce sens, elle est tout à fait différente du « mur du son », notion déjà dépassée et qui n'est qu'un attribut des gaz particuliers constituant notre atmosphère. Même si nous pouvions atteindre la vitesse de la lumière, par conséquent, les voyages interstellaires demanderaient de nombreuses années, et ce n'est que dans le cas des étoiles les plus proches qu'il apparaîtrait possible à un voyageur de faire l'aller et retour dans la durée de sa vie sans avoir à recourir à des techniques telles que l'arrêt des fonctions vitales. Cependant, comme nous allons le voir, la situation réelle est beaucoup plus compliquée que cela.

En premier lieu, est-il possible, même en théorie, de construire des vaisseaux de l'espace capables d'approcher la vitesse de la lumière ? (C'est-à-dire 300 000 km à la seconde, ou 1 080 000 km à l'heure.) Le problème consiste à trouver une source d'énergie suffisante et à l'appliquer. La fameuse équation d'Einstein $E = mc^2$ donne une réponse — sur le papier — que quelques siècles de technologie pourront peut-être traduire en réalisations techniques. Si nous pouvons obtenir l'annihilation *totale* de la matière — et non plus la conversion d'une simple fraction d'un pourcentage de matière en énergie — nous pourrons approcher aussi près de la vitesse de la lumière que nous le désirons. Nous ne l'atteindrons jamais, mais un voyage à 99,9 % de la vitesse de la lumière prendrait après tout bien peu de temps en plus qu'un voyage à la vitesse exacte de la lumière ; la différence semblerait pratiquement insignifiante.

L'annihilation complète de la matière est encore du domaine des spéculations, comme l'était il y a vingt ans l'énergie atomique. Cependant, la découverte récente de l'antiproton peut être le premier pas sur la voie de sa réalisation. Les déplacements dans l'espace à des vitesses approchant celle de la lumière nous entraînent toutefois dans un des paradoxes les plus déconcertants qui dérivent de la Théorie de la Relativité : le phénomène dénommé « Effet de la dilatation du temps ». Le temps lui-même est une quantité variable ; la vitesse à laquelle il s'écoule dépend de celle de l'observateur. La différence est infinitésimale aux vitesses de la vie courante et même à celles des corps astronomiques normaux. Elle est d'une importance capitale quand nous approchons à très peu de choses près de la vitesse de la lumière. Nous pouvons dire *grosso modo* que plus nous allons vite, plus le temps passe lentement. A la vitesse de la lumière, le temps cesse d'exister ; le moment « maintenant » dure éternellement.

Prenons un exemple extrême pour montrer ce que cela signifie. Si un vaisseau de l'espace quittait la Terre pour Alpha du Centaure à la vitesse de la lumière et en revenait immédiatement à la même vitesse, il serait parti environ huit ans et demi selon toutes les pendules et tous les calendriers terrestres. *Mais pour les passagers de l'appareil et pour toutes leurs pendules, il ne se serait pas écoulé de temps.* A une vitesse matériellement

possible de 95 % de celle de la lumière, par exemple, les passagers penseraient que le voyage aller et retour a duré environ trois ans. A 99 %, il leur paraîtrait durer un peu plus d'un an. Mais dans chaque cas ils rentreraient plus de huit ans après leur départ, selon le temps terrestre.

On doit faire remarquer que ce phénomène, pour incroyable qu'il paraisse, est une des conséquences naturelles de la théorie d'Einstein. L'équation liant la masse à l'énergie apparut jadis tout aussi fantastique et éloignée d'une application pratique quelconque. Mais tout ce qui n'enfreint pas les lois naturelles doit être considéré comme une possibilité — et les événements de ces dernières dizaines d'années nous ont montré assez clairement que les choses qui sont possibles seront toujours réalisées pourvu qu'il y ait un stimulant assez puissant.

A la question de savoir si le stimulant sera, ici, suffisant, seul l'avenir pourra répondre. Les hommes qui vivront dans cinq cents ou mille ans seront poussés par des mobiles bien différents des nôtres, mais si ce sont des hommes, ils brûleront encore de cette curiosité insatiable qui nous a lancés à la conquête de notre monde et qui est sur le point de nous lancer dans l'espace. Tôt ou tard, nous parviendrons à la limite du système solaire et nous regarderons à travers l'ultime précipice. Nous nous y arrêterons peut-être pendant des siècles, rassemblant nos forces. Puis nous nous élancerons vers les étoiles.

(Traduit par Roger Durand.)

Réponse à Arthur Kœstler

NON, L'IMAGINAIRE N'EST PAS SOURCE D'ENNUI !

par GÉRARD KLEIN

Les Editions Calmann-Lévy ont publié il y a quelques mois un recueil d'essais du célèbre écrivain Arthur Koestler : « L'ombre du dinosaure ». *Ce livre contient entre autres un article intitulé* « L'ennui de l'imaginaire », *qui constitue une attaque assez acerbe contre la science-fiction. Nous avons pensé qu'il pouvait être intéressant de répondre à Arthur Koestler sur ce sujet qui nous concerne particulièrement. Dans l'article qui suit, notre collaborateur Gérard Klein reprend les principaux arguments de Koestler pour les discuter et tenter d'en tirer des conclusions.*

Dans un recueil récent d'essais, « *L'ombre du dinosaure* », M. Arthur Koestler a bien voulu se pencher sur la science-fiction, avec une brièveté qui laisse entendre le peu d'importance qu'il accorde à ce sujet. Il l'a fait avec une sorte d'amertume, une nuance de regret qui laisse à penser qu'après avoir beaucoup aimé le genre (comme il l'avoue), il a été déçu.

M. Koestler démonte le mécanisme d'un roman de Van Vogt, « *The weapon shops of Isher* », et il montre qu'il y a là peu de choses en dehors d'un bel enchaînement d'idées. Il a sans doute raison. « *Fiction* » a d'ailleurs insisté, dans un article récent (n° 34), sur le manque d'art et le vide de la pensée de Van Vogt. M. Koestler déplore les abus de la S. F. aux Etats-Unis. Une part limitée quoique non moins inquiétante de sa description est valable pour la France ; il m'est difficile de le contredire sur ce point sauf pour insinuer qu'une panoplie de *space man* vaut bien une panoplie de *cow-boy*. M. Koestler estime que cet intérêt actuel pour le roman scientifique est né à la fois d'une indigestion de découvertes et d'une crainte presque religieuse à l'égard de la puissance mortelle que confèrent ces inventions modernes. Il semble qu'en ce qui concerne le grand public au moins, son analyse donne une bonne approximation de la réalité. M. Koestler accorde enfin à la science-fiction le rang d'une bonne distraction. J'aurais mauvaise grâce à le contredire ici, car c'est déjà énorme.

En vérité, j'éprouve une extrême difficulté à critiquer M. Koestler. Sur tous les points qu'il évoque, je suis d'accord avec lui. J'aurais probablement écrit, si j'avais eu à le faire, le même texte que lui, quoique moins brillamment.

Cependant mon essai eût été plus long. Car ce que je crois pouvoir reprocher à M. Koestler, c'est d'avoir péché par omission. M. Koestler affirme que tel livre n'est qu'un agréable passe-temps, dépourvu de toute qualité littéraire ; je partage son avis. M. Koestler prétend que le roman scientifique dans son ensemble ne saurait s'élever au-dessus du livre susdit. Je ne peux plus le suivre. Et lorsque, pour assurer son idée, M. Koestler entend montrer que « *Le meilleur des mondes* » ou « *1984* » ne sont pas de la S. F. et n'ont jamais eu ni n'auront jamais le moindre rapport avec la S. F., je ne comprends plus.

A vrai dire, il semble que M. Koestler combatte fort brillamment un monstre qu'il a lui-même créé, c'est-à-dire une définition du roman scientifique qu'il s'est forgée. N'y a-t-il pas là place pour bien de la subjectivité ?

M. Koestler considère la S. F. comme la manifestation d'un « rêve éveillé » et d'une « imagination sans frein », qu'il oppose à juste titre « à la fantaisie disciplinée de l'artiste ». Mais n'y a-t-il, dans « *Fahrenheit 451* », dans « *Childhood's end* », dans « *Utopia 14* » dans « *Odd John* », que rêve éveillé et imagination sans frein ? Il nous semble au contraire qu'il y a démarche

à la fois logique et poétique, qui permet par le canal des idées de retrouver une certaine réalité humaine, métaphysique, sociologique et biologique, en accord avec les conceptions que la science permet de se faire du monde. Ou bien faut-il condamner Poe ou Platon pour avoir professé l'intérêt des idées ?

Je crois que M. Koestler se tirerait très aisément d'embarras en démontrant que la meilleure part de chacun des romans cités ne doit rien à la S. F. « *Le meilleur des mondes* » d'Huxley, dit-il, le « *1984* » d'Orwell, sont de grandes œuvres littéraires parce que les appareils du monde futur et les bizarreries du monde étranger n'y servent que de décor ou de prétexte au message social.

Je ne suis plus si sûr, alors, de la position de M. Koestler.

« *Le meilleur des mondes* » n'a de sens que dans ce contexte bien précis, et sans doute l'extrême intelligence qu'Aldous Huxley sut déployer dans sa description aura-t-elle demain plus d'attrait qu'un message social peut-être démodé et déjà trop vulgarisé. Il nous importe plus, artistiquement parlant, qu'Huxley nous ait fait croire durant quatre ou cinq heures à la probabilité d'une telle technocratie, que cette technocratie ait une chance historique d'exister.

Sur un plan similaire, il y a dans les machines et dans les abstractions du temps et de l'espace, ou de la vie, une source de poésie aussi pure que celle que l'on cherchait jadis dans l'océan ou dans la montagne. M. Koestler semble considérer que le temps peut remettre en question ces valeurs esthétiques, que nous accordons aux voyages dans l'espace, ou encore, mettons, à la théorie de l'évolution ou à la genèse des astres. Cela n'est pas si sûr. Lorsque nous relisons les prévisions faites sur le plan social par un Tocqueville, nous éprouvons un incontestable plaisir intellectuel, moins parce qu'elles se sont réalisées que parce que nous aimons à retracer les voies de l'abstraction et à redécouvrir la cohérence de la pensée. Il y a là, à notre sens, un sentiment d'ordre esthétique.

Cela est très proche, me semble-t-il, de ce que l'on attend d'un excellent roman de S. F. Il s'agit d'un art qui doit tenir la gageure d'être à la fois abstrait, et donc intellectuel, et d'être poétique, et donc humain. S'agit-il encore exactement d'un roman ? Je ne le crois pas. Il s'agit plutôt d'une sorte de personnalisation de l'essai qui remplacera peut-être le roman.

***

La critique la plus dure et sans doute la mieux fondée que porte M. Koestler à l'encontre de la S. F. est qu'elle n'apporte rien de nouveau ni dans le domaine de l'humain ni dans celui du *différent*. Sans doute l'imagination a-t-elle ses limites. Sans doute notre impuissance à comprendre l'homme d'aujourd'hui, et plus encore celui d'hier et celui de l'autre côté du fleuve, est-elle si grande que nous pouvons désespérer de parvenir à construire synthétiquement un être différent : l'homme de demain. C'est là le point de vue d'un humaniste ; il est irréprochable. Mais la science a ouvert à la poésie, à l'intelligence et à la métaphysique d'autres voies que celles de l'homme. Elles rejoignent à coup sûr la connaissance de l'homme, mais par de si grands détours qu'elles mènent à des facettes de l'homme jusque-là ignorées. L'humaniste peut-il alors négliger la connaissance de ce qui n'est pas humain ?

M. Koestler se trouve à peu près dans la situation d'un excellent critique d'art classique qui dénierait toute valeur esthétique à des formes géométriques pourtant agréables à l'œil et qui aurait raison. Mais ce critique oserait-il, partant de ce même raisonnement, condamner tout l'art abstrait qui a infiniment enrichi ces formes quoique partant d'elles ou les retrouvant ? Je crois bien que c'est le cas de l'art d'un Bradbury ou d'un Stapledon ou d'un Huxley.

Non, les astronefs, si rapides soient-ils, ne permettent pas d'échapper à la condition humaine. Mais la science et sa méthode moderne, l'analyse des possibles, et les œuvres qui en découlent, contribuent à accroître la compréhension de cette condition, à développer et à rendre plus conscient le sentiment de splendeur, de terreur et d'isolement qui est lié à l'intelligence de cette condition.

Les idées que les penseurs se fai-

saient du monde sont en train de crouler, de s'entremêler, de s'échafauder à nouveau en un édifice fragile et merveilleux, et cela, bien plus rapidement que nous le croyons la plupart du temps. Pouvons-nous prétendre demeurer immuables alors que l'espace qui nous contient et le temps qui nous déforme se précisent dans nos esprits et s'écartent des images classiques ? C'est sans doute le rôle de la science-fiction de qualité que de montrer, avec sans cesse plus d'acuité, quelle peut être la place de la condition humaine dans un monde dont les expressions varient. Mais il ne s'agit pas de vulgariser les incidences de la pensée scientifique ; il s'agit, dans le meilleur des cas, de faire bénéficier la littérature des nouvelles dimensions explorées par la science.



En conclusion à son essai, M. Koestler résume un roman de l'Allemand Alfred Döblin. Les héros tout-puissants de ce livre, ayant maîtrisé les secrets de la science, connaissent l'émerveillement puis l'éternelle lassitude de l'ennui. Je pense que c'est le genre de choses qu'il est bon de raconter de temps à autre. Et, que la S. F. ait permis de les exprimer est peut-être pour elle une suffisante légitimation. La science est une aventure intellectuelle probablement sans précédent. La science-fiction peut en être la traduction sensible. Cette fille folle est aussi riche d'avenir et de possibilités que sa mère sage.

Il a fallu attendre, pour que le roman psychologique acquière droit de cité, qu'une profonde curiosité de l'âme humaine soit alliée à une grande perfection de l'expression. Et le roman psychologique lui-même a connu les vicissitudes de la vulgarisation et de la popularité. Peut-être les critiques les plus intransigeants seront-ils satisfaits lorsqu'une vaste curiosité scientifique servira un réel sens artistique, si ce n'est déjà fait. On peut rejeter une masse de livres, mais je ne vois pas, en définitive, au nom de quoi on condamnerait définitivement la S. F.



SERVICE BIBLIO ÉTRANGER (Voir page 122)

A découper suivant le pointillé ou à recopier si vous ne voulez pas mutiler la revue.

BON DE COMMANDE

Titres commandés (encerclez les numéros correspondant aux livres désirés) :

1	4	5	6	7	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22
23	24	25	26	27	28	30	31	33	34	35	36	37	38	39	40	41	42	43
44	45	47	48	50	51	52	53	54	55	58	59	60	61	62	63	65	66	67
69	70	73	74	75	76	77	82	83	85	86	87	88	89	90	91	92	93	94
95	96	97																

Paiement par : mandat — chèque — chèque postal (PARIS-OPTA 1848-38)
(rayer les mentions inutiles)

Nom : .... Adresse : ....

....

FICTION - SERVICE BIBLIOGRAPHIQUE ETRANGER, 96, rue de la Victoire, Paris-9ᵉ.

ICI, ON DÉSINTÈGRE !

SCIENTIFIQUES ET DOCUMENTAIRES

Le livre le plus intéressant du mois est l'ouvrage du docteur Jacques Ménétrier : « *Eloge de l'incertitude* » (Editions de la Colombe). L'éminent biologiste, qui fut un des principaux collaborateurs d'Alexis Carrel et qui a fait, ces dernières années, des découvertes remarquables sur les effets physiologiques des métaux à l'état d'extrême dilution, fait dans ce livre quelques réflexions sur ses travaux, sur la biologie et sur le métier de chercheur. Il y a là bien des idées réjouissantes pour l'amateur de science-fiction. Le docteur Ménétrier admet par exemple qu'il peut y avoir des fluctuations dans l'entropie et qu'un organisme vivant peut remonter partiellement le cours du temps. Contrairement au précédent ouvrage de l'auteur (« *Introduction à la médecine fonctionnelle* », Editions Pacorhy), l'« *Eloge de l'incertitude* » n'exige aucune connaissance technique pour sa lecture. Ce livre comptera certainement parmi les trop rares ouvrages où le profane peut saisir la science en marche.

M. André Dalmas publie chez Fasquelle une « *Vie d'Evariste Gallois* ». C'est, je pense, la première biographie accessible au lecteur ignorant des mathématiques du grand mathématicien mort à l'âge de vingt ans et qui a fait avancer les mathématiques de plusieurs siècles. L'intelligence de Gallois était tellement extraordinaire que sa vie rend plausibles les mutants tels que les imaginent les auteurs de science-fiction comme Clifford Simak et A. E. Van Vogt. M. Dalmas montre d'autre part clairement dans son livre le conflit entre le génie et la société.

C'est également du conflit entre l'homme de génie et la société que s'occupe Mme Françoise d'Eaubonne dans la « *Vie de Rimbaud* », qu'elle vient de publier chez Seghers. Ce beau livre nous intéresse à un autre titre: Mme d'Eaubonne met en valeur l'aspect « parapsychologique » ou « voyant » de Rimbaud.

Laffont réédite, dans sa collection « La Croix du Sud », « *A la recherche de la cité perdue* » de Dana et Ginger Lamb. Les cités perdues de la jungle sud-américaine intéressent beaucoup le public en ce moment, depuis qu'une émission de radio populaire y a fait allusion, et qu'un robot volant américain est allé mystérieusement s'égarer dans la jungle du Mato Grosso.

Quelques événements intéressants sont à signaler du côté des revues. Trois nouvelles revues consacrées à l'énergie atomique : « *Energie nucléaire* », « *L'âge nucléaire* » et « *L'industrie nucléaire* » sont parues. La plupart des articles de ces revues auraient fait d'excellentes nouvelles de science-fiction, il y a vingt ans.

« *La Table Ronde* » publie deux numéros spéciaux : « La Bible » et « La psychanalyse », qui contiennent nombre d'essais intéressants pour nos lecteurs.

Notre ami Pierre Versins a lancé une excellente petite revue ronéotypée de science-fiction intitulée « *Ailleurs* ».

Enfin, phénomène extraordinaire, « *La Nouvelle Revue Française* » a découvert Charles Fort !

Jacques BERGIER.

●

ANTICIPATION SCIENTIFIQUE

Si vous vous passionnez pour les voyages dans le temps, à mon avis un des thèmes les plus captivants de la Science-Fiction, vous aimerez certainement « *Route du néant* », de F. Richard-Bessière (Fleuve Noir), qui nous décrit les aventures d'un groupe d'explorateurs spatiaux en l'an 7 000 d'abord, 12 000 ensuite. L'auteur n'entendait pas faire œuvre sociologique, son seul but était de nous distraire. Et l'on peut affirmer qu'il y a pleinement réussi. Ses personnages, parmi lesquels nous retrouvons quelques vieilles connaissances de « *S.O.S. Terre* », paru il y a un an environ chez le même éditeur, sont faits prisonniers par nos descendants, se font voler une invention révolutionnaire, s'échappent, assistent à une « transla-

tion » de la Terre dans un autre univers après avoir constaté, étant allés trop loin, la disparition de notre globe de l'endroit qu'il occupe dans l'Univers solaire. Bref, ainsi qu'on peut le constater, ce n'est pas l'imagination qui fait défaut à F. Richard-Bessière dont la technique et le style ne laissent par ailleurs rien à désirer.

« *Substance* Arka », de B. R. Bruss (Fleuve Noir) est un « space-opera » typique, encore qu'il se déroule entièrement sur notre bonne vieille Terre. Mais celle-ci est envahie par de mystérieux animaux radio - actifs, les « remlecks », qui foudroient tout être vivant s'approchant trop près d'eux. Originaires d'une planète lointaine, comment ont-ils pu arriver chez nous ? Un ancien astronavigateur, Jimmy Tohar, se transforme en détective et acquiert bientôt la conviction que cette « invasion » est l'œuvre de Jonathan Vega, maître tout - puissant de la « Transplanetarium », homme cruel et ambitieux, qui veut devenir dictateur du monde et qui, pour ce faire, n'hésite pas à s'allier avec des indigènes d'autres mondes. Une lutte titanesque se déclenche entre les partisans de Vega et les gouvernants, animés par Jimmy et aidés par les descendants des Drahons, peuple mystérieux qui quitta la Terre avant le déluge pour aller s'installer dans un autre univers. Roman d'aventures et de « suspense », le roman semble être fait sur mesure pour les lecteurs de la collection « Anticipation ».

Dans « *La planète sans soleil* » (Ed. Grand Damier) Maurice Limat nous fait assister à l'agonie de l'humanité dont les quelques survivants ont été transférés par les maîtres du monde, robots que leurs ancêtres avaient eux-mêmes construits, sur une petite planète déshéritée où ils mènent une existence primitive. Mais un jour, l'un d'eux, Ki-Gor, tombe amoureux d'une jeune fille-robot qu'il a sauvée de la mort lors d'un accident. Scandale d'autant plus grand que celle-ci, Marfa, répond à cet amour. Toutes relations étant proscrites entre les deux races — si j'ose m'exprimer ainsi — les deux coupables sont condamnés à l'exil, mais les bagnards se révoltent et c'est sur une note d'optimisme que se termine cet ouvrage curieux qui, traité avec plus d'ampleur, eût été de classe internationale.

EPOUVANTE

Deux cadavres — le mari et sa femme folle — une adolescente paralysée et sa petite sœur, un Bois maudit « qui guette sa proie », une demeure lugubre, tels sont les ingrédients qu'utilise Peter Randa dans « *Veillée des morts* » (Fleuve Noir). Divisé en chapitres qui ont pour titre soit les noms des quatre personnages, les deux morts et les deux vivants, soit le « Bois des Pendus », l'ouvrage est statique et l'auteur distille l'angoisse en décrivant surtout la terreur des deux fillettes, dont les parents, péris tous deux de mort violente, se décomposent lentement au rez-de-chaussée de la maison. L'entreprise était archi-difficile et je crains que l'auteur n'ait fait fausse route. Certes, certains passages de son roman sont de tout premier ordre, mais l'ensemble paraît long, très long même, et Edgar Poe lui-même n'eût pas osé développer en 222 pages un sujet digne d'une nouvelle.

Igor B. Maslowski.



Livres de " science-fiction " ou assimilés récemment parus

SCIENCE-FICTION

AMILA (John). — Le neuf de pique. Coll. « Rayon Fantastique ». *Gallimard* ...... 225 fr.

BROWN (Fredric). — Martiens, go home. Coll. « Présence du futur ». *Denoël* .... 450 fr.

BRUSS (B.-R.). — Substance « Arka ». Coll. « Anticipation ». *Fleuve Noir* .... 240 fr.

CLARKE (Arthur). — Les enfants d'Icare. Coll. « Rayon Fantastique ». *Gallimard* .... 225 fr.

RICHARD-BESSIERE (F.). — Route du néant. Coll. « Anticipation ». *Fleuve Noir* .... 240 fr.

WARD (Henry). — Les soleils verts. *Jeheber* .... 590 fr.

SCIENCE-FICTION (classiques)

CONAN DOYLE (Sir Arthur). — Œuvres complètes. Tome II. Les exploits du Professeur Challenger. *Laffont* .... 1.400 fr.

SCIENCE-FICTION (pour les jeunes)

VERNES (Henri). — Les monstres de l'espace. Coll. « Marabout-junior ». *Gérard et Cie.* (*L'Inter.*) .... 135 fr.

FANTASTIQUE

MASSON (Loys). — Les tortues. *Laffont* .. 600 fr.

MILLER (Henry). — Un diable au paradis. *Corrêa* .... 540 fr.

MOREAU (Jacqueline). — La sorcière reçoit la nuit. *Albin Michel* .... 450 fr.

VAN MOPPES (Denise). — Une fée dans la ville. *Albin Michel* .... 390 fr.

FANTASTIQUE (théâtre)

AYMÉ (Marcel). — Les oiseaux de lune. Coll. « Reliures d'éditeur ». *Gallimard* .... 1.450 fr.

EPOUVANTE

RANDA (Peter). — Veillée des morts. Coll. « Angoisse ». *Fleuve Noir* .... 225 fr.

HUMOUR

SINE. — Complaintes sans paroles. *Jean-Jacques Pauvert* .... 600 fr.

SCIENTIFIQUES et DOCUMENTAIRES

AUPHAN (Michel). — L'astrologie confirmée par la science. *La Colombe* .... 600 fr.

BRIDGEMAN (William) et HAZARD (Jacqueline). — Solitude du ciel. *Amiot-Dumont*.. 690 fr.

COSSA (P.). — La cybernétique. Du cerveau humain aux cerveaux artificiels. 2e édit. Coll. « Evolution des Sciences ». *Masson* .... 600 fr.

SUDRE (René). — Traité de parapsychologie. Coll. « Bibliothèque Scientifique ». *Payot.* 1.800 fr.

La parapsychologie et le colloque de Royaumont (numéro spécial de La Tour Saint-Jacques) .... 500 fr.

L'astrologie (numéro spécial de La Tour Saint-Jacques) .... 500 fr.

Service bibliographique

Plusieurs lecteurs de Province et des Colonies nous ont signalé avoir des difficultés à trouver sur place les romans mentionnés par leur éditeur dans leur page d'annonce ou dont nous parlons dans nos rubriques. Ils nous ont demandé si nous pouvions les leur procurer. C'est bien volontiers que nous nous mettons à leur disposition pour leur adresser au prix de librairie les titres dont ils désireront faire l'acquisition ainsi que tous les autres volumes en dehors du domaine policier.

Pour éviter les frais de contre-remboursement, joindre à la demande adressée à :

« FICTION », 96, rue de la Victoire, Paris-9e

le montant correspondant à la commande, en ajoutant les frais de correspondance, d'envoi et de recommandation basés sur le barème suivant :

Pour 1 roman .... 70 fr.
Pour 2 romans .... 85 fr.
Pour 3 ou 4 romans .... 120 fr.
Pour 5 ou 6 romans .... 150 fr.

Paiement par mandat, chèque ou C. C .P. OPTA PARIS 1848-38.

(Joindre également un timbre pour la réponse en cas de demandes particulières, ou en coupons-réponses internationaux, pour nos abonnés de l'Union française et de l'Etranger.)

SERVICE BIBLIOGRAPHIQUE ÉTRANGER

Ce service vous procure, aux meilleures conditions, des ouvrages en langue étrangère. Nous vous rappelons que :

1° Les frais d'envoi et de recommandation sont compris dans les prix;

2° Le paiement se fait à la commande (voir bon page 117);

3° Nous fournissons sur demande une liste complémentaire de nombreux titres disponibles seulement sous réserves;

4° Vous pouvez aussi commander des ouvrages étrangers non mentionnés sur nos listes, en l'indiquant sur feuille séparée et en joignant un timbre ou un coupon-réponse si vous habitez l'étranger.

RAPPEL DES TITRES DISPONIBLES

(Entre parenthèses, le numéro de « Fiction » où a paru la notice de chaque ouvrage.)

ROMANS DE S. F.

22 BRAIN WAVE (29).
Poul Anderson. 310 F

85 SWORD OF RHIANNON (38).
Leigh Brackett. 725 F

39 TWILIGHT OF REASON (31).
Jonathan Burke. 190 F

18 EARTHLIGHT (29).
Arthur C. Clarke. 310 F

62 PRELUDE TO SPACE (34).
Arthur C. Clarke. 310 F

44 HERO'S WALK (32).
Robert Crane. 310 F

82 EXILES IN TIME (37).
Jon J. Deegan. 190 F

35 BEYOND EDEN (31).
David Duncan. 310 F

75 DARK DOMINION (36).
David Duncan. 310 F

7 THE BODY SNATCHERS (28).
Jack Finney. 220 F

12 THE SECRET MASTERS (29).
Gerald Kersh. 310 F

86 SPACE FRONTIERS (38).
Roger Vernon Lee. 220 F

13 SPACE PLATFORM (29).
Murray Leinster. 220 F

10 VOYAGE TO VENUS (PERELANDRA) (29).
C. S. Lewis. 220 F

30 THAT HIDEOUS STRENGTH (30).
C. S. Lewis. 230 F

31 WORLD OUT OF MIND (30).
J. T. MacIntosh. 220 F

61 SPACEWAYS (34).
Charles Eric Maine. 230 F

77 BRIGHT PHOENIX (36).
Harold Mead. 310 F

5 BRING THE JUBILEE (28).
Ward Moore. 310 F

45 SEARCH THE SKY (32).
Frederik Pohl et C. M. Kornbluth. 310 F

65 GLADIATOR-AT-LAW (35).
Frederik Pohl et C. M. Kornbluth. 310 F

17 UNDYING FIRE (29).
Fletcher Pratt. 310 F

76 NERVES (36).
Lester del Rey. 310 F

23 THE METAL EATER (29).
R. Sheldon. 190 F

6 RIDERS TO THE STARS (28).
Curt Siodmak. 310 F

52 FORBIDDEN PLANET (33).
W. J. Stuart. 310 F

58 MORE THAN HUMAN (34).
Theodore Sturgeon. 310 F

74 WORLD AT BAY (36).
E. C. Tubb. 190 F

33 TIME MASTERS (30).
Wilson Tucker. 220 F

89 TO LIVE FOREVER (38).
Jack Vance. 310 F

14 MESSIAH (29).
Gore Vidal. 310 F

63 THE GIRLS FROM PLANET 5 (34).
Richard Wilson. 310 F

43 RE-BIRTH (32).
John Wyndham. 310 F

53 OUT OF THE DEEPS (33).
John Wyndham. 310 F

NOUVELLES DE S. F. (Recueils).

27 I, ROBOT (30).
Isaac Asimov. 655 F

54 NO TIME LIKE THE FUTURE (33).
Nelson Bond. 310 F

41 FAR AND AWAY (32).
Anthony Boucher. 310 F

4 EXPEDITION TO EARTH (28).
Arthur C. Clarke. 310 F

69 REACH FOR TOMORROW (35).
Arthur C. Clarke. 310 F

11 THE MAN WHO SOLD THE MOON (29).
Robert Heinlein. 220 F

87 THE GREEN HILLS OF EARTH (38).
Robert Heinlein. 230 F

28 REVOLT IN 2100 (30).
Robert Heinlein. 220 F

66 THE EXPLORERS (35).
C. M. Kornbluth. 310 F

40 AHEAD OF TIME (32).
Henry Kuttner. 310 F

51 NO BOUNDARIES (33).
Henry Kuttner et C. L. Moore. 310 F

15 ANOTHER KIND (29).
Chad Oliver. 310 F

67 ALTERNATING CURRENTS (35).
Frederik Pohl. 310 F

59 CITIZEN IN SPACE (34).
Robert Sheckley. 310 F

70 UNTOUCHED BY HUMAN HANDS (35).
Robert Sheckley. 310 F

21 CAVIAR (29).
Theodore Sturgeon. 310 F

60 OF ALL POSSIBLE WORLDS (34).
William Tenn. 310 F

88 THE HUMAN ANGLE (38).
William Tenn. 310 F

1 DESTINATION UNIVERSE (28).
A. E. Van Vogt. 220 F

NOUVELLES DE S. F. (Anthologies).

50 THE BEST SCIENCE-FICTION STORIES (1st serie) (33). 655 F

37 THE YEAR'S BEST SCIENCE-FICTION NOVELS (31). 725 F

16 TO MORROW THE STARS (29). 220 F

38 POSSIBLE WORLDS OF SCIENCE-FICTION (31)). 725 F

83 OPERATION FUTURE (37). 310 F

42 STAR SCIENCE - FICTION STORIES n° 3 (32). 310 F

34 STAR SCIENCE - FICTION STORIES n° 2 (30). 310 F

48 STAR SHORT NOVELS (33). 310 F

FANTASTIQUE

24 THE MONK AND THE HANGMAN'S DAUGHTER (29). Ambrose Bierce. 220 F

47 THE OCTOBER COUNTRY (33). Ray Bradbury. 420 F

9 DARK GATEWAY (28). Jonathan Burke. 230 F

19 GREAT TALES OF FANTASY AND IMAGINATION (29). 310 F

73 OUT OF THIS WORLD (36). 220 F

DOCUMENTAIRE

20 LIFE ON OTHER WORLDS (29). H. Spencer Jones. 310 F

HUMOUR

25 HOMEBODIES (30). Chas Addams. 1.300 F

26 MONSTER RALLY (30). Chas Addams. 1.550 F

90 INSIDE MAD (38). 310 F

THEATRE

36 THREE TIME PLAYS (31). J. B. Priestley. 230 F

NOUVEAUX TITRES

91. THE BEST SCIENCE-FICTION STORIES. 2nd série. (Grayson & Grayson.) 725 F.

Le succès considérable de ces anthologies ont fait qu'en Amérique la publication en est devenue annuelle et que, pour les auteurs, le fait d'y être sélectionné est une véritable consécration. La présente série ne comprend que des spécialistes chevronnés, mais nous ne désespérons pas de parvenir progressivement à vous présenter les sept années successives de ces remarquables collections, où se trouvent révélés nombre de nouveaux talents.

92. MANY DIMENSIONS. C. Williams. (Penguin.) **270 F.**

Livre inusuel mais passionnant. Cet auteur, dont le présent ouvrage parait être la première entrée dans le domaine de l'étrange, nous donne une description saisissante d'un univers aux lois bizarres.

93. THE BIG BALL OF WAX. Stephen Mead. (Ballantine.) **310 F.**

Depuis des classiques comme « The space merchants », *de Pohl et Kornbluth, et* « Year of consent », *de K. S. Crossen, nul auteur n'a su avec autant d'habileté et d'humour renouveler le thème rebattu de la publicité dans le futur. Le rajeunissement que lui fait subir l'ironique Stephen Mead séduira les lecteurs les plus rebelles à ce type de roman.*

94. THE CURRENTS OF SPACE. Isaac Asimov. (Signet.) **220 F.**

Ce livre alerte, aux multiples rebondissements, à la construction impeccable, vous entraînera au cœur de la Galaxie où s'affrontent les diverses fractions de la civilisation humaine en un impitoyable et sourd conflit. Seul un auteur de l'envergure d'Asimov pouvait aussi brillamment parvenir à nous faire vivre ce monde du futur. (Disponible du même auteur : « I, robot », *n°* 27.)

95. AWAY AND BEYOND. A. E. Van Vogt. (Avon.) **220 F.**

Ce second recueil d'un écrivain aussi attachant que l'illustre Van Vogt est un étincelant kaléidoscope où l'imagination la plus débordante se mêle à un talent de conteur hors pair pour nous introduire au sein même des effarants mystères du cosmos. Voici là un ouvrage qui se doit de figurer parmi certainement les vingt meilleurs livres de science-fiction jamais publiés. (Disponible du même auteur : « Destination universe », *n°* 1.)

96. SEEDS OF TIME. John Wyndham. (Michael Joseph.) **930 F.**

Anthologie des meilleures nouvelles du successeur anglais de H. G. Wells, ce livre ne dément certes pas les incontestables dons d'écrivain de Wyndham. L'humour et le drame, l'action et la psychologie, tout y constitue un ensemble des plus séduisants.

97. THE UNKNOWN, IS IT NEARER ? Dingwall et Langdon-Davies. (Signet.) **310 F.**

Rien de plus difficile à présenter qu'un essai sur ce que maintenant l'on nomme presque scientifiquement la parapsychologie. De nombreux ouvrages à la fortune diverse ont déjà traité de cet épineux problème, cependant celui-ci vous initiera aux derniers travaux sur ce sujet du trop peu connu docteur Rhine, pratiquement le seul homme de sciences qui se soit intégralement consacré à une étude logique et honnête de la question. D'une lecture indispensable pour tous ceux que celle-ci intéresse.

L'écran à quatre dimensions

VIEILLES CONNAISSANCES

par F. HODA

« *Frankenstein rencontre le loup-garou* », sorti ici récemment, date de 1943. C'est dire qu'il a été produit à une époque où la science-fiction au sens moderne du terme n'avait pas encore vaincu les monstres classiques du cinéma d'épouvante. Les spectateurs trop jeunes pour avoir connu les monstres d'antan verront le film avec intérêt : il résume en effet tout ce que le cinéma a fait dans le domaine des morts ressuscités et des loups-garous. Les autres, s'ils aiment le fantastique, retrouveront avec une certaine émotion de vieux amis. Les ennemis du bizarre et de l'extraordinaire auront beau jeu pour dénigrer le scénario. Je ne cacherai pas, pour ma part, que je l'ai trouvé idiot, malgré la signature de Curt Siodmak. On sait que ce dernier a écrit les scénarios de beaucoup de films d'épouvante et de science-fiction. Il en a même mis en scène quelques-uns (par exemple l'assez bon « *Monstre magnétique* » dont j'ai déjà eu l'occasion de parler). On sait aussi qu'il est l'auteur de plusieurs romans d'anticipation dont l'excellent « *Donovan's brain* » (traduit en France sous le titre de « *Le cerveau du nabab* »). Aussi la déception est-elle grande devant l'histoire que Roy William Neill a mis en scène avec beaucoup d'honnêteté. Le producteur George Waggner est également un spécialiste du genre. Il a même réalisé en 1941 « *The cry of the werewolf* » qui sortit en France en 1948 sous le titre de « *Le retour du loup-garou* » (si mes souvenirs sont exacts).

Tous les poncifs sont ramassés ici. Le loup-garou et l'influence de la pleine lune alternent avec les appareils scientifiques vieux jeu ; le monstre de Frankenstein se trouve transplanté quelque part dans les Carpathes, terre bénie de Nosfératu, Dracula et autres vampires ; les visites au cimetière se font la nuit, même lorsque la police veut déterrer les cadavres ; enfin, autre poncif, tous les acteurs du genre se trouvent réunis ici, autour de la jolie Ilona Massey : Bela Lugosi, Lon Chaney jr., Lionel Atwill. Ce n'est pas sans émotion que les amateurs du genre reverront ces deux grands disparus que sont Atwill et Lugosi. Pour ma part j'avoue que ce vieux décor carpathique, aujourd'hui délaissé, m'a attendri. (Mais ce n'est pas une référence !)

Le film fait suite à celui de Waggner : « *Cry of the werewolf* ». Dans ce dernier on voyait Lon Chaney, mordu par un loup-garou fils d'une bohémienne, se transformer à son tour en monstre ; aux dernières images il était abattu par son propre père, Claude Rains. « *Frankenstein contre le loup-garou* » débute par un impressionnant mouvement d'appareil à travers le cimetière où repose Lon Chaney. C'est une nuit de pleine lune ; deux voleurs s'introduisent dans la sépulture, tandis qu'un corbeau évolue devant la caméra, ajoutant au sinistre de la situation ; mais voilà que le cadavre bouge : le loup-garou ressuscité s'attaque aux bandits puis à de paisibles passants. Pourtant Lon Chaney est un « bon » monstre : en dehors de ses crises il a conscience de son infirmité et il ne cherche qu'une chose, mourir une fois pour toutes. Il suit jusqu'aux Carpathes les traces de la bohémienne Maria Ouspenskaya (excellente actrice de l'entre-deux-guerres) qui, pense-t-il, pourra l'aider. Il essaie d'acheter les ruines du château du Dr Frankenstein, pour mettre la main sur le fameux registre où le grand médecin consignait le résultat de ses expériences. Il retrouve le monstre de Frankenstein, animé de préoccupations similaires (devenir un homme normal ou mourir). Le Dr Mannering, qui suivait le loup-garou, accepte de les traiter tous deux mais, emporté par des préoccupations « scientifiques » (?), il veut pousser à bout l'expérience de Frankenstein, ce qui décuple les tendances sadiques de nos deux monstres... Cette expérience permet au « final » d'être suffisamment

tragique pour réveiller, durant les dix dernières minutes, l'intérêt languissant du spectateur. Le film finit dans le doute : en effet, rien ne prouve que les deux monstres soient réellement morts. Siodmak a voulu sans doute se ménager une porte de sortie pour les ressusciter dans un autre film. Mais il ne comptait pas avec le raz-de-marée de la science-fiction. Les deux monstres classiques ne réapparaîtront que dans quelques comédies (notamment avec Abbott et Costello).

Comme on le voit, le scénario de Siodmak n'a rien de génial ; la réalisation de Neill suit fidèlement les sentiers tracés par les grands devanciers : Tod Browning et James Whale. Ce film répond à un mouvement qui se dessina à Hollywood pendant les années de guerre. L'insuccès des derniers films d'épouvante (notamment celui de Waggner) avait fait tomber dans l'oubli les habitants des galeries de monstres. La prodigieuse réussite de « *Cat people* » (La féline), au début de 1943, poussa les producteurs à ressortir leurs monstres. Sans doute Waggner, Siodmak et Neill ont-ils cru faire « plus fort » que Lewton et Tourneur en faisant se rencontrer Frankenstein et le loup-garou, Bela Lugosi et Lon Chaney. Si tel était leur but, ils se sont lourdement trompés. La multiplication des monstres a plus d'effets négatifs qu'autre chose. Le soir où j'ai vu le film, les spectateurs semblaient s'ennuyer énormément. Cependant, comme je le disais plus haut, l'œuvre reste intéressante pour ceux qui ne connaissent du genre que les titres, car elle contient dans son scénario tous les trucs employés naguère. De plus le style de la réalisation suit de très près celui de « *Dracula* » et de « *Frankenstein* ». Je ne puis en conséquence jurer que Neill est un bon réalisateur, mais je peux certainement affirmer qu'il est resté fidèle à ses devanciers.

Je ne voudrais pas clore cet article sans rendre hommage à la mémoire de l'excellent acteur qu'était Bela Lugosi (il vient de mourir à Hollywood). Né en 1888 à Lugos (en Hongrie), acteur de théâtre, il débuta au cinéma dès 1915 et joua notamment dans des films allemands jusqu'aux années 1920. A son arrivée aux Etats-Unis, il remonte sur les planches à Broadway dans diverses pièces, notamment « *Dracula* », tirée du roman de Bram Stocker. En 1930 il tient à nouveau le rôle du vampire dans la version filmée de « *Dracula* » (réalisée par Tod Browning). Son succès fut tel que, depuis, peu de films d'épouvante ont été tournés sans que son nom figure au générique. Jusqu'à ces derniers temps il ne cessa pas de jouer, au théâtre comme au cinéma. Son talent d'acteur dépasse certainement les rôles qui lui furent confiés, et on regrettera beaucoup de ne pas le voir dans le film de Neill autrement que grimé en monstre.

« *Frankenstein rencontre le loup-garou* » (Frankenstein meets the wolf man). *Réalisation :* Roy William Neill. *Production :* George Waggner. *Effets spéciaux :* John P. Fulton. *Photographie :* Georg Robinson. *Scénario :* Curt Siodmak. *Interprètes :* Ilona Massey, Lon Chaney, Bela Lugosi, Lionel Atwill, Maria Ouspenskaya, Patric Knowles.



COURRIER DES LECTEURS

Exégèse de « Derrière l'écran ».

La nouvelle de Richard Matheson « Derrière l'écran », *que nous avons publiée dans notre numéro* 37, *nous a valu plusieurs lettres fort intéressantes. Nous publions les deux plus significatives. Notre premier correspondant nous suggère une intelligente et ingénieuse interprétation française du jeu de mots que nous avions renoncé à traduire ; quant au second, nous avouons que son explication « définitive » a servi à éclairer d'un jour que nous ne soupçonnions pas l'histoire de Matheson ! Que ferions-nous sans l'aide de nos lecteurs ?*

•

M. A. BESSIERE (*Ussel, Corrèze*).

Je viens d'être arrêté assez longuement par votre nouvelle « *Derrière l'écran* » et par la manière de traduire « *Feed* » et « *Fed* ».

Car dans ces cas-là, il faut traduire, il faut absolument rendre le jeu de mots en français. Les mots anglais doivent disparaître (ou figurer à la rigueur en note) et *tout* doit être dit en français.

Je reconnais que c'est difficile, mais, encore une fois, il est nécessaire de chercher (et trouver) un équivalent. J'ai d'abord pensé à plusieurs expressions peu satisfaisantes : mets-morts ; ingestion-digestion (indigestion ?).

Je crois cependant acceptable le dernier équivalent que j'ai trouvé et que je vous propose :

Repas
Repus

Il n'y a donc plus « disparition » d'une lettre, mais « transformation » d'une lettre en une autre : la modification à apporter au texte est de peu d'importance.

•

M. Bernard DE RAULIN (*Paris*).

A propos de « *Derrière l'écran* », la nouvelle de Matheson, j'aimerais faire une remarque. J'ai été très déconcerté après l'avoir lue, car l'explication du jeu de mots : *feed-fed,* aisée pour quiconque a fait un peu d'anglais, m'empêchait de trouver *pourquoi* Matheson avait écrit cette courte histoire, entièrement gratuite. Ou l'explication se trouve superflue, ou elle se trouve incomplète. J'ai finalement trouvé. Il faut être américain et habitué à la T. V. pour « piger » tout de suite. En effet la descente d'antenne, et par extension l'antenne, se nomme : *feeder*, terme employé aussi en France. Si pour une raison ou une autre l'antenne est débranchée ou coupée, le récepteur n'est plus « alimenté » : on le dit ainsi en France, et dans le métier c'est un sujet éternel de plaisanteries, fort mauvaises il faut le dire. Matheson a repris cette idiote plaisanterie pour son histoire, et tout devient clair : ces gens n'ont jamais branché leur antenne probablement ; ils n'ont jamais rien reçu, quel que soit le « canal ». D'où l'idée : le récepteur va se « nourrir » comme il pourra, puisqu'on a supprimé son *feeder*. Je doute que les lecteurs américains trouvent le jeu de mots de Matheson de bon goût. Mais il y a là, pour un Français, beaucoup plus qu'une subtilité de langue : il y a une subtilité de mœurs. Notre retard en télévision se rencontre à chaque instant.



Dépôt légal : 1er *trimestre* 1957. — *Le Gérant :* M. RENAULT.
Imp. de Montsouris, 1, rue Gazan, Paris-14e.

BULLETIN D'ABONNEMENT A RETOURNER A "FICTION"

96, rue de la Victoire — PARIS-9e - Tél. : TRInité 16-31

	POSTE ORDINAIRE		POSTE AVION	
	A SIMPLE FRANCS	B RECOMMANDÉ FRANCS	C SIMPLE FRANCS	D RECOMMANDÉ FRANCS
CATÉGORIE No 1. - FRANCE ET UNION FRANÇAISE				
6 mois.......	550	700	variable selon surtaxes aériennes, nous demander tarif.	
1 an	1080	1380		
CATÉGORIE No 2. - ÉTRANGER. Allemagne occidentale (y compris le secteur occidental de Berlin), Autriche, Belgique, Cité du Vatican, Danemark, Finlande, Italie, Luxembourg, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suède et Suisse. Dans ces pays, les abonnements peuvent être souscrits dans n'importe quel bureau de poste.				
6 mois.......	595	865	775	1045
1 an	1170	1710	1530	2070
CATÉGORIE No 3. - ÉTRANGER (autres pays).				
6 mois.......	680	950	variable selon surtaxes aériennes, nous demander tarif.	
1 an	1350	1890		

(Pour tout changement d'adresse. prière de joindre une bande et 30 francs en timbres pour la Métropole ou en coupons-réponses internationaux pour nos abonnés de l'Union Française et de l'Étranger.)

TARIF DES NUMÉROS ANTÉRIEURS	CATÉGORIE 1	CATÉGORIE 2	CATÉGORIE 3
NOTA. — Les numéros 2 et 3 sont épuisés.	100	110	120

Supplément pour envoi recommandé *(par paquet de 1 à 5 numéros)* :
France et Union Française : **25** *fr. — Étranger (tous pays) :* **45** *fr.*

TARIF DES RELIURES

Pour les nos 1 à 7 inclus et ensuite par semestre (spécifier dans la commande si la reliure spéciale, pour les sept premiers numéros, est désirée. Prix : 325 fr. (10% de remise aux abonnés et aux membres du Club)	ajouter les frais de port et de recom.	France et U.F.	Étranger
		1 rel. **55** fr.	**75** fr.
		2 rel. **70** fr.	**105** fr.
		3 rel. **95** fr.	**130** fr.

BON DE COMMANDE

1 abonnement de 6 - 12 mois - catégories 1 - 2 - 3 ;
Expédition A - B - C - D (à servir à partir du no ....) ....
(Rayer les mentions inutiles.)

.... Reliures à .... frs = ... plus frais de port ....

.... Nos antérieurs à .... frs = ... plus frais de port ....

Nos .... TOTAL ....

Règlement : Mandat-Chèque bancaire - C. C. P. Éditions O.P.T.A. Paris 1848-38. Contre remboursement (1).
Vous éviterez les frais d'envoi contre remboursement en payant à la commande.

(1) Rayer les mentions inutiles. Date ....

En lettres majuscules, S.V.P.

NOM ....

ADRESSE ....

.... *PROFESSION (2)* ....

(2) Indication facultative, mais utile pour nos statistiques.

F.

BUREAUX D'ABONNEMENT A L'ÉTRANGER : voir Tarifs en page 55

En BELGIQUE : Agence Franco-Belge de Presse, 57, av. des Citrinelles, Bruxelles, Auderghem. C. C. P. Bruxelles 612-51.

En SUISSE : M. VUILLEUMIER, 6, rue Micheli-du-Crest, Genève. C. C. P. Genève 1.6112.